RUELLES
Salons et Cabarets

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

ÉMILE COLOMBEY

TOME Ier



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3 ET 5, PLACE DE VALOIS, PALAIS ROYAL

1892

by 2 vol

RUELLES

SALONS ET CABARETS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Histoire anecdotique du duel dans tous les temps et dans tous les pays. 1 vol. in-8°.

Les Originaux de la dernière heure. 1 vol. in-8°.

L'Esprit au théatre. 1 vol. in-8°.

L'esprit des voleurs. 1 vol. in-8°.

Les Causes gaies. 1 vol. in-8°.

Ninon de Lenclos et sa cour. 1 vol. n-8°.

Les Aventures de Babolin. 1 vol. in-8°.

SOUS PRESSE :

Les Antichambres de Paris.

OUVRAGES PUBLIÉS ET ANNOTÉS :

Correspondance authentique de Ninon de Lenclos, 1 vol. in-8°.

La Journée des Madrigaux, suivie de la Gazette de Tendre (avec la carte de Tendre) et du Carnaval des Prétieuses. 1 vol. in-8°.

La vraie histoire comique de Francion, par Charles Sorel, 1 vol. in-8°.

Le Roman Bourgeois, par Furetière. 1 vol. in-8°.

Les Aventures de Dassoucy. 1 vol. in-8°.

Lettres de Boursault a Babet. 1 vol. in-8°.

Le Reporter d'un Évêque. — Lettres de Boursault a Monseigneur de Langres. 1 vol. in-8°.

RUELLES
Salons et Cabarets

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

ÉMILE COLOMBEY

TOME Ier



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3 ET 5, PLACE DE VALOIS, PALAIS ROYAL

1892



PRÉFACE

Il y a près de trente ans, nous nous réunissions tous les soirs, quelques amis et moi (le seul survivant), dans un petit café de la rue Dauphine, proche de la rue Christine, au coin de laquelle s'ouvrait au XVIIIe siècle le café de la veuve Laurent, d'où, comme je le raconterai à son heure, Jean-Baptiste Rousseau se fit chasser par des confrères vilainement chansonnés. Aucun poète ne s'était glissé parmi nous : partant nulle crainte d'une aussi méchante action.

C'était d'abord Jean Wallon, le Gustave Colline de la *Vie de Bohême*, dont l'habit bleu, célébré par Murger, avait été remplacé par un paletot de couleur sombre, toujours muni de l'immense poche où s'engouffraient les boîtes des bouquinistes, depuis l'in-32

jusqu'à l'in-folio. Le philosophe hyperphysique, qui devait finir dans la peau du dernier des gallicans, avait pour interlocuteur ordinaire l'ex-professeur de philosophie universitaire, Dulamon, dégringolé d'une chaire de collège dans une fabrique de bacheliers, et dont l'éternelle redingote, maculée de taches d'origines diverses, contrastait étrangement avec l'élégance de son langage.

Ils avaient pour pendants Charles Romey, auteur d'une très savante histoire d'Espagne, et un Espagnol de marque, Bermudez de Castro, frère du ministre des finances et du ministre au Mexique, et qui fut lui-même chargé d'affaires à Athènes. Bizarre diplomate que ce loquace et bruyant hidalgo, expectorant à jet continu tout ce qu'il avait appris dans les universités d'Heidelberg et d'Oxford, et parlant, au gré de la galerie, l'allemand, l'anglais, l'italien et le français, jusqu'à l'argot de la place Maubert, qu'il jetait, comme une note gaie, au milieu de ses discussions avec un contradicteur moins polyglotte que lui, et d'un savoir moins étendu, mais plus solide. Aussi long et maigre que le seigneur de la Manche, borgne comme le compatriote de ce dernier (Bermudez), très correct de tenue et dissimulant avec art la sénilité de ses vêtements, Charles Romey, dans ses loisirs d'his-

torien, partait en guerre, à l'instar du héros de Cervantes dont il était l'admirateur passionné : c'était un redresseur de torts littéraires sans merci et sans peur. C'est lui qui découvrit la fraude de l'auteur des *Souvenirs de la marquise de Créqui*, Cousen, dit de Courchamps, lequel, après avoir gratifié une marquise de ce qui lui appartenait en propre, démarqua à son profit un roman du comte J. Potocki, — fraude dénoncée par François Génin, dans le *National* d'Armand Marrast, et qui fit transformer le *Val funeste* en *Vol funeste*. Presque aussi dénué que Dulamon, Romey eut l'héroïque abnégation, au moment où son histoire d'Espagne était proposée pour le prix Gobert, d'attaquer de front M. Guizot dans le *Figaro*, l'accusant de s'être approprié, texte et notes, après l'avoir vilipendée dans l'avant-propos, la traduction de Gibbon par M. de Septchênes, secrétaire de Louis XVI, — ce qui lui coûta dix mille francs. Bermudez, d'un naturel très sec, se mit en frais d'émotion ce jour-là, pour consoler le pauvre historien d'un échec, qui était un désastre mais non une déception. Malgré l'attendrissement prémédité, sa voix était restée stridente, comme dans ces conflits d'opinions historico-philosophico-littéraires, que scandait, d'autre part, le gros rire de Jean Wallon ressuscitant Gustave Colline, pour faire

la nique à une période trop cicéronienne de Dulamon, — et où je remplissais les fonctions de juge du camp, avec deux compagnons de sens rassis : l'un Patrice Rollet, docteur en droit, ancien secrétaire d'Augustin Thierry et futur critique éphémère de la *Revue des Deux Mondes*, échoué finalement dans une justice de paix du comtat Venaissin ; l'autre, le très aimable et très regretté docteur Veyne, auteur d'un ouvrage sur le cas de François Ier et dont la figure placide rayonnait de bonhomie et de fraîcheur, sous ses longs cheveux, blancs avant l'âge.

L'excellent docteur était étroitement lié avec Sainte-Beuve et, grâce à lui, j'avais eu la bonne fortune de rendre à l'éminent critique un de ces menus services que le plus humble chercheur peut rendre au plus érudit. Quelque temps après parut la première édition du présent volume, renfermé dans les limites du XVIIe siècle, et je profitai de l'obligeant intermédiaire pour en transmettre l'hommage à Sainte-Beuve qui m'adressa la réponse suivante :

Ce 2 mai 1859.

Notre ami commun vous a déjà remercié, Monsieur, de vos bons offices à mon égard et des utiles renseignements que je vous ai dus par son canal. Mais j'ai à vous remercier tout articulièrement aujourd'hui de votre joli volume, RUELLES, SALONS ET CABARETS, *dans lequel je trouve rassemblées quan-*

tités de bonnes et fines histoires, puisées aux bonnes sources et qui trahissent un familier de ces lieux-là. Vous en êtes, Monsieur, vous y avez vécu, vous savez tous les bons endroits et vous nous en redites les propos en homme qui ne craint pas le gros sel et qui aime les petits pois au lard. Que de finesse et que d'esprit dans ce gai et franc parler de nos pères ! Je suis de votre sentiment quand je vous lis, sur bien des points et en particulier sur la physionomie des personnages. Sur d'autres points, et pour les conclusions littéraires, je me trouve plus classique, j'en conviens, et plus d'accord avec Malherbe et avec Boileau. Mais, dans l'intervalle, on aime à s'oublier avec vous, avec tant de bons compagnons, et à jouir de ces dernières années de liberté ou de licence littéraire, entre deux tyrans.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués et très obligés.

SAINTE-BEUVE.

Depuis 1859, la maturité venue, j'ai quelque peu changé d'esthétique, mais je n'ai rien changé aux passages qui ont éveillé les susceptibilités classiques de Sainte-Beuve : on tient à ses péchés de jeunesse. J'ajoute, sans rougir, que, si j'ai perdu de mon irrévérence envers Malherbe et Boileau, j'ai gardé le goût des « petits pois au lard ». Il n'y aura donc aucune discordance entre la première partie de cet ouvrage et la seconde, où j'ai essayé de reconstituer les milieux littéraires du XVIIIe siècle.

PREMIÈRE PARTIE

LE XVII[e] SIÈCLE



RUELLES
SALONS ET CABARETS

I

CHEZ CONRART

UN CAPRICE DE L'ABBÉ DE BOIS-ROBERT

La première réunion dont nous nous occuperons est celle qui avait lieu toutes les semaines chez Valentin Conrart, rue Saint-Martin, au cœur de Paris. Elle se composait de Godeau, Gombauld, Chapelain, Giry, Habert de Cérizy, commissaire de l'artillerie, son frère l'abbé, Serizay, Malleville et Montmort : un petit cercle d'amis causant littérature à huis clos.

Faret y entra derrière l'hommage de son livre, l'*Honnête homme*, et ne put garder le secret : il jasa comme un auteur loué. Desmarets et Bois-Robert, ayant eu vent de la chose, réussirent à se faufiler à la suite de Faret : Desmarest, sous prétexte de lire le

premier volume de son *Ariane*, et Bois-Robert, comme un homme devant qui toute porte devait s'ouvrir.

L'abbé joua un mauvais tour à ces hommes graves, mêlés de bons vivants ; il les enleva au réduit bienheureux et discret où ils se plaisaient à discuter et à rire tout bas. Il avait l'oreille de Richelieu, et lui fit entrevoir le parti que l'on pourrait tirer de cette société, en lui donnant une existence officielle. L'Académie doit sa fondation (1) à une malice de Bois-Robert.

Il n'arriva pas à ses fins de prime-saut : il rencontra même une vigoureuse opposition. Pélisson a donné l'historique des phases diverses de cet enfantement laborieux. L'obstacle à vaincre était suscité par Serizay et Malleville. Le premier, auteur inédit, était intendant du duc de la Rochefoucauld, retiré dans le Poitou et boudant, comme Achille, sous sa tente. Le second, secrétaire de Bassompierre, haïssait Richelieu de toute la haine que son maître portait au ministre. Entraînés tous deux par le même mobile, ils effrayaient leurs collègues, en montrant l'indépendance de la réunion anéantie, enveloppée dans la robe rouge du cardinal. Bois-Robert se hâta de parer le coup. Il enlaça Chapelain, lui fit dresser les cheveux sur la tête et le jeta en avant, comme un épouvantail. L'auteur de la *Pucelle* tremblait à la seule pensée d'avoir pu contrecarrer la volonté de Richelieu. Il mit en relief, avec l'éloquence de la peur, les dangers d'une semblable lutte, et le tour de l'abbé fut joué.

Sur ces entrefaites, Conrart ayant pris femme, on ne voulut pas gêner son expansion maritale et on se transporta chez Desmarets, rue Clocheperce, à l'hôtel de Pelvé. De là on se rendit chez Chapelain, rue des Cinq-Diamants, puis chez Montmort, rue Sainte-Avoie. L'odyssée académique ne s'arrêta pas en si beau chemin. On alla de nouveau demander l'hospitalité à Chapelain et à Desmarets. Après un temps d'arrêt de six mois, l'Académie se remit en marche et regagna le domicile de Conrart, pour

1. Voir, pour plus amples renseignements, ce que nous extrayons de l'*Histoire* de Pélisson, nº 1 de l'Appendice.

le quitter derechef et se rendre chez l'abbé de Cérizy, le commensa de l'hôtel Séguier qui était situé rue de Grenelle-Saint-Honoré. Enfin Bois-Robert prêta son appartement de l'hôtel de Mellusine, que l'on abandonna en 1643, pour retourner chez le chancelier. Les Immortels affectèrent ainsi à leur début les allures du Juif errant. Ils ne se fixèrent qu'au bout de quinze années. Hélas! ils étaient si harassés de fatigue qu'ils se reposent depuis cette époque.

L'Académie, dont Conrart fut un des principaux fondateurs, le nomma son secrétaire; elle fit un mauvais choix : c'est lui qui a laissé ouverte la porte par laquelle pénètrent les gentilshommes de lettres.

Il avait la prétention de passer pour un homme d'esprit, mais, comme dit Tallemant des Réaux (1): « se sentant faible de reins pour faire parler de lui, il se mit à prêter de l'argent aux beaux esprits et à être leur commissionnaire ». Il possédait à Athis une petite maison qui était la succursale de celle de Paris, et faisait grand bruit des dames illustres qui, cédant à ses instantes prières, se décidaient à l'y visiter. C'était Mesdames de Sablé et de Montausier; n'oublions pas Mademoiselle de Scudéry, qui y passait presque toute la saison d'été.

Conrart enviait les petits talents poétiques de son cousin Godeau, évêque de Grasse, qui descendait chez lui lorsqu'il venait à Paris, et il y venait souvent, la province lui était si à charge! Godeau rimait gaillardement et buvait sec. Quant à l'amour, il y était fort enclin et se plaisait à changer de femme comme de vin. Il jeta cependant l'ancre, pour quelque temps, auprès de Mademoiselle de Saint-Yon, belle fille et de bonne maison, de plus très versée dans l'art d'aimer. Conrart, que calcinait Mademoiselle de Scudéry, s'effraya de la séduction qu'exerçait sur son parent mademoiselle de Saint-Yon, et tenta de le tirer de ses lacs. Il y parvint un moment, mais le pauvre Godeau retomba bientôt aux pieds de sa sirène. Enfin il guérit de cette fidélité qui menaçait de devenir chronique, et, une fois relancé dans la voie de l'inconstance, ne

1. *Historiettes* (édition Techener), t. III, p. 286.

s'arrêta plus nulle part. Il vola de bonne fortune en bonne fortune. Nous retrouverons notre papillon mitré à l'hôtel Rambouillet.

Vers la fin de sa vie, Godeau expia cruellement ses fredaines amoureuses et rimées. Sa raison dérailla au point qu'il imagina de composer des prières pour toutes les conditions. La plus curieuse est celle qui a pour titre : « Prière pour un procureur et en un besoin pour un avocat. »

Obligé, à la mort de Richelieu, d'opter entre l'évêché de Grasse et celui de Vence, il avait offert le premier à Gombauld, protestant converti, « huguenot à brûler, » dit Tallemant des Réaux.

Ogier de Gombauld, au rebours de Godeau qui était petit et guilleret, avait reçu de dame Nature une taille élancée et des inclinations sentimentales. Saint-Évremond, dans sa comédie des *Académistes*, le raille de son filet de barbe.

A son arrivée à Paris, Gombauld entra en relation avec le marquis d'Uxelles, qui le chargea de rimer ses billets à Chloris, et, comme prix de son phœbus galant, lui entretint un cheval et un laquais. Cette liaison le poussa dans le monde. Il fut remarqué au sacre de Louis XIII par Marie de Médicis : elle demanda qu'il lui fût présenté. Gombauld se gonfla comme un poète qu'il était et, plein de superbe, prit le chemin du Louvre. Des ordres avaient été donnés pour le recevoir, car il ne rencontra aucun obstacle sur son passage. La porte même de la chambre de la reine-mère lui fut ouverte. Marie de Médicis était étendue sur son lit, dans une attitude pleine de nonchalance.

— Ah ! s'écria-t-elle comme surprise, où allez-vous?

Ce que répliqua Gombauld, l'histoire ne le dit pas. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il traduisit cette scène dans un sonnet précieusement tourné et qui se termine ainsi :

> Souvent je doute encor, et de sens dépourvu,
> Dans la difficulté de me croire moi-même,
> Je pense avoir rêvé ce que mes yeux ont vu.

Il était touché au cœur. Une suivante de la reine, nommée

Cadrina, lui ravit son dernier atome de raison, en lui confessant, à voix basse, qu'il était maître du terrain. Elle ajoutait, il est vrai, comme correctif, qu'il devait cette bonne fortune à sa ressemblance avec un Florentin dont Marie de Médicis s'était enamourée jadis en Italie. Mais le pauvre poète ne fut pas refroidi par cette chute peu flatteuse. Loin de là, il répandit son âme dans des poèmes qui étaient autant de petites fournaises, et couronna le tout d'un livre qui fit grand tapage, l'*Endymion*. Au dire des langues fourchues, la lune n'était autre que la reine-mère... Les tailles-douces du temps représentent, en effet, Marie de Médicis la tête surmontée d'un croissant. On se permit des allusions. Dans une comédie en vers d'un nommé Duvivier, certain capitan gascon, passant en revue les déesses, dit en parlant de Phœbé :

> Mais elle loge un peu bien haut,
> Et puis je la laisse à Gombauld.

Toutefois, Gombauld n'avait pas entièrement perdu son temps et sa peine à célébrer « l'Astre des nuits », car la reine-mère le gratifia d'une pension de douze cents francs. On avait persuadé au poète qu'elle désirait lui entendre lire son *Endymion*. Et le voilà qui se met aussitôt à la torture. Il prend des leçons de haute déclamation : ce qu'il redoute, c'est de dépasser le diapason du respect. Mais, hélas! Marie de Médicis a déjà oublié l'auteur et son poème en prose... Quand cet appui lui manqua, il fut secouru par Bois-Robert, qui le fit inscrire sur la liste des pensionnés du cardinal.

Après avoir chanté la reine-mère, le « *beau* ténébreux », comme l'appelait Mademoiselle de Montausier, célébra les charmes de Mademoiselle de la Moussaye sous le nom de « Philis ». Il avait la prétention d'avoir toujours renfermé ses galanteries dans le cercle des grandes dames. Pourtant Tallemant des Réaux le surprit un jour contant fleurette à une « femme de charge qui n'était ni jeune ni avenante ». Ce n'est pas tout. Un matin la femme de Courbé, le libraire, va le trouver chez lui, et notre poète de jeter feu et flammes, quoiqu'elle fût d'une physionomie à commander le

respect. Ses amis le raillèrent de cette aventure; mais il ne se déconcerta pas. « Elle écoute bien, je vous assure, » dit-il en frisant sa moustache. Il finit, la goutte aidant, par tomber entre les mains d'une gouvernante avec laquelle on le disait marié, tant elle tranchait de la maîtresse au logis. Ménage eut la fantaisie de questionner à ce sujet cette maritorne, qui lui répondit avec impudence :

— Moi ! monsieur, que voudriez-vous que je fisse de cet homme-là? J'ai plus de bien que lui.

Le pauvre Gombauld est mort sur un galetas, malgré les bénéfices que lui avait fait obtenir Bois-Robert.

Ce le Métel de Bois-Robert était fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen. Il avait quitté sa ville natale à la suite d'un méchant procès que lui avait intenté une femme de vertu très chatouilleuse et qui voulait mettre sur son compte un viol et deux enfants. Bois-Robert était fort de son innocence, mais il redoutait la justice, et vint se réfugier à Paris, sous l'aile protectrice du cardinal Duperron, ce sceptique qui faisait des conversions, ce prélat qui eut une fin royale, — la fin de François Ier.

Voilà un type qu'il nous faut esquisser en passant. Du Perron était taillé comme un mestre de camp et avait le sang chaud des ferrailleurs. Quand il eut abjuré le protestantisme, il quitta sa province pour venir chercher fortune au centre même des faveurs. Il signala son arrivée par un beau début. Il eut, presque au débotter, maille à partir avec le Châtelet. S'étant pris d'une querelle dans un cabaret borgne, il attendit le soir le quidam auquel il devait une leçon, et, flanqué de quatre compagnons, le poignarda bel et bien, tandis que les autres drôles ôtaient à la victime tout moyen de défense. Les parents du défunt jetèrent les hauts cris, mais le poète Desportes, qui était alors en cour sur un bon pied, leur ferma la bouche avec deux mille écus. A quelque temps de là, Duperron était transformé en abbé et avait ses entrées au Louvre; mais il ne tarda pas à s'en faire exclure. Il aimait à faire parade de son esprit, et faisait profession de scepticisme. Après un discours prononcé par lui devant Henri III, pour démontrer l'existence de

Dieu, il offrit au roi de lui prouver le contraire. C'en fut assez pour le faire congédier. Henri III n'entendait pas raillerie. Mais cette disgrâce ne fut pas de longue durée : il devint évêque d'Évreux, puis archevêque de Sens et cardinal. Les hautes dignités ne lui enlevèrent pas le goût des saillies. Il avait hérité de la malice gauloise et crue du petit père André. On raconte que Mademoiselle de Simier lui ayant demandé si le péché d'amour était un péché mortel, il lui répondit quelque peu brutalement :

— Non, madame ; car, si cela était, il y a longtemps que vous seriez morte.

Bois-Robert se garda bien de succomber à la séduction des arguments théologiques de Duperron. Il était cuirassé contre de pareilles armes. En revanche, il enviait l'humeur narquoise de son protecteur, et, après lui avoir dérobé quelques-unes de ses bouffonneries, transporta son bagage chez Richelieu.

Le ministre l'accueillit à bras ouverts. Ce grand homme avait besoin d'un fou, mais à ses heures. Dans ses moments de mauvaise humeur, il malmenait fort le fils du procureur de la cour des aides de Rouen. Il lui arriva même de le menacer non seulement de lui retirer son crédit, mais de le faire jeter à la porte par ses gens.

— Eh ! monsieur, riposta Bois-Robert, vous laissez bien manger aux chiens les miettes qui tombent de votre table : ne vaux-je pas un chien ?

Bois-Robert avait son franc-parler. Un jour, Richelieu n'était encore qu'évêque de Luçon, on lui apporta des chapeaux de castor, il en choisit un.

— Me sied-il bien ? demanda-t-il à Bois-Robert.

— Oui, répondit celui-ci, mais il vous siérait encore bien mieux s'il était de la couleur du nez de votre aumônier.

Cette saillie ne pouvait, du reste, blesser que l'abbé Mulot, qui aimait les grands verres autant qu'il détestait les longues messes, et dont le milieu du visage était orné d'un magnifique rubis.

Le Métel ne laissait échapper aucune occasion de faire avancer

sa fortune. Lors du mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, il trouva le moyen de se glisser dans la suite de M. de Chevreuse. Il faisait les délices de la duchesse, qui aimait à entendre des contes graveleux, et parfois se passait la fantaisie d'en débiter elle-même. On connaît sa repartie à Louis XIII disant qu'il ne souffrait les femmes que de la tête à la ceinture.

L'abbé, — car il a pris le petit collet, — tomba malade en Angleterre, et, à ce propos, composa une élégie où « Albion » était qualifiée de « climat barbare ». Madame de Chevreuse, à qui il l'avait montrée, en parla au comte Holland, qui témoigna le désir de lire cette pièce. Bois-Robert prétexta qu'il l'avait brûlée.

— Ah! dit la duchesse, vous ne savez pas pourquoi il ne veut pas la donner, c'est qu'il y appelle l'Angleterre un *climat barbare*.

Lord Holland, qui trouvait que c'était calomnier les brouillards de sa patrie et se regardait comme atteint par cette pointe, gourmanda rudement le poète. Il craignait de paraître ridicule à Madame de Chevreuse, aux pieds de laquelle il roucoulait. Bois-Robert déclara qu'il qualifiait de « climats barbares » tous les pays où sa santé s'altérait, et qu'en semblable occurrence il ne se serait pas gêné pour en dire autant du paradis terrestre. Il ajouta, comme pour appliquer un topique sur les plaies du comte :

— Depuis que je me porte bien, et que le roi m'a fait la grâce de m'envoyer trois cents jacobus, le climat me semble très radouci.

Le comte de Carlisle était présent à cette scène.

— Cela n'est pas mal trouvé, dit-il.

Mais lord Holland ne se dérida point. Pour l'exaspérer encore davantage, la duchesse le fit cacher derrière une tapisserie avec le roi d'Angleterre, et pria Bois-Robert de contrefaire le noble lord. L'abbé, qui était un habile comédien, y consentit volontiers. Or Holland écorchait le français comme un Français n'écorche pas l'anglais, chauvinisme à part. Il se reconnut dans ce portrait parlant. Sa colère fut au comble et éclata en menaces terribles. Heureusement que Bois-Robert était sur le point de partir. Il acheta quatre haquenées, et, par l'entremise de Madame de Chevreuse, obtint l'autorisation de les introduire en France. Le duc de Buc-

kingham, après ces mots « quatre chevaux », fit ajouter : « pour le tirer d'autant plus promptement de ce climat barbare ».

Comme nous venons de le dire, Bois-Robert était un acteur consommé. Selon Ménage, « il avoit de très beaux talents pour la déclamation. Le ton de sa voix étoit agréable, il avoit le geste beau, beaucoup de feu, et il entroit si bien dans la passion qu'il vouloit représenter qu'on en étoit charmé : aussi, aimoit-il passionnément les pièces tragiques, et principalement lorsque Mondori y jouoit son rôle. Mondori étoit un des plus habiles comédiens de son temps, et la réputation qu'il s'étoit acquise jusqu'alors s'augmenta si fort à l'occasion d'une tragédie que l'on représentoit à l'hôtel de Bourgogne, où il faisoit le plus important personnage, que M. le cardinal de Richelieu voulut l'entendre. En effet, il le fit venir, pour être témoin lui-même de tout le bien qu'on lui en avoit dit. Mondori joua son rôle devant ce ministre, qui ne put s'empêcher de verser des larmes dans les endroits les plus touchants. Bois-Robert, qui y étoit présent, dit à M. le cardinal qu'il feroit encore mieux, et même en présence de Mondori. Le jour fut pris, et Mondori s'étant trouvé chez M. le cardinal, l'abbé de Bois-Robert déclama avec tant de force, et entra si bien dans la passion qu'il représentoit, que Mondori lui-même, tout bon comédien qu'il étoit, ne put lui refuser des larmes en entendant déclamer le même rôle devant lui (1). »

Ménage insiste encore sur ce point :

« Tout le monde a su que M. l'abbé de Bois-Robert aimoit la comédie avec passion, et qu'on le trouvoit plus souvent à l'hôtel de Bourgogne que partout ailleurs, et particulièrement lorsque Mondori y jouoit. Un jour qu'il étoit aux Minimes de la place Royale, où il entendoit la messe sur un prie-Dieu fort propre, se faisant remarquer autant par sa bonne mine que par un bréviaire en grand volume qui étoit devant lui, quelqu'un demanda à M. de Coupeauville, abbé de la Victoire, qui étoit cet abbé. M. de Coupeauville répondit : C'est l'abbé Mondori qui doit prêcher cette après-

1. *Menagiana,* édition de 1762, t. I, p. 9, 10.

dînée à l'hôtel de Bourgogne. Quelques jours après, M. de Coupeauville rencontra M. l'abbé de Bois-Robert qui s'en revenoit de la comédie à pied; il lui demandoit où étoit son carrosse : On me l'a enlevé, dit-il, pendant que j'étois à la comédie. Quoi! lui dit M. de Coupeauville étonné, quoi! monsieur, à la porte de votre cathédrale! Ah! continua-t-il, l'affront n'est pas supportable (1). »

Comme il était léger d'argent, et qu'il avait un certain rang à la cour, Bois-Robert mit en œuvre un expédient de bohème. Il alla quêter chez les grands seigneurs les éléments d'une bibliothèque qu'il vendit ensuite à un libraire. Il raconte, à ce propos, qu'ayant demandé les *Pères* à M. de Candale, celui-ci répondit :

— Parbleu! je vous donne le mien de bon cœur.

Le Métel n'eut garde de se scandaliser. Il mettait alors la main à la Bible traduite en vaudevilles, qu'on appelait « guéridons ».

Ce fut dans un accès de gaieté que Richelieu lui donna l'abbaye de Châtillon-sur-Seine, le prieuré de la Ferté-sur-Aube et quelques autres bénéfices, le tout enjolivé des titres d'aumônier du roi et de conseiller d'État. Il lui accorda, en outre, une savonnette à vilain, pour se désencanailler, avec toute sa famille. Hélas! il avait une légion de parents et de parents insatiables de places et d'argent. Il en gémit dans une épître, où il exhale ce soupir :

Melchisedech étoit un heureux homme,
Car il n'avoit ni frères ni neveux.

Lorsque le « fou » du cardinal entra dans les ordres, l'abbé de la Victoire lança cette boutade : « Que la prêtrise en la personne de Bois-Robert étoit comme la farine aux bouffons : cela servoit à le faire trouver plus plaisant. » Madame Cornuel disait que « sa chasuble était faite d'une robe de Ninon ». On sait que notre abbé appelait Mademoiselle de Lenclos « sa divine ».

Bois-Robert avait quelquefois des tendances d'esprit pastorales. Il se rendait alors chez Jean-Louis Guez de Balzac, qui avait élu domicile « entre la Charente et la Touvre. » Et c'étaient des

1. *Menagiana*. t. II, p. 49, 50.

lamentations à fendre l'âme, lorsqu'il fallait reprendre le chemin de Paris. Il s'écrie, en finissant, dans une ode adressée à Balzac et tout humide de ses larmes :

Adieu, jardins de musc et d'ambre!
Je m'en vais encore à la cour
Faire le badin tout le jour
Sur le coffre d'une antichambre.

L'abbé est tout entier dans cette chute. Il oubliait bientôt et Balzac et les champs. Le trictrac faisait ses délices. Il y perdit un jour dix mille écus; le gagnant était M. de Roquelaure.

« Ce duc, qui aimoit l'argent, voulut être payé, et ce fut M. de Bautru qui fit l'accommodement. L'abbé de Bois-Robert vendit ce qu'il avait, dont il fit quatorze mille francs. M. de Bautru dit à M. le duc de Roquelaure en lui donnant cette somme qu'il fallait qu'il lui remît le surplus, et que l'abbé de Bois-Robert, en reconnaissance, feroit une ode à sa louange, mais la plus méchante qu'il pourroit. Quand on saura dans le monde, ajouta-t-il, que M. le duc de Roquelaure aura fait présent de seize mille francs pour une si méchante pièce, que ne présumera-t-on pas qu'il eût fait pour une bonne! L'abbé avait une telle passion pour le trictrac qu'il y jouait ses bénéfices (1). »

Bois-Robert aimait les lettres, et chose rare, les auteurs, quoique auteur. Pourtant il en faut excepter Corneille qu'il jalousait et qu'il essaya de tourner en ridicule, pour l'amusement du cardinal. Voici comment : il fit jouer le *Cid* devant Richelieu par des laquais, et après ces mots : « Rodrigue, as-tu du cœur? » leur mit cette réplique dans la bouche : « Je n'ai que du carreau. » Et le grand ministre de se tordre de rire.

L'abbé venait en aide aux pauvres de la littérature, et les secourait de sa protection. On les appelait les « enfants de la pitié de Bois-Robert ». Il leur ouvrait les portes de l'Académie, ou les faisait inscrire sur les registres des pensions, ce qui lui mérita

1. *Menagiana*, t. I, p. 10.

l'honorable qualification de « solliciteur des Muses affligées ».

Son crédit baissait cependant quelquefois auprès du cardinal, mais il avait un ami qui se chargeait de le relever. C'était Citois, premier médecin du cardinal, qui disait à son illustre malade :

— Tous mes remèdes n'y font rien, s'il n'y entre un peu de Bois-Robert.

Et l'abbé remontait sur l'eau. Mais il survint une brouille qui fut de longue durée. Le motif d'ailleurs était des plus graves. On sait toute la tendresse de Richelieu pour *Mirame*. La première représentation de cette pièce fut signalée par un grand scandale. L'abbé chargé, avec le chevalier Desroches, de dresser la liste des invités, convia des marquises de joyeuse vie, qui furent reçues solennellement à la porte par le président Viguier et M. de Valençay, évêque de Chartres. Le roi et le duc d'Orléans en firent des gorges chaudes : ils étaient heureux de trouver leur maître en faute, car Bois-Robert n'était que la main du cardinal-ministre. Richelieu, furieux des plaisanteries dont il était l'objet, gourmanda vertement l'abbé, et l'exila dans son chapitre de Rouen.

Sa disgrâce ne finit qu'à la mort de Cinq-Mars. Il reçut une lettre de Mazarin qui se disait de ses amis et qui promettait de le remettre en faveur. Bois-Robert accourut en toute hâte à Paris, et n'eut pas longtemps à se louer de l'accueil que lui fit le cardinal, qui l'embrassa en sanglotant. L'abbé voulut, mais en vain, mêler les larmes aux larmes. Il joua alors le saisissement, et Mazarin, sous prétexte de lui porter secours, s'écria traîtreusement :

— Voyez ce pauvre homme! il étouffe, il en est si saisi qu'il ne saurait pleurer ; quelquefois on est suffoqué pour moins que cela. Un chirurgien, vite!

l fallut se laisser saigner. Bois-Robert disait que le seul bon service que Mazarin lui eût rendu était de lui avoir fait tirer trois palettes de sang... en bonne santé.

La fin de l'abbé ne fut pas plus religieuse que sa vie ne l'avait été. Il disait :

— Je me contenterais d'être aussi bien avec Notre-Seigneur que je le fus avec le cardinal de Richelieu.

Comme il tenait le crucifix pour demander pardon à Dieu :

— Ah! s'écria-t-il, au diable soit ce vilain potage que j'ai mangé chez d'Olonne! il y avait de l'oignon, c'est ce qui m'a fait mal.

Il ajouta :

— Le cardinal de Richelieu m'a gâté : il ne valait rien.

Puis ce fut tout. Il mourut avant le temps qu'il avait marqué dans cette pièce :

. . . .
L'Académie est comme un vrai chapitre :
Chacun, à part, promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien,
Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis six ans dessus l'F on travaille,
Et le destin m'auroit bien obligé
S'il m'avoit dit : Tu vivras jusqu'au G.

Bois-Robert n'est pas mort tout entier. C'était le moins que le vrai fondateur de l'Académie fût un peu immortel. Il a laissé certaines pièces de théâtre où la bonne comédie est en germe. Nous ne citerons que la *Belle Plaideuse*, dont Molière a détaché les deuxième et troisième scènes de l'*Avare* (1). Balzac qualifiait Bois-Robert de « favori des muses ». Mascaron lui prodiguait ses éloges. Corneille lui-même se mettait de la partie, et avait la modestie d'abriter son grand nom sous le sien.

Toute médaille a un revers. Malleville, embastillé dans la personne de Bassompierre, son maître et son ami, et n'osant frapper le ministre, lança à l'adresse de son ombre le joli rondeau suivant :

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.

1. Voyez le n° 2 de l'Appendice.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte ou qu'il sache écrire,
Ou qu'il dise le mot pour rire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

Bois-Robert riposta par un coup de boutoir. La colère a toujours tort. Malleville resta maître du champ de bataille. C'était, du reste, un agréable poète, dont le vers n'avait que le défaut d'être trop facile.

Claude de Malleville était un disciple du froid et correct François Maynard, qui implora vainement la protection de Richelieu, et fit, à la fin de sa vie, inscrire les vers suivants sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

L'élève avait plus de vivacité que le maître. Il a composé d'ingénieux rondeaux et de très agréables sonnets. Parmi ses œuvres, celle qui peut donner la vraie mesure de son talent si franc et si libre d'allure, porte ce titre bizarrement jovial : « Sur une belle gueuse. » Citons-en quelques strophes :

Pieds nus et tout échevelée,
Philis, en l'avril de ses jours,
Non moins belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse,
Bénit sa rencontre et le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu
Que pour l'amour de la déesse.

Quoi que tu puisses demander,
Tu l'obtiendras, je t'en assure;
Philis, tes yeux si beaux ont droit de commander,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes;
Demander avec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

Est-il rien de plus coulant et de plus vif?

Passons maintenant à ceux des membres de la réunion-Conrart, dont nous n'avons fait que prononcer le nom. Nous laisserons de côté Faret et Desmarests que nous reverrons plus loin. Quant à Chapelain, nous le rejetterons dans le chapitre de l'hôtel Rambouillet, cet olympe dont il fut un des dieux.

Giry était ce qu'on appelait alors un « bel esprit ». Il faisait le grand écart sur le latin et le grec. Ce traducteur à deux fins était compliqué d'un avocat général.

L'abbé Germain Habert de Cérisy, le rimeur en titre des ruelles, excellait à dresser la statistique des beautés féminines. Le sujet, sous sa plume, devenait inépuisable. Il composa sept cents vers en l'honneur des yeux de « Phylis », et encore crut-il avoir fait les choses avec parcimonie. Quoiqu'il se fût rendu coupable d'un nombre prodigieux de vers musqués, Germain Habert de Cérisy donna pourtant une preuve de goût dont l'histoire des lettres lui tiendra compte. Lorsque Richelieu soumit le *Cid* à l'appréciation de l'Académie, l'abbé dit avec simplicité et courage : « Je voudrais bien l'avoir fait. »

Son frère Philippe était commissaire de l'artillerie. Entre temps il cultivait la poésie, mais avec ménagement. Il aimait les neuf Sœurs d'un amour quasi platonique. Pour toute production, on ne connaît de lui qu'une sorte d'élégie, intitulée le « Temple de la Mort », et dont le motif est la perte de la femme de son protecteur, M. de la Meilleraye. C'était un homme de taille moyenne, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. A voir le sérieux permanent de son visagee pâle et piqué de petite vérole, on n'eût

jamais cru qu'il pût être remué par de grandes passions. Il faillit pourtant se jeter dans la fosse d'une maîtresse trépassée... Il eut la prudence de se retenir et de se conserver pour le siège d'Emerick, où un soldat devait lui brûler la cervelle avec un tonneau de poudre destiné à faire sauter une muraille. On ne perd rien pour attendre.

Quant à Montmort, le maître des requêtes, son bagage littéraire se compose de quelques épigrammes plus ou moins bien aiguisées. Il jouissait d'une fortune grossie aux dépens de Gallet, qui avait imprudemment confié cent mille francs au père (1) du maître des requêtes. Ce fameux joueur, peu sûr de lui-même, s'était, avant de rentrer chez la Blondeau, dessaisi de cette somme, pour se ménager une planche de salut en cas de naufrage. Le moment prévu arriva : Gallet vint alors trouver Montmort, dans le but de retirer dix mille francs, avec lesquels il tenterait la chance une dernière fois.

— Mais je n'ai rien à vous, dit le maître des requêtes.

— Hé! hé! je vous entends bien, répliqua le bon Gallet; vous ne voulez pas me les donner, de peur que je ne joue encore; mais je vous promets de n'aventurer que cela.

— Vous rêvez, repartit Montmort avec un imperturbable sang-froid; votre perte vous a troublé la cervelle.

Et il nia le dépôt jusqu'à son lit de mort. Ce fut en vain qu'à ce moment suprême Gallet se présenta devant lui. Le moribond persista dans sa dénégation Il avait acheté l'hôtel Sully avec les cent mille francs.

Lorsque la reine de Suède vint à Paris, l'Académie se rendit au Louvre en masse, pour déposer ses félicitations aux pieds de cette princesse lettrée. L'ennemi intime de Conrart prit la parole. Une coquette avait divisé le « Quintilien français » et le premier secrétaire perpétuel. Christine élargit le fossé, en accablant d'élo-

1. Voilà le coupable, et non le *frère* du maître des requêtes, comme une erreur typographique nous le fait dire dans une note de notre édition des *Aventures de Dassoucy*, page 31.

ges les phrases sonores de Patru. C'cst une curieuse physionomie que cette « reine gothique », comme l'appelle Madame de Motteville, qui en a tracé le portrait suivant :

« Son habit étoit composé d'un petit corps qui avoit à moitié la figure d'un pourpoint d'homme, et l'autre moitié celle d'une hongreline de femme, mais qui étoit si mal ajusté sur son corps, qu'une de ses épaules sortoit tout d'un côté, qui étoit celle qu'elle avoit plus grosse que l'autre. Sa chemise étoit faite à la mode des hommes : elle avoit un collet qui étoit rattaché sous sa gorge d'une épingle seulement, et qui lui laissoit tout le dos découvert; et ce corps qui étoit échancré sur la gorge, beaucoup plus qu'un pourpoint, n'étoit point couvert de ce collet. Cette même chemise sortoit par en bas de son demi-pourpoint comme celle des hommes, et elle faisoit sortir au bout de ses bras et sur ses mains la même quantité de toile que les hommes en laissoient voir alors au défaut de leur pourpoint et de leur manches. Sa jupe qui étoit grise, chamarrée de petits passements d'or et d'argent, de même que la hongreline, étoit courte; et au lieu que nos robes sont traînantes, la sienne lui faisait voir les pieds découverts (1) »

Christine, enfin, avait dépouillé la femme. Elle n'avait rien conservé de la retenue et de la grâce de son sexe. Son humeur était pleine de soubresauts. Parfois elle se livrait à des rêveries que terminaient des éclats de rires inattendus. La morale et la religion n'étaient pour elle qu'une cible où elle exerçait l'adresse de son esprit chargé de quolibets. On entendit même des jurons de caserne sortir de sa bouche de reine. Elle était tourmentée par un besoin permanent de locomotion. Elle allait et venait en tous sens, et souvent on la vit affecter des postures étranges, placer sans façon ses deux pieds sur une chaise assez élevée pour ne rien laisser à deviner. Mais cet abandon singulier était quelquefois entrecoupé d'accès de brusquerie qui dénotaient une rudesse de caractère peu commune. Du reste, Christine sut toujours, les ressources de son esprit aidant, se faire pardonner

1. *Mémoires de Madame de Motteville*, édit. de 1739, t. V, p. 227, 228.

ses irrégularités de conduite, — moins pourtant le meurtre à froid de Monaldeschi.

La reine de Suède méritait, par ses affinités littéraires, de prendre place dans cette galerie. Nous aurons même l'occasion de la remettre en scène.

A l'époque où le cercle Conrart tomba dans la main de Richelieu, était en pleine floraison l'hôtel de Rambouillet, qui a pesé d'un si grand poids sur les lettres du dix-septième siècle.





II

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

Le temps était passé où Rabelais et Brantôme pouvaient mettre le mot sur la chose. D'autres mœurs appelaient une autre forme. Le style précieux devait remplacer le style aux coudées franches. L'hôtel de Rambouillet fut le centre de cette réaction collet-monté, réaction dont on a méconnu les bienfaits. Les extrêmes engendrent les extrêmes. Comme la crudité dans l'expression avait produit l'afféterie, l'afféterie produisit la majesté. Nous voulons parler d'une pompe élégante et imagée. Un habile et savant écrivain, P.-L. Courier, disait : « En fait de langue, il n'est femmelette du siècle de Louis XIV qui n'en remontrât aux Rousseau et aux Buffon. » Ce paradoxe est tout simplement une vérité. P.-L. Courier n'a qu'un tort en ceci, c'est de remettre en circulation le malheureux mot échappé à la plume de Voltaire : « Le siècle de Louis XIV. » Pourquoi ne pas dire « le dix-septième siècle » ? Pourquoi faire intervenir le « grand roi » ?

Le cénacle de l'hôtel de Rambouillet, formé dès l'année 1600, vit naître et fit éclore bien des réputations. On y remarquait, outre le marquis de Rambouillet, parmi les grands seigneurs, Richelieu, Condé, Montausier; parmi les hommes de plume, Malherbe, Vaugelas, Racan, Gombauld, Balzac, Voiture, Chape-

lain, Costar, Sarrazin, Mairet, Patru, Godeau, Bussy-Rabutin, Malleville, Colletet, Corneille, Rotrou, Scarron, Benserade, Scudéry, Saint-Évremond, Charleval, la Rochefoucauld et l'abbé Cottin; parmi les femmes, Madame de Rambouillet et sa fille Julie d'Angennes, Mademoiselle de Bourbon-Condé qui devint duchesse de Longueville, Mademoiselle de Coligny qui épousa le comte de la Suze, la marquise de Sablé, Madame de Scudéry et Madeleine de Scudéry.

A tout seigneur tout honneur. Donc mettons sur le premier plan les maîtres de l'hôtel de Rambouillet.

Catherine de Vivonne, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, épousa le 26 janvier 1600 le marquis de Rambouillet. La marquise a laissé une renommée retentissante. Tous les mémoires du temps célèbrent l'aménité de son caractère et les trésors de son intelligence. Elle avait un esprit des plus inventifs et des plus ingénieux. Nous allons en donner une preuve fort curieuse. L'hôtel Pisani tombait en ruine; il fallait se hâter de faire venir ce qu'on appelle un « homme de l'art ». Madame de Rambouillet ne tenait pas les architectes en grande estime, elle se garda donc d'en déranger aucun, et ne voulut s'en rapporter qu'à ses propres lumières. Un soir qu'elle s'était laissée aller à une rêverie méditative, elle s'écria tout à coup, dans le feu de l'inspiration :

— Vite! du papier; j'ai trouvé ce que je veux faire.

Et aussitôt de dresser le plan du futur hôtel de Rambouillet.

Elle condamna l'ancien système de construction, fécond en incommodités naïves.

« C'est d'elle, dit l'auteur des *Historiettes,* qu'on a appris à mettre les escaliers à côté, pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et vis-à-vis les unes des autres; et cela est si vrai que la reine mère, quand elle fit bâtir le Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile. C'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné;

et c'est ce qui a donné à sa grand'chambre le nom de la *chambre bleue* (1). »

Nous trouvons dans les *Antiquités de Paris* une description de cette chambre bleue dont Voiture aime tant à parler.

« Elle étoit parée, dit Sauval, d'un ameublement de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent... Ses fenêtres sans appui qui règnent de haut en bas, depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très gaie, et la laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin (2). »

L'hôtel de Rambouillet était situé rue Saint-Thomas du Louvre. Il occupait l'emplacement où fut percée plus tard la rue de Chartres, et, s'étendant jusqu'à la place du Palais-Royal, tenait d'un côté à l'hôtel de Chevreuse et de l'autre aux jardins des Quinze-Vingts.

Madame de Rambouillet se creusa l'esprit pour faire entrer dans le plan d'édification qu'elle méditait les éléments de commodité et de luxe réunis. Elle résolut ce problème qu'on n'avait pas encore osé se proposer alors. La cour, les ailes, les pavillons et le corps du logis, d'une grandeur moyenne, étaient en parfaite harmonie et disposés avec un ensemble plein de goût, qui doublait leur effet par le jeu de la perspective. L'hôtel, bâti en briques, était rehaussé d'embrasures, d'amortissements, de chaînes, de corniches, de frises, d'architraves et de pilastres de pierre. Dès l'entrée et de toutes les parties de la cour, on découvrait le jardin, qui, occupant presque tout le côté gauche, serpentait autour des appartements, animait et égayait les abords de l'hôtel. De la cour on passait, à gauche, dans une basse-cour richement peuplée. Le corps de logis renfermait quatre beaux appartements, dont le principal offrait une heureuse combinaison du luxe le plus délicat et du meilleur confortable. On y montait par un escalier formé d'une seule rampe, douce, spacieuse, et qui conduisait à une vaste salle, parfaitement éclairée; celle-ci

1. Tome II, p. 487.
2. Tome II, p. 201.

était comme un énorme vestibule, aboutissant à une longue file de chambres, où régnait un luxe prodigieux.

La construction de cet hôtel révolutionna l'architecture domestique. L'appartement, tel que nous le comprenons aujourd'hui, moins la mesquinerie et l'étroitesse, date de cette époque.

A une imagination vive et féconde, qui créait sans cesse autour d'elle de charmantes réalités, Madame de Rambouillet joignait la passion des surprises. Un jour il lui prit la fantaisie de faire construire, sans que personne s'en doutât, une belle salle avec trois grandes croisées donnant sur les jardins des Quinze-Vingts, de Chevreuse et de l'hôtel de Rambouillet. Cela se fit, se peignit et se meubla comme par enchantement. La besogne fut conduite avec une telle discrétion qu'aucun soupçon ne s'éveilla. Aussi les mots font-ils défaut pour décrire l'étonnement qui saisit les nombreux visiteurs de l'hôtel de Rambouillet, lorsqu'un soir du bruit se fit entendre derrière une tapisserie qui, soulevée tout à coup, laissa voir un élégant cabinet où trônait Julie d'Angennes, magnifiquement vêtue. Là était naguère la pelouse des Quinze-Vingts : chacun croyait encore l'y apercevoir. Qui avait pu soudain combler ce vide? Tout le monde cria au miracle, et la marquise passa pour avoir une baguette de fée à son service. Chapelain, émerveillé, pensa qu'il était de son devoir, en qualité de poète à la mode, de mettre des rimes à son admiration. Il commit une ode superbement grotesque.

M. de Rambouillet doit à sa femme la réputation qui s'est attachée à son nom; quant à sa fille, elle fut la fine fleur de la réunion. Julie d'Angennes devint le point de mire de tous les rimeurs musqués, de tous les soupirants en prose et en vers qui assiégeaient l'hôtel. Elle eut même la puissance d'enflammer le glacial duc de Montausier. Ce caractère d'une gravité toute théâtrale, ce misanthrope de parade, coulé en bronze par Molière, subit l'influence du milieu dans lequel il vivait. Désireux de faire acte de galanterie vis-à-vis de celle qui devint plus tard sa femme, il ne trouva rien de mieux que de lui adresser une kyrielle de madrigaux.

Ce fut pendant l'hiver de 1641 que M. de Montausier offrit à Mademoiselle de Rambouillet la fameuse *guirlande* illustrée par Robert. Au bas de chaque fleur, peinte séparément, se lit un madrigal qui s'y rapporte. Dix-neuf auteurs ont fourni à cette galanterie leur contingent poétique : Montausier, Arnauld d'Andilly père et fils, Conrart, Scudéry, Malleville, Colletet, Ph. Habert, l'abbé de Cérizy, Arnauld de Corbeville, Tallemant des Réaux, Martin, Gombauld, Godeau, Briote, Montmort, Desmarest, Racan et Chapelain. Le manuscrit de la « Guirlande de Julie » fut acheté quatorze mille cinq cent dix francs à la vente de M. de la Vallière, il y a quatre-vingt-dix ans.

Comme de raison, c'est M. de Montausier qui ouvre la marche des madrigaux. Donnons un échantillon de sa manière :

ZÉPHIRE A JULIE

MADRIGAL

Recevez, ô nymphe adorable,
Dont les cœurs reçoivent les lois,
Cette couronne plus durable
Que celle que l'on met sur la tête des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au firmament :
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment ;
Et tous les jours, ma belle Flore,
Qui me chérit et que j'adore,
Me reproche avecque courroux,
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle,
Que j'en ai fait naître pour vous.

Comment trouvez-vous le souffle poétique de ce zéphire? Le sonnet d'Oronte ne vaut-il pas tous les madrigaux de cet Alceste-là?

Aussi réservée que gracieuse et spirituelle, Julie d'Angennes ne tolérait aucune de ces libertés que l'on regarde dans le monde comme de simples peccadilles. Voiture s'en convainquit un jour qu'après avoir donné la main à cette fière beauté, pour passer d'un appar-

tement dans un autre, il voulut lui baiser le bras. Il reçut une verte leçon de bienséance. Julie n'avait pas, sur ce chapitre, la même opinion que Madame de Sévigné, qui, s'il faut en croire Bussy-Rabutin, « ne tenoit pas ses bras trop chers ». Il est vrai que le médisant auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* ajoute avec sa charité ordinaire :

« C'étoit sans doute parce qu'ils ne sont pas beaux. Les prend et les baise qui veut; elle se persuade qu'il n'y a point de mal, parce qu'elle croit qu'on n'y a point de plaisir. »

Voiture renvoya la leçon de retenue qu'il avait reçue à l'évêque de Vence, qui venait de le provoquer à croiser le vers galant en l'honneur de Mademoiselle de Rambouillet. Il riposta au cartel par un rondeau fanfaron, et qui finissait ainsi :

Quittez l'amour, ce n'est votre métier;
Faites des vers, traduisez le psautier.
Votre façon d'écrire est fort jolie;
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je saurai, ma foi, vous châtier
Comme un galant.

Voiture aimait à se poser en bravache.

« Il y a tel brave, dit Tallemant, qui ne s'est pas battu tant de fois que lui, car il s'est battu jusqu'à quatre fois de jour et de nuit, à la lune et aux flambeaux. La première fois ce fut au collège contre le président des Hamaux; la seconde, contre la Coste, pour le jeu; et il y eut une rencontre assez plaisante, car Arnaud, qui ne prenoit pas autrement Voiture pour un gladiateur, lui alla conter à lui-même, comme une fable, qu'on lui avoit dit qu'il s'étoit battu contre la Coste, qu'il avoit mis sa perruque sur arbre, peut-être avoit-il été malade, et ensuite tout le succès qui ne fut pas fort sanglant, et il se trouva que tout cela étoit vrai. Le troisième combat fut à Bruxelles, contre un Espagnol, au clair de la lune; et le quatrième et dernier fut dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet, aux flambeaux, contre Chavaroche, intendant de la maison... Voiture poussa Chavaroche sur je ne sais quoi, et l'autre, qui savoit que Voiture prendroit avantage de la retenue qu'il

témoigneroit, et la voudroit faire passer pour de la poltronnerie, mit l'épée à la main contre lui, et le blessa à la cuisse, dont il cria comme s'il eût été blessé à mort, à ce qu'on dit à l'hôtel de Rambouillet (1). »

Ce fut le dernier et le plus brillant exploit de Voiture. La plume à la main, nulle valeur n'égalait la sienne. Lorqu'en 1632 il quitta Bruxelles pour rentrer en France, à la suite du duc d'Orléans, il écrivit à Mademoiselle Paulet cette lettre triomphante :

« J'ai cheminé douze jours sans m'arrêter depuis le matin jusqu'au soir... Je me suis trouvé en des lieux où les plus vieilles personnes ne se souviennent pas d'avoir jamais vu de lit. Et, pour me rafraîchir, je me trouve à cette heure dans une armée où les plus robustes sont fatigués. Cependant je vis encore, et je ne vois ici personne qui se porte mieux que moi. En arrivant, je me suis fait enrôler, par la faveur de M. de Chaudebonne, dans une compagnie de Cravates, et je puis vous dire, sans vanité, qu'il n'y a personne qui y fasse mieux que moi. Je n'ai point encore enlevé de femme ni de fille, pour ce que je me suis trouvé un peu las du voyage, et que je n'étois pas en trop bonne consistance; tout ce que j'ai pu faire a été de mettre le feu à trois ou quatre maisons (2). »

Voiture dépouilla une fois ses grands airs de matamore. Un grand seigneur, blessé par une de ses épigrammes, l'ayant provoqué en duel, il lui fit cette réplique :

— La partie n'est pas égale : vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron ; d'ailleurs vous voulez me tuer.. eh bien, je me tiens pour mort.

L'affaire Chavaroche causa du scandale et refroidit quelque peu les sympathies de Madame de Rambouillet pour Voiture, le poète gâté de la maison. Il n'y venait pas, il y demeurait depuis sa présentation. M. de Chaudebonne avait été son introducteur.

— Monsieur, lui avait-il dit, vous êtes un trop galant homme pour rester dans la bourgeoisie, il faut que je vous en tire.

1. *Historiettes*, t. III, p. 58 et suiv.
2. Lettre du 17 juin 1632.

Il l'en tira si bien que le pauvre Voiture s'enivra de vanité. Condé dit un jour :

— Si Voiture était de notre condition, personne ne pourrait le souffrir.

On le rappela durement à l'obscurité de sa naissance. Il contait, pour la deuxième fois, une histoire d'amour :

— Monsieur, s'écria Madame des Loges, vous nous avez déjà dit cela ; percez-nous-en d'une autre.

Son père était marchand de vin.

Vincent Voiture était fort recherché dans les ruelles, quoiqu'il fût loin d'avoir la mine d'un Céladon. Il a tracé lui-même son portrait dans une lettre adressée à une maîtresse inconnue : « Ma taille est deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre. J'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris ; les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. » Madame Saintot répondit à d'Ablancourt, qui lui demandait ce qu'elle trouvait de charmant dans cet homme-là :

— Ah ! si vous saviez comme il est agréable parmi les femmes, quand il veut !

Il avait des appétits féminins : il adorait les confitures. Le père Daire, parlant dans son *Histoire d'Amiens* d'une maîtresse qu'avait Voiture durant son séjour à Lisbonne, se sert d'une comparaison tirée des goûts sucrés de son compatriote : « Elle étoit plus douce que la marmelade du pays. »

Voiture avait, selon Tallemant, « deux passions dominantes, l'amour et le jeu, mais le jeu plus que l'amour. Il jouoit avec tant d'ardeur qu'il falloit qu'il changeât de chemise toutes les fois qu'il sortoit du jeu (1). » C'était, du reste, si vice il y a, un vice héréditaire. Son père, le marchand de vin, avait abusé du piquet. Richelieu réparait les pertes du fils, qu'il avait, du reste, richement pensionné.

Si Voiture aimait passionnément le jeu et les femmes, en revanche il détestait le vin. D'où venait ce dégoût profond ?

1. *Historiettes*, t. III, p. 50.

N'était-ce pas plutôt de la tête que de l'estomac? On a prétendu qu'en repoussant le vin il n'avait obéi qu'à une rancune puérile. Les railleries prodiguées aux brocs et au comptoir paternels avaient, en réalité, grièvement blessé son amour-propre.

— Le vin, disait Bassompierre, qui fait revenir le cœur aux autres, fait pâmer Voiture.

A table, le baron de Blot, le verre en main, improvisa ce quatrain :

Quoi, Voiture, tu dégénère!
Hors d'ici : maugrebleu de toi!
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin, ni n'en boi.

Voiture riposta par deux rondeaux où sont glorifiées les prouesses amoureuses de buveur d'eau (1). Mesdames Saintot, des Loges et de Sablé pouvaient en témoigner. Cela faisait même tapage, et le bon, l'excellent Chapelain crut devoir venir, à ce sujet, en aide à son ami, en mettant une couche de religion sur les mœurs relachées de Voiture. Il écrivit la fameuse lettre citée par Pélisson : « Pour écrire des épîtres licencieuses et lascives, M. de Voiture n'en est pas moins un bon chrétien, et il a trouvé le moyen de vivre en même temps selon l'Évangile et selon son siècle, d'aller soigneusement à la messe le matin, par vraie dévotion, et de galantiser assidûment l'après-dînée, par une corruption d'esprit invétérée. » Il galantisait encore quelques jours avant de mourir, avec la fille du gazetier Renaudot.

— Il est mort, dit Mademoiselle Paulet, comme le Grand Seigneur entre les bras de ses sultanes.

Mademoiselle Paulet était cette « rousse au teint blanc » dont parle Saumaise, et qui haïssait Voiture d'une belle haine. Il avait osé railler la vertu de la « Lionne ». On la nommait ainsi à cause de sa fierté, de ses yeux vifs et de ses cheveux dorés. Elle jouait du luth à ravir, et joignait à ce talent une voix des plus harmonieuses. On raconte que deux rossignols furent trouvés

1. Voyez nº 3 de l'Appendice. Nons en citons un comme exemple.

morts, — morts de jalousie. — au bord d'une fontaine où elle avait chanté tout le jour. Cette sirène avait quelque peu prêté le flanc aux saillies de Voiture. Elle n'était rien moins qu'avare de ses charmes. Henri IV fût un de ses premiers tenants ; après lui vinrent les ducs de Guise, de Chevreuse et de Lansac, sans compter le menu fretin. La bourgeoisie a passé par là dans la personne d'un marchand de la rue Aubry-le-Boucher, flanqué d'un docteur en théologie.

Godeau fut le bon ange de Mademoiselle Paulet. Il ramena sa vertu sur l'eau. L'abbé de la Victoire, qui riait de tout, se moqua de cette tendresse platonique. Il appelait la Lionne « Madame de Grasse ». Elle fut loin, du reste, de prendre cette plaisanterie en mauvaise part. Elle avait parfois l'humeur plaisante. On la vit entrer un soir à l'hôtel de Rambouillet en oublieuse. Son corbillon était garni de rubans roses, et son habit de toile, tout jonché de rubans; elle portait une calle, bonnet aplati couvrant les oreilles et échancré par devant. Elle fit jouer des oublies, et ne fut reconnue que lorsqu'elle entonna la chanson.

Madame de Rambouillet avait une grande affection pour Mademoiselle Paulet. La première fois que la Lionne vint la visiter à sa maison de campagne, « elle la fit recevoir, dit Tallemant, à l'entrée du bourg, par les plus jolies filles du lieu, et par celles de la maison, toutes couronnées de fleurs, et fort proprement vêtues. Une d'entre elles, qui étoit plus parée que ses compagnes, lui présenta les clefs du château, et quand elle vint à passer sur le pont, on tira deux pièces d'artillerie qui sont sur une des tours... Mademoiselle Paulet mourut en 1651, chez Madame de Clermont, en Gascogne, où elle étoit allée pour lui tenir compagnie. M. de Grasse y alla exprès de Provence pour l'assister à la mort. Elle ne paraissoit que quarante ans et en avoit cinquante-neuf. Tout le monde vouloit qu'elle fût beaucoup plus vieille qu'elle n'étoit. Cela venoit de ce qu'elle avoit fait du bruit de bonne heure (1). »

1. *Historiettes*, t. III, p. 18.

Le mot que nous avons cité de Mademoiselle Paulet, au sujet de Voiture, ne fut pas le dernier trait lancé contre lui. Sarrazin le larda d'une satire mi-partie en vers, mi-partie en prose et intitulée : « La Pompe funèbre de Voiture. » Donnons-en quelques fragments :

. . . .
De par le fils de Jupiter,
Vous êtes prié d'assister
Aux funérailles de Voiture,
Qui demain mardi se feront
Au Parnasse, sa sépulture,
Où les Muses se trouveront.
. . . .

« Premièrement parurent les Grâces, les cheveux en désordre et sans leurs guirlandes accoutumées. Elles avoient déchiré leurs vêtements, pour témoigner leur déplaisir, et étoient quasi nues. Elles conduisoient cinquante Amours communs, qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires des torches à demi éteintes de leurs larmes, et marchoient deux à deux, ayant leurs bandeaux déchirés, leurs carquois renversés et vides, leurs arcs traînans, et leurs ailes ployées et basses. Trente petits Cupidons suivoient ceux-ci, et faisoient beaucoup plus les affligés que leurs compagnons : mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie, car ces trente étoient tous amours coquets, qui sont de grands comédiens, et qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avoit point eu de plus chers amis, ni qu'il eût plus volontiers employés en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe : et tenoient, l'un la bigotère (bourse) ; l'autre, le miroir ; l'autre, les pincettes ; et enfin, les autres, les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles et le reste des armes qui avoient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons qui pensoient duper le monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils

croyoient n'être point aperçus, badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir; l'autre se bridoit de la bigotère; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons aves les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, et un autre qui se faisoit des lunettes de la peinture dont, dans les derniers temps, Voiture rajeunissoit ses cheveux et sa barbe. Après eux paraissoient vingt grands Cupidons couronnés de palmes et de cyprès, armés en Amours, mais ayant leurs armes couvertes de crèpe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes : des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans...... car Voiture avait aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis la couronne jusqu'à la calle. »

Cette satire est la meilleure production de Sarrazin. Les ridicules de Voiture y sont fustigés avec verve, mais son talent n'en a été nullement atteint. Le critique est toujours dépassé de la tête. Il y a du Boileau dans Sarrazin et du Voltaire dans Voiture. Ce dernier a été qualifié avec raison de « père de l'ingénieuse badinerie ». Il tournait le couplet avec un laisser-aller plein de naturel. Jugez-en; il s'agit d'un voyage fait à Orléans et qu'il raconte, ou plutôt qu'il chante sur l'air, alors fort à la mode, du *Branle des mets*. Ce fut un précédent pour l'œuvre commune de Chapelle et de Bachaumont :

. . . .
Nous trouvâmes près Sercote
(Cas étrange et vrai pourtant),
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte;
Et plus bas quelques cochons
Et bon nombre de moutons.

Nous vîmes deux demoiselles,
Lorsque nous fûmes dedans,
Qui paraissoient, à leurs dents,
D'assez gentilles femelles;
Frère Claude, qui les vit,
De fort bon cœur leur sourit.

Nous n'avons pas choisi, nous avons pris au hasard. Mais revenons à l'auteur de la « Pompe funèbre de Voiture ».

« C'étoit un agréable homme que monsieur de Sarrazin, dit Segrais dans ses Mémoires-Anecdotes ; il faisoit sur-le-champ le bon prédicateur, et disoit les choses les plus belles, et de la plus belle manière du monde.... Quand Madame de Longueville lui disoit : *Sarrazin, prêchez comme un cordelier,* il prêchoit comme un cordelier : *Prêchez comme un capucin*, il prêchoit comme un capucin. S'il y avoit eu de son temps un Père Bourdaloue, et que Madame de Longueville lui eût dit : *Prêchez comme le Père Bourdaloue*, il auroit prêché de même (1). »

Donc Sarrazin était un bateleur, — fort habile, d'accord ! mais un bateleur. Il était le Triboulet de l'hôtel de Rambouillet. C'est ce qui le distingue de Boileau, qui sut toujours manquer de gaieté.

Balzac était un des acteurs sérieux du cénacle de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Chapeau bas ! il s'agit d'un homme que Bayle ne craint pas d'appeler « la plus belle plume de France ». Il ajoute :

« On ne sauroit assez admirer, vu l'état où il trouva la langue françoise, qu'il ait pu tracer un si beau chemin à la netteté du style. Il ne faut pas trouver étrange que ses écrits sentent le travail. L'élévation et la grandeur étoient son principal caractère ; on ne va point là sans méditation (2). »

Jean-Louis Guez avait pris son nom de Balzac d'une petite terre patrimoniale ainsi appelée et située à deux lieues d'Angoulême. Il affectionnait beaucoup ce coin de la Charente où il était né. Aussi le quittait-il rarement. Il l'appelait « son désert ». Ce désert était quelquefois une sorte de carrefour, où l'on arrivait de tous côtés. Les idolâtres venaient en foule adorer l'idole. Balzac, qui, en réalité, aimait la solitude, gémissait alors de son métier de Dieu. Il s'écrie avec une amertume pleine de superbe, dans son Entretien VII :

1. Édition d'Amsterdam, 1723, p. 70 et 116.
2. *Dictionnaire historique* (1820), t. III, p. 67.

« Que ce bruit et cette réputation sont incommodes à un homme qui cherche le calme et le repos !... Il est persécuté, il est assassiné de civilités, qui lui viennent des quatre parties du monde. Et il y avoit hier sur la table de sa chambre cinquante lettres qui lui demandoient des réponses ; mais des réponses éloquentes, des réponses à être montrées, à être copiées, à être imprimées... La condition de celui qui a dessein de leur plaire (à ces quémandeurs d'autographes), est pour le moins aussi malheureuse que celle d'un homme qui seroit obligé, ou de ne parler jamais qu'en musique, ou d'être sur un théâtre depuis le matin jusqu'au soir, ou de passer toute sa vie en jours de cérémonie, et avec un autre habillement que le sien. Ce n'est pas tout que cela. On lui envoie du françois de Castelnau-d'Arry, des vers de basse Bretagne, du latin de Gothie et de Vandalie, de la raillerie de Bruscambille et de Turlupin, pour en avoir son jugement... Sans être avocat consultant, il a quantité de sacs et de pièces à examiner... Pour l'achever, il vient ici des importuns en personne, quelquefois de plus de cent lieues, et tout exprès, si on les veut croire, qui lui donnent le dernier coup de la mort, lui disant, pour leur premier compliment, que sa haute réputation, et la célébrité qu'il a donnée au lieu où il est, les ont obligés de venir voir cette personne si connue et ce village si renommé ; qu'il ne doit point trouver mauvaise une si juste et si honnête curiosité que la leur. Un de ces curieux lui commença, il y a quelques jours, sa harangue, par *le respect et la vénération qu'il avoit toujours eus pour lui et pour messieurs ses livres*. Il n'est rien de plus historique que ceci, et vous pouvez voir par là jusqu'où peut aller le style des compliments (1). »

Balzac n'avait pas toujours la même répulsion pour les parfums de la louange. Il s'admira, il s'encensa lui-même. Sous le couvert de Girard, théologal d'Angoulême, dans la préface de ses « Lettres choisies », il se dresse un piédestal de ses propres mains. Jamais on ne s'est portraituré avec plus d'amour :

1. *Entretiens* (1663), Elzevier, p. 159-161.

« Il communique sa vertu aux choses qu'il touche et ne prend pas leurs défauts : il dore les nuages qu'il ne veut pas dissiper. Une femme illustre m'a dit autrefois de lui qu'il donnoit de l'agrément aux objets les plus vilains et les plus disgraciés, parce que les Grâces et lui ne se quittoient point, et qu'il n'y avoit pas moyen qu'il se pût défaire d'elles. Elle disoit vrai; les Grâces habitent dans ses papiers : quoi qu'il puisse écrire, il ne saurait les chasser de ce qu'il écrit : sa mauvaise humeur est teinte de leur impression, et il plaît en se fâchant (1). »

A la bonne heure, au moins ! Celui que Richelieu appelait « l'élogiste général » ne s'épargnait pas lui-même, dans l'occasion.

Le « grand épistolier » avait le travers de se vêtir d'une façon extravagante. Partisan fanatique du justaucorps, il en portait de toute sorte, de toile fine d'Allemagne, lustrée et satinée, de taffetas ondulé, de bleus et d'incarnats.

« Il a, dit Tallemant, des visions jusques aux moindres petites choses : il demanda de l'aigre de cèdre à M. Conrart, qui étoit devenu son commissionnaire après M. Chapelain... Il lui faisoit entendre, sans faire semblant de rien, que si les pots dans lesquels il lui enverroit cet aigre de cèdre étoient bleus et blancs, ils lui plairoient davantage... Il eut une plaisante curiosité dans l'impression de ses discours; il n'y a pas une ligne qui ne soit finie par un mot entier; il n'y a jamais de mot coupé en deux (2). »

Balzac soutint de rudes sièges à son début. Il se mit à dos les moines pour avoir dit qu'ils « sont dans le monde ce qu'étoient les rats dans l'arche ». Le frère André fut, selon l'expression de Voiture, l'Hélène de cette guerre. Le père Goulu, général des Feuillants, vint à son aide et faillit assommer Balzac, en lui jetant à la tête deux volumes de lettres... On sait ce que sont et ce que pèsent les injures des dévots. L'engin du père Goulu

1. *Lettres choisies*, 1648, Courbé, *Avertissement*.
2. Tallemant, *Historiettes*, t. IV, p. 97.

était quelque chose comme une massue trempée dans la boue. Balzac, renversé tout d'abord, finit par se relever, mais ne riposta point Aux coups succédèrent les coups, venant de toutes parts. Bautru disait qu'il fallait « être bien attractif d'injures », pour se mettre sur les bras de si nombreuses attaques. L'auteur du « Socrate chrétien » prit le parti de se glorifier de la tempête qu'il avait déchaînée. Il écrivit la lettre suivante au chancelier Séguier, qui venait d'empêcher la publication d'un nouveau pamphlet :

« Tant qu'il ne se présentera au sceau que de ces gladiateurs de plume, ne soyez point avare des grâces du prince, et relâchez un peu de votre sévérité. Si la chose étoit nouvelle, il se peut que je ne serois pas fâché de la suppression du premier libelle qui me diroit des injures; mais à cette heure qu'il y en a pour le moins une médiocre bibliothèque, je suis presque bien aise qu'elle se grossisse et prends plaisir à faire une monjoye des pierres que l'envie m'a jetées sans me faire mal (1). »

La réputation que Voiture s'était acquise par ses *Lettres* pesait au « grand épistolier ». Il en perdait le sommeil, il en perdit la vie, si Segrais dit vrai. — Il imita les envieux dont il parle dans sa lettre au chancelier, et « jeta des pierres » à un homme qui l'avait tiré d'un mauvais pas avec une délicatesse et une générosité sans exemple. Qui ne se rappelle ce fameux billet :

« Je, soussigné, confesse devoir à M. de Balzac, la somme de 800 écus pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400. »

Voilà qui est noble, voilà qui est grand. Mais, hélas! la jalousie passe l'éponge là-dessus, et Girac est lancé aux mollets de Voiture dont Costar prend la défense, avec une vigueur couronnée de succès.

Richelieu, qui n'aimait pas la prose, tenait Balzac en très faible estime. Il lui gardait d'ailleurs rancune, pour n'avoir placé sous son haut patronage ni le *Prince* ni les *Lettres*. L'amour-

1. Quarante-troisième lettre du XVI[e] livre. *Œuvres* 1665, in-fol., t. I, p. 710.

propre du cardinal-ministre était piqué au vif. L'homme puissant, habitué aux génuflexions de tous les porte-plumes, s'étonnait et s'irritait de rencontrer un scribe qui ne fut pas son thuriféraire. Il s'en plaignit en ces termes à Bois-Robert : « Se croit-il assez grand seigneur pour ne pas dédier ses livres ? » La fierté de Balzac devait s'adoucir avec le temps. Ménage nous le montre quêtant les faveurs.

« M. de Balzac, dit-il, étoit toujours malade ou valétudinaire. Un jour, faisant sa cour à M. le cardinal de Richelieu en présence de M. de Bautru, ce ministre lui demanda s'il ne se portoit point mieux. M. de Bautru, sans donner le temps à M. de Balzac de parler, dit à M. le cardinal : Comment pourroit-il bien se porter ? il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il met le chapeau à la main, cela l'enrhume. Quoique M. de Bautru fût son ami, M. de Balzac ne laissa pas d'être très mécontent de ce qu'il lui avoit rendu un si mauvais office auprès de M. le cardinal de Richelieu, dont il espéroit quelque chose. M. de Balzac avoit premièrement aspiré à être évêque Il se retrancha ensuite à devenir abbé; mais il ne réussit à pas un de ses desseins. Il a même écrit dans quelqu'un de ses ouvrages qu'il ne seroit jamais abbé, à moins qu'il ne fondât l'abbaye. Quoiqu'il eût des incommodités presque continuelles, ajoute Ménage, cela n'empêchoit pas que sa conversation ne fût très agréable. Il étoit affable, caressant. On étoit ravi de le voir; il portoit son cœur sur ses lèvres; il embrassoit et caressoit avec tendresse. C'est dommage que sur la fin de sa vie il se mit si fort dans la dévotion, qu'il entra dans un couvent de capucins où il vouloit prendre l'habit (1). »

D'aucuns ont prétendu qu'il demanda de mourir dans l'habit de saint François. C'est le sceptique Bayle qui le premier fit courir ce mauvais bruit.

Nous l'avons dit, Balzac était une des figures graves de l'hôtel de Rambouillet. En compagnie de Condé et de Corneille, il se tenait

1. *Ménagiana*, t. I, p. 137, 138.

dans un coin du salon bleu, et discutait sur Rome et les Romains.

M. le Prince, après avoir applaudi aux *gayetés* de Voiture, aimait à se retremper dans une conversation sérieuse. « La grandeur de son esprit surpassait la grandeur de son courage (1). » Il s'elevait aux plus hautes considérations, et étonnait ses illustres interlocuteurs par les éclairs de son intelligence supérieure. Hâtons-nous d'ajouter que, Corneille et Balzac disparus, il reprenait bien vite le ton dégagé qui était le fond de son caractère. Il avait de l'entrain et jetait le mot avec aisance et à propos. On raconte que, traversant la Bourgogne, il eut la fantaisie de voir « un possédé » qui faisait quelque tapage. On en disait des merveilles. M. le Prince sentit la farce sous le miracle et nargua le possédé, qui, furieux, fit mine de se précipiter sur lui.

— Monsieur le diable, s'écria Condé en brandissant sa canne, si tu me touches, je t'avertis que je rosserai bien ton étui.

Ce fut fait de la diablerie.

Le frère de Mademoiselle de Bourbon était un des plus chauds admirateurs de Corneille. A la première représentation de *Cinna*, il laissa éclater ses sanglots à ces magnifiques vers :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie, etc.

Avant de livrer ses pièces au théâtre, Corneille les lisait rue Saint-Thomas-du-Louvre. Sa mauvaise diction en voilait les beautés. « Il ne faut l'entendre qu'à l'hôtel de Bourgogne, » disait Conde.

« A voir M. de Corneille, écrit Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne), on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faisoit si bien parler les Grecs et les Romains, et qui donnoit un si grand relief aux sentiments et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen... La nature, qui lui avoit été si libérale en des choses extraordi-

1. *Mémoires-anecdotes*, p. 102.

naires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand les familiers amis, qui auroient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisoient remarquer ses légers défauts, il sourioit et disoit : Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille (1). »

Voici le portrait qu'en trace son neveu :

« Il étoit assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout à fait nette. Il lisoit ses vers avec force, mais sans grâce (2). »

Un jour qu'il reprochait à Bois-Robert d'avoir traité ses vers cavalièrement :

— Comment pourrais-je, répondit l'abbé, avoir mal parlé de vos vers sur le théâtre, les ayant trouvés admirables dans le temps que vous les barbouilliez en ma présence(3)?

Nous nous étendrons plus longuement sur Corneille dans le chapitre que nous consacrerons aux collaborateurs de Richelieu. Il arrive souvent que des illustrations littéraires ont fréquenté plusieurs cercles. Nous avons pris pour règle de ne leur donner tout le relief dont elles sont dignes, que dans le milieu où leur individualité a tenu le plus de place. C'est ce qui nous fait renvoyer le vieux Malherbe, pour ne citer qu'un nom, à la réunion de la vicomtesse d'Auchy.

Passons au bonhomme Chapelain.

Quand Chapelain parut à l'hôtel de Rambouillet, il portait un habit qui avait dix ans de date et qui était de satin colombin, doublé de panne verte et orné de petits passements colombin et vert, à œil de perdrix. Précédemment on l'avait vu attifé d'un justaucorps de taffetas noir moucheté, fait d'un vieux cotillon de

1. *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. I, p. 193, 194.
2. *Œuvres de Fontenelle*, 1818, t. II, p. 349.
3. *Ménagiana*, t. I, p. 312.

sa sœur, qui habitait avec lui. Chapelain était d'une avarice splendide et coquette. Les mailles relâchées de ses vêtements le firent surnommer le « chevalier de l'araignée ». Il n'était pas plus grand que le « nain de Julie »; en revanche, il était d'une belle laideur. Avec de tels agréments, il s'avisa, un jour d'humeur folâtre, de vouloir en conter à une jolie fille nommée Pelloquin, qui appartenait à Madame de Montausier, et dont M. de Montausier était coiffé. Le charmant lutin rit beaucoup de la fantaisie du poète et de ses grâces qui montraient la corde, — par un beau soleil.

L'*élogiste universel* appelait Chapelain « l'excuseur de toutes les fautes ». Il était digne, à tous égards, de cette qualification : il blanchissait les actions les plus noires et raccommodait les réputations déchirées. Ce n'était pas originalité, mais prudence. Pour ce, Balzac l'avait aussi, avec raison, nommé « le circonspectissime ». Chapelain ménageait la chèvre et le chou. Segrais le tance vertement à cette occasion. Il n'avait, dit-il, qu'une « amitié de lâche (1) ». Comment en aurait-il été autrement? « L'excuseur de toutes les fautes » ne pouvait avoir qu'un ami : — lui. Il se suffisait à lui-même, et prenait en pitié le reste des hommes.

Chapelain, avant d'être une illustration, avait été gouverneur des fils du grand prévôt, M. de la Trousse. En cette qualité, il portait l'épée, ce qui jurait fort avec sa courte taille et sa mine débonnaire. Ses parents, rougissant pour lui d'un pareil ridicule, chargèrent Boutard, secrétaire de Fontenay-Mareuil, de faire disparaître cette innocente flamberge. Boutard usa d'un procédé infaillible. Connaissant l'héroïsme de Chapelain, il vint le trouver avec un visage effaré, inventa un duel et pria le poète de lui servir de second. Chapelain refusa énergiquement d'aller sur le pré. La France attendait un poème épique, comme les Hébreux attendirent la manne dans le désert. Or il portait la *Pucelle* dans ses flancs de poète, et ne pouvait exposer sa vie à la légère, car c'eût été compromettre, sur un coup de dé, le sort d'une œuvre si convoitée et qui devait être l'*Iliade* de son pays. Boutard trouva

1. *Mémoires-anecdotes*, p. 222.

la raison concluante, mais aussi l'épée inutile. Chapelain fut de cet avis, et se hâta de la pendre au croc.

Lorsque parut ce fameux poéme épique annoncé depuis vingt ans, chacun de se précipiter sur cette pâture divine. La *Pucelle* eut d'abord un tel succès qu'on en dévora six éditions dans l'espace de dix mois. Mais ce triomphe n'était que factice, et ne pouvait durer longtemps. L'auteur le devait à la renommée que son poème lui avait acquise à l'avance. Colossale renommée! On avait enivré d'encens le pauvre Chapelain. Godeau, « le nain de Julie », lui envoyait des vers bouffis d'éloges :

Le grand bruit de ton nom te trouble et t'incommode :
L'un t'apporte un sonnet, l'autre t'apporte une ode.

« M. Chapelain, dit Baillet, sembloit avoir succédé à la réputation de Malherbe, depuis la mort de cet auteur, et l'on publioit hautement par toute la France que c'étoit le prince des poètes françois, et qu'il avoit même autant d'avantage sur Malherbe, que le poème épique en a sur le lyrique et sur les autres genres de poésie. C'est ce qui paroit par les témoignages de diverses personnes qui ont observé ce qui se disoit sous le ministère des cardinaux de Richelieu et Mazarin. M. Gassendi, qui était son ami, en a parlé dans les mêmes sentiments, disant que les Muses françoises avoient trouvé leur consolation et une réparation avantageuse de la perte qu'elles avoient faite à la mort de Malherbe dans la personne de M. Chapelain, qui s'étoit mis dès lors à la place du défunt, et s'était rendu l'arbitre de la langue françoise (1) ».

Ce n'était pas un homme, c'était tout un aréopage, — avant la *Pucelle*. Le poème paru, adieu la réputation. On souffleta outrageusement l'idole qu'on avait encensée. Il plut des épigrammes. On avait dit, à propos de la *Pucelle* :

. . . .
Dans mille ans l'on parlera d'elle,
Ou l'on ne parlera de rien.

1. *Jugements des sçavants*, t. V, p. 278.

Après publication, ces vers furent remplacés par les suivants :

> Depuis vingt ans on parle d'elle,
> Dans dix mois on n'en dira rien.

Cette flèche était sortie du carquois de Linière, que le naïf Chapelain avait blessé autrefois par sa franchise.

— Monsieur le chevalier, lui avait-il dit, vous avez beaucoup d'esprit et de bonne rentes. C'en est assez, croyez-moi, ne faites point de vers. La qualité de poète est méprisable dans un homme de qualité comme vous (1).

La chute de l'auteur de la *Pucelle* ne peut se comparer à aucune chute. Après l'avoir vanté, « paranymphé », outre mesure, on ne se contenta pas de le fustiger, on le dépeça tout vivant. Mais il avait une force d'âme que rien ne pouvait abattre. Que lui reprochait la critique? Le plan? non, l'exécution. Vétilles que cela! Il a laissé douze chants manuscrits, précédés d'une préface où s'étale cette phrase pleine de dédain : « Quant aux vers et au langage, ce sont des instruments de si petite considération dans l'épopée, qu'ils ne méritent pas que de si grands juges s'y arrêtent. » Il finit par déclarer, du haut de son pégase poussif, qu'il prend « l'univers pour théâtre et l'éternité pour spectatrice ».

En attendant les battements de mains de l'éternite, Chapelain battait monnaie chez son libraire. Il reçut de Courbé mille écus, après avoir touché pendant vingt ans deux mille livres de M. de Longueville, sans compter les bénéfices que Bois-Robert lui avait fait obtenir. On peut dire que Chapelain vécut et mourut de la *Pucelle*. Madame de Longueville ne partageait pas l'engouement de son mari pour ce poème rocailleux et sottement burlesque, où pullulent des vers de cet acabit :

> L'Anglois sur elle tonne, et tonne à grands éclats;
> Mais, pour tonner sur elle, il ne l'étonne pas.

Pauvre Jeanne! n'était-ce donc pas assez d'avoir été torturée par l'évêque Cauchon!

1. Boileau, *Œuvres*, 1747, t. V, p. 132.

Madame de Longueville disait, pour ne pas trop blesser M. de Montausier, un des fanatiques de la *Pucelle* :

— Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux.

Cet ouvrage indigeste et soporifique se vendait quinze francs, petit format, et vingt-cinq, grand format. Chapelain, en sa qualité d'avare, « s'avisa d'une belle invention, dit Tallemant ; il associa deux personnes pour ne leur donner qu'un exemplaire au lieu de deux, comme à Madame d'Avangour et à Mademoiselle de Vertus, sa belle-sœur, qui, quoiqu'elles fussent alors à Paris ensemble, sont pourtant pour l'ordinaire fort éloignées l'une de l'autre, car la première demeure en Bretagne et l'autre ici ; comme à M. Patru et à moi, qui sommes logés à une lieue l'un de l'autre ; à M. Pellisson et à un de ses amis qui est secrétaire de Bordeaux, ambassadeur en Angleterre. Il en a donné même quelques-uns à condition de le laisser lire à tel et à tel ; mais à ceux qu'il craignoit, à des *pestes*, il leur en a donné un tout entier, comme à Scarron, à Boileau (Gilles), Furetières et autres (1). »

Chapelain fut avaricieux jusqu'au bout : il périt bravement sur la brêche. Nul n'était plus ponctuel que lui à l'Académie. Un jour qu'il s'y rendait par une pluie battante, il rencontra rue Saint-Honoré un ruisseau si large qu'il ne pouvait le franchir. Une planche était là, mais un sou était le prix du passage. Il attendit que l'eau s'écoulât ; mais trois heures approchaient, et les jetons de présence allaient être perdus. Que faire ? Chapelain prend une résolution stoïque : il entre dans l'eau, à mi-jambe, aux applaudissements narquois des polissons du quartier, et arrive tout trempé à l'Académie, ou il dissimule ses jambes avec soin, au lieu d'aller les sécher à la cheminée. On ne joue pas impunément un pareil jeu à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il mourut quelques jours après, laissant cent mille écus de fortune, dont plus de deux cent mille livres en argent comptant.

Peu de poètes ont réjoui à ce point le cœur de leurs héritiers ;

1. *Historiettes*, t. III, p. 276.

mais peu de poètes aussi ont su tirer un tel lucre de tels vers. Ses œuvres comprennent, outre les douze énormes chants de la *Pucelle*, des odes... illimitées. L'ode au cardinal de Richelieu contient trente strophes de dix vers, et celle qui est adressée à Mazarin, quarante-six strophes également de dix vers. Condamner un patient à lire tout ce fatras rimé, ce serait le condamner à mort. Et pourtant l'auteur de *Corneille et son temps* a survécu à la lecture des douze chants inédits de la *Pucelle*.

Si l'on a attaqué sans pitié ni merci les vers de Chapelain, on a, par compensation, vanté sans merci son talent de critique. C'est lui qui, lors de l'examen du *Cid*, tint la plume au lieu et place de l'Académie.

Nous ne parlerons pas maintenant du jugement qu'il formula. D'ailleurs, pour nous, Chapelain, comme critique, est tout entier dans cette opinion tombée de ses lèvres et recueillie par Segrais. « Il disoit que M. Corneille, qui a fait de si beaux vers, ne savoit pas l'art de la versification, et que c'étoit la nature qui agissoit purement en lui » (1). A l'école, vieux Corneille! L'auteur de la *Pucelle* t'enseignera l'ingénieux moyen de faire savamment des vers stupides. La littérature difficile à lire descend, en droite ligne, de la *Pucelle*.

Chapelain, qui avait assisté aux débuts de l'auteur du *Cid*, fut aussi témoin de ceux de Bossuet, qui eurent lieu à l'hôtel de Rambouillet. On sait dans quelles circonstances. Le marquis de Feuquières ne cessait de vanter le petit prodige. Bossuet, dès l'âge de seize ans, promettait de laisser bien loin derrière lui les Camus, les Lingende et les Testu. M. de Feuquières allécha tellement la curiosité qu'il fut mis en demeure de donner des preuves à l'appui de ses éloges, de faire enfin l'exhibition du jeune orateur. Le jour fixé, on convoqua le ban et l'arrière-ban du cénacle. Bossuet obtint les honneurs de la réunion du soir, qui était la réunion sérieuse. Les bouts-rimés et autres passe-temps folâtres occupaient celle du matin. Le grave hôtel de Rambouillet se

1. *Mémoires-anecdotes*, p. 187.

déridait parfois au point de jouer à colin-maillard, comme une académie d'écervelés.

Quand l'heure du rendez-vous sonna, les invités se présentèrent en foule. On attendait avec impatience le futur « aigle de Meaux », que le marquis de Feuquières était allé chercher dans son aire, le collège d'Harcourt.

Rien de plus animé que l'aspect de cette assemblée d'élite. Nous allons détailler les divers groupes qui la composent.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le fond du tableau, où s'agitent quantité de jeunes femmes et de jeunes seigneurs, caquetant au milieu d'un fouillis de plumes et de rubans. Que de jolis riens s'y débitent, et quels parfums s'en exhalent!

La marquise de Rambouillet se multiplie et va prodiguant de tous côtés son affabilité ordinaire. Elle est suivie de l'amie de la maison, Mademoiselle Paulet, qui est suivie de l'éternel abbé Godeau.

Nous remarquons sur le premier plan Mesdames de Longueville et de Sablé. Cette dernière n'a presque encore rien perdu de la splendeur de ses formes. Ce sont toujours les mêmes allures espagnoles. La fierté que ses yeux respirent fait comprendre sa brusque rupture avec le beau duc de Montmorency, coupable d'un regard jeté sur la reine. Elle ne pouvait, dit Madame de Motteville, « recevoir agréablement des respects qu'elle avoit à partager ». Madame de Sablé avait guidé les premiers pas d'Anne de Bourbon dans le monde. C'est elle aussi qui, vingt-cinq ans plus tard, la recueillera aux Carmélites. Elle avait reporté sur la nièce toute la tendresse dont l'oncle avait été l'objet. — Les grâces de Madame de Longueville ont été fort célébrées, surtout par Voiture, qui lui a consacré bon nombre de vers, entre autres ceux-ci :

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange.

Nous trouvons à la même adresse,dans les œuvres du conseiller Desmarets, les adulations suivantes :

Sein qui rendez tant de raisons malades,
Monts de neige et de feux
Où volent tant de vœux,
Sur qui l'amour dresse ses embuscades;
Rare beauté, etc.

Cette rare « beauté » devait, à deux cents ans de distance, jeter le trouble de la passion dans l'âme d'un philosophe à cheveux gris, mais plein de tendresse pour les gorges opulentes. On a vu ce professeur de sagesse, dans un transport d'amoureuse ébriété , exhumer avec fracas les restes adorés de Madame de Longueville, ressusciter un à un tous ses attraits, et, d'une bouche jalouse, effacer avec rage l'empreinte des baisers du duc de la Rochefoucauld. L'ardeur de cete passion rétrospective dut provoquer de bruyants éclats de rire dans la tombe de Bussy-Rabutin, ce moqueur impitoyable qui se plaisait à tout dépoétiser, et qui a fait à la postérité une confidence accablante pour la sœur du grand Condé. Il a osé dire qu'elle « étoit malpropre et sentoit mauvais (1) ». En vérité, il est besoin de beaucoup de philosophie pour amnistier de pareils défauts!

Mais continuons la revue que nous avons commencée. Non loin de Mesdames de Sablé et de Longueville, roucoulent deux intéressants tourtereaux, la comtesse de la Suze et le comte de Lude. Qu'on se garde bien de jeter la pierre à cette pauvre Henriette de Coligny! N'est-elle pas affligée d'un mari borgne et ivrogne? C'est un fantasque personnage que M. le comte de la Suze. On raconte qu'un jour le pied lui ayant manqué, et un troupeau de cochons lui ayant passé sur le corps, il s'écria : « Quartier, cavalerie, quartier! » Il dépense d'une façon burlesque ses quatre-vingt mille livres de rente. Sa maison ne se compose pas de moins de cent laquais, cent cinquante chiens et

1. *Hist. amour. des Gaules*, édition de 1829, t. I, p. 136.

quatre-vingt-dix chevaux. Ces derniers sont plus ou moins écloppés. Qu'importe? le comte de la Suze ne prend souci de rien, ni de sa fortune entamée, ni de sa femme partagée. Il s'en est allé vivre solitairement à Brisach, et la comtesse, née comme lui dans la religion calviniste, s'est convertie au catholicisme, « afin, dit la reine Christine, de ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre ». En revanche, elle se prodigue à droite et à gauche. Selon Tallemant, « il y va tant de gens que c'est une vraie cohue (1) ». On ne compte plus ses amants. Hier, c'était Laeger, aujourd'hui c'est de Lude, demain ce sera Saint-d'Hierry, qui aura d'Hacqueville pour successeur.

Le jovial marquis de Sévigné montre, en riant, ce couple enflammé à la malicieuse Madame Cornuel, qui lui dénonce, à son tour, Ménage tenant une des mains de Madame de Sévigné dans les siènnes. Marie de Rabutin-Chantal finit par retirer ce qu'elle avait abandonné par distraction, et Pelletier dit au pédant langoureux :

— Voilà le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains.

Marigny le jeune, et le gros abbé de Montreuil, surnommé le hanneton, applaudissent bruyamment à cette saillie. Sévigné leur prête le concours de son rire sonore. Quant au pauvre Ménage, il est tout penaud, et semble méditer quelque épigramme latine ou grecque. On s'assemble autour de lui, on l'assassine de regards railleurs. La marquise a pitié de la situation embarrassée de son « mourant ». Elle l'en tire... en l'embrassant follement.

— C'est ainsi, dit-elle, qu'on baisoit dans la primitive Église.

Ce baiser retentit comme un soufflet sur la joue du chevalier de Méré, grand conquérant de ruelles, dont la galanterie pleine de fatuité a subi un honteux échec auprès de la spirituelle épistolière. Il se cabre

Comme un coq qui s'apprête à jouer de l'ergot (2).

La jalousie gratuite de cet amant contraste fort avec l'attitude

1. *Historiettes*, première édition, t. IV, p. 240.
2. Saint-Amant.

indifférente du mari. Sévigné est allé placidement s'asseoir aux pieds de Madame de Gondran, qui, dans sept ans, le fera tuer par le chevalier d'Albret.

Un peu plus loin s'entretiennent gravement Pierre Corneille et le modeste Rotrou. Un jeune homme de dix-neuf ans dévore leurs paroles : c'est Thomas Corneille. Autour d'eux passe et repasse, les regardant avec une sorte de dédain, Mairet, l'auteur de *Sophonisbé*, qui ne décolère plus, depuis le succès du *Cid*. Pour lui Corneille n'est qu'un faquin, fort au-dessous du tragique Hardy, qui, de son cerveau fécond, tire deux mille vers en vingt-quatre heures.

A quelques pas de là, Abel Servien se glorifie de sa libéralité à l'endroit des savants et des beaux esprits, auxquels sa table est toujours ouverte.

— Il ne faut pas, répond le maréchal de la Ferté, son interlocuteur, il ne faut pas qu'un surintendant donne à dîner, mais qu'il donne de quoi donner à dîner.

Bussy-Rabutin se délecte à empourprer le joli visage de Mademoiselle du Vigean, en lui racontant les exploits de Condé, — de Condé qu'elle aime d'un amour sans espoir, et à qui elle donnera Dieu pour rival, comme tous les cœurs fourvoyés.

Voiture se promène et fredonne le couplet qu'il fit en l'honneur de Madame du Vigean :

> Baronne pleine de douceur,
> Etes-vous mère, êtes-vous sœur
> De ces deux belles si gentilles,
> Qu'on dit vos filles ?

Il a pour pendant le duc de la Rochefoucauld, qui rumine en marchant une de ses plus cruelles maximes : « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier ».

Jean-Louis Guez de Balzac trône entre deux célébrités féminines : la duchesse de Chevreuse, c'est-à-dire l'intrigue, et le plus illustre bas-bleu de l'époque, Madeleine de Scudéry.

Sarrazin et la Mesnardière mordent à belles dents un confrère

en poésie. Leur victime est Isaac de Benserade, qui n'a pas encore eu la burlesque idée de travestir en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide, mais qui, en attendant, se dévoue aux menus plaisirs de Madame de la Rocheguyon. La Mesnardière s'étonne des dépenses fabuleuses que la comtesse fait en bains et en odeurs.

— Rien de plus naturel, dit Sarrazin. Benserade n'est-il pas rousseau ?

Et de rire. Le premier revient ensuite à la charge, et se demande comment Benserade a pu perdre sa gaieté, choyé comme il l'est. Madame de la Rocheguyon, pour tenir son protégé sous la main, l'a installé dans un hôtel à côté de son hôtel de la rue des Bons-Enfants. Elle le sature de toutes les commodités de la vie. Il dispose d'un carrosse à couronnes et de trois laquais. Sa table est fournie de vaisselle d'argent. Rien ne lui manque enfin, et pourtant il a le front soucieux. Comme il diffère du Benserade d'autrefois, si fécond en joyeuses réparties! Est-ce bien lui qui, enfant, répondit à l'évêque qui l'engageait, lors de la confirmation, à échanger son prénom d'Isaac contre un prénom plus catholique :

— Volontiers, pourvu qu'on me donne du retour.

— Maugrebleu ! riposta Sarrazin à cette longue sortie, je voudrais bien voir quelle mine ferait le sire Jules Pilet de la Mesnardière, rivé à cette énorme pelotte de graisse qu'on appelle Madame de la Rocheguyon !... Au diable le boulet, fût-il d'or !

Sur ces entrefaites apparaît la comtesse, dont la majestueuse ampleur s'appuie sur le bras de son esclave. Sa physionomie est de celles qui font dire : « Voilà une femme qui a dû être belle il y a quelque vingt ans ». On distingue encore, sur ce visage boursouflé, des vestiges de sa beauté première. Madame de la Rocheguyon se croit toujours jeune, parce que, grâce à sa luxuriante santé, elle est fraîche comme l'étal d'un boucher. A peine a-t-elle fait son entrée qu'elle jette la bride sur le cou du poète et va se mêler aux groupes sémillants du fond.

Benserade, délivré de son fardeau, ne se sent pas d'aise. Il avise Montplaisir et se dispose à aller faire assaut de pointes avec

lui. Mais il trouve le chemin barré par Madame de Ségur, qui l'interpelle avec hauteur :

— Vous avez fait des vers contre moi, lui dit-elle; dans notre race, il n'y a point de poètes pour vous rendre la pareille, mais il y a bien des gens qui vous traiteront en *poète*, si vous y retournez.

Sur ce, elle montre les talons. Puis c'est le tour de Madame de Châtillon :

— Vraiment, dit-elle, Monsieur de Benserade, je vous ai bien de l'obligation de faire comme cela des chansons sur moi!

Le mari, qui se trouvait par derrière, s'avance et place aussi son mot :

— Mon petit ami, s'écrie-t-il, s'il vous arrive jamais de parler de Madame de Châtillon, je vous ferai donner des coups de bâton.

Sarrazin ne perd pas ce dernier trait qu'il a saisi au vol : il va en faire part à Scarron, qui est étendu sur sa chaise entre les deux Tallemant, l'abbé et l'auteur des *Historiettes*. Le cul-de-jatte est ravi de l'occasion que lui fournit Sarrazin de donner une variante aux deux vers :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point à son ambassade.

Il se promet de dater ainsi désormais :

L'an que le sieur de Benserade
Fut menacé de bastonnade.

Le pauvre poète n'est pas encore tout à fait délivré des interpellations. Un mari qu'il avait accusé d'impuissance s'approche d'un air goguenard :

— Eh bien, Monsieur, dit-il, malgré toutes vos plaisanteries, voilà ma femme accouchée.

— Vous changez l'état de la question, répond Benserade, on n'a jamais rien reproché à Madame votre femme.

Cette réplique met les rieurs de son côté. Le joyeux Saint-Pavin est prêt à le féliciter du coup de boutoir, lorsqu'il entend

le puriste Vaugelas murmurer, avec un haussement d'épaules, ce vers de Régnier qu'il ne peut digérer :

Les Alpes, en jurant, lui grimpoient au collet.

Saint-Pavin s'imagine ou feint de croire que cette citation s'adresse à sa gibbosité. Il fait volte-face, et, pour narguer le grammairien, lui débite à l'oreille le portrait rimé qu'il a tracé de sa propre personne, sans oublier l'accident de terrain :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse.
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair,
Fait en pointe comme un clocher;
Mes bras, d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

Heureusement pour Vaugelas que Madame de Rambouillet vient le tirer des griffes de Saint-Pavin. Elle le prend à part, et, faisant allusion à sa charge de gouverneur des deux enfants de Madame de Carignan, dont l'un est sourd et l'autre bègue :

— Quelle destinée, dit-elle, pour un homme qui parle si bien et qui peut si bien apprendre à parler!

Le bon Vaugelas, quoique sexagénaire, rougit comme un enfant. Les éloges de Madame de Rambouillet l'embarrassent presque autant que les plaisanteries de Saint-Pavin. Il cherche à s'échapper, et, dans sa précipitation, il va heurter le Brancas des poètes, Racan, qui prend Vaugelas pour Balzac, et qui lui demande si Claude Fabre de Vaugelas a émis véritablement cette opinion « qu'il n'y a point de salut hors de l'histoire romaine ». Le pauvre grammairien est tout déconcerté par cette interpellation qui lui semble grosse d'un cartel. Il finit cependant par s'effacer et prendre la fuite.

La distraction de Racan a été remarquée par un groupe d'hom-

mes de lettres, composé de Balzac, Charleval, Scudéry, Conrart, Chapelain, Gombauld, Saint-Évremond et Tallemant des Réaux, qui a laissé son frère l'abbé aux prises avec Scarron. Chacun dit son mot sur cette bévue qui paraît fort plaisante. Tallemant propose d'en citer une autre de Racan, qui est le suprême du genre. On s'empresse de faire cercle autour de lui, et il raconte l'anecdote suivante :

« Une après-dînée, il fut extrêmement mouillé. Il arrive chez M. de Bellegarde et entre dans la chambre de Madame de Bellegarde, pensant entrer dans la sienne, il ne vit pas Madame de Bellegarde et Madame des Loges qui étoient chacune au coin du feu. Elles ne dirent rien, pour voir ce que ce maître rêveur feroit. Il se fait débotter et dit à son laquais : « Va nettoyer mes bottes; je ferai sécher ici mes bas ». Il s'approche du feu et met ses bas à bottes bien proprement sur la tête de Madame de Bellegarde et de Madame des Loges, qu'il prenoit pour des chenets; après, il se met à se chauffer. Elles se mordoient les lèvres de peur de rire; enfin elles éclatèrent (1). »

Cette grotesque aventure excite une folle hilarité qui retentit dans tout le salon. On n'entend que ce cri : « Qu'est-ce donc ? » Montausier lui-même oublie sa raideur habituelle, pour faire sa partie dans ce concert d'interrogations.

Mais la curiosité générale suit bientôt un autre cours. Un valet s'est approché de M. de Rambouillet et le prévient qu'un savetier de la rue des Gravilliers désire lui parler.

— Un savetier de la rue des Gravilliers ? s'écrie le marquis stupéfait. Il faut voir ce que c'est ; faites-le monter.

Le savetier paraît, se confond en salutations, et s'approchant du maître de céans :

— Je vous apporte, dit-il, la barbe de M. Neufgermain.

Ebahissement universel. Au même moment, entre Neufgermain, surpris d'apprendre que sa barbe est arrivée avant lui. Et les questions de pleuvoir de toutes parts, plus nourries encore

1. *Historiettes*, t. II, p. 261.

que tout à l'heure. Louis de Neufgermain donne le mot de l'énigme, mais avec des réticences. Nous allons rétablir les faits dans toute leur vérité et expliquer comment le poète barbu s'était vu subitement dépouiller de sa plus belle parure :

« Il avoit je ne sais quelle habitude *vituperosa* avec une nymphe de la rue des Gravilliers. Certain filou ne le trouva pas bon ; ils se querellèrent dans la rue : le filou, qui était jeune et vigoureux, prit notre poète par l'endroit où il y avoit plus belle prise, je veux dire par la barbe, et lui pluma tout le menton. Neufgermain, pour venger ce sacrilége, met l'épée à la main, blesse le filou, et l'eût tué, s'il ne se fût sauvé : le peuple qui fut spectateur de ce grand combat, charmé de la bravoure d'un homme à grande barbe, ne pouvoit assez l'admirer ; et quand il fut parti, un vénérable savetier s'avisa de ramasser cette vénérable barbe, et la mit dans une belle feuille de papier blanc qu'il tenoit par les deux bouts, car il portoit trop de respect à cette belle relique, pour la plier dans ce papier ; elle y étoit de tout son long. En cet équipage, il s'achemine à l'hôtel de Rambouillet car Neufgermain s'étoit vanté d'y avoir des amis... (1) »

On sait le reste.

Quand l'effet de cet incident comique fut passé, les conversations particulières reprirent leur train. Ménage retira de sa bouche le cure-dent qui y était éternellement fixé, et demanda à Costar des nouvelles de Croisilles, dont la disparition occupait alors tous les esprits. L'intarissable Tallemant des Réaux offrit de suppléer l'auteur de la *Défense* de Voiture. Résumons son récit

L'abbé de la Couture ne se contentait pas de mettre de l'amphigouri dans ses *Héroïdes ;* il en mettait encore dans sa conduite. Il avait les passions ardentes : au lieu d'imiter ses confrères du petit collet, qui ne nouaient que des intrigues faciles à rompre, Croisilles imagina une rouerie des plus naïves, pour arriver à ses fins amoureuses. Son « adorée » était une certaine Madame Poque, veuve d'un procureur au parlement, et qui

1. *Historiettes*, t. III, p. 212 et suiv.

comptait quelque chose comme trente-cinq printemps. Elle avait hérité de l'esprit retors de son mari et répondait toujours aux belliqueuses entreprises de l'abbé : « Donnant, donnant ». Croisilles était aux abois et ne savait comment emporter d'assaut cette maîtresse femme. Il résolut de changer enfin de stratégie, et adopta un plan au bout duquel était tout simplement le gibet.

Comme il portait d'ordinaire un habit long, il se fit passer pour conseiller d'État, et demanda, sous ce couvert, la main de Madame Poque. C'était là qu'on l'attendait. Il fut agréé sur l'heure ; mais il fallait tourner la difficulté du célibat forcé. Croisilles commença par prier la dame de consentir à ce que le mariage se fît secrètement, sous le fallacieux prétexte d'un garnement de neveu qui lorgnait sa succession et pourrait le troubler en cette affaire. Quoi de plus vraisemblable ? On souscrivit à sa demande.

L'abbé était radieux. Il alla, à l'instant même, chercher son valet, puis, après lui avoir donné un vernis d'homme du monde, le présenta comme un de ses amis. C'était un nommé Élie Pilot. Croisilles lui déroba son individualité et sa signature, et, à l'aide de ce stratagème, le mariage se consomma sans difficulté. Le valet avait pris, en échange de son nom, le pseudonyme de Jean-Baptiste Croisilles, et signé au contrat comme témoin.

L'abbé était donc au comble de ses vœux. Il était propriétaire des trente-cinq printemps de Madame Poque. Pas n'est besoin de dire qu'il se conduisit avec plus de vaillance que le procureur au parlement. Mais la lune de miel ne fut pas de longue durée. On dévoila bientôt la supercherie de Croisilles. Le coup ne partit pas de l'ex-veuve Poque. Alléchée par les prouesses galantes de son nouveau mari, elle n'avait garde de se plaindre du « faux » commis pour la conquérir. Mais elle était flanquée d'une mère qui n'avait pas les mêmes raisons pour se taire et qui cria au scandale par-dessus les toits.

Quoiqu'il eût soutenu, comme moyen de défense, que c'était son valet qui avait épousé Madame Poque. Croisilles fut con-

damné à être enfermé à perpétuité dans les caveaux d'un monastère.

Madame de Rambouillet, survenue pendant le cours du récit, le couronne par cette moralité tirée de l'*Examen des esprits* de Huarte, à savoir, « que les gens du tempérament de Croisilles, étant prêtres, étoient sujets à se marier ». Du reste, l'abbé de la Couture verra bientôt s'ouvrir la porte de sa prison. La marquise emploie tout son crédit, ainsi que Mademoiselle Paulet, à délivrer le pauvre reclus.

Bénigne Bossuet arrive enfin, en compagnie du marquis de Feuquières. Celui-ci présente son protégé, que n'intimide nullement la vue de l'illustre aréopage appelé à le juger. Le jeune orateur porte haut la tête et semble prêt à fournir la preuve de son talent. On lui propose un texte de discours qu'il accepte sans hésitation aucune, et, après quelques minutes de recueillement, il entame une improvisation brillante et nourrie qui excite les bravos de toute l'assemblée. Grâce au charme de sa parole les heures s'écoulent inaperçues. Il prolonge fort avant dans la nuit la durée de la séance. Voiture la clôt par ce mot:

— Je n'ai jamais, dit-il, ouï prêcher ni si tôt ni si tard.

L'hôtel de Rambouillet marqua d'une pierre blanche cette mémorable journée. Sa fin approchait. Ce fut le mariage de Julie d'Angennes qui amena la dissolution du cénacle de la rue Saint-Thomas du Louvre. Madame de Rambouillet s'était depuis longtemps effacée derrière sa fille, et ne pouvait espérer, celle-ci disparue, retenir les « beaux esprits » autour de ses soixante-dix ans. Elle était d'ailleurs en proie à une infirmité qui datait de loin et que l'âge n'avait fait qu'augmenter.

« Madame de Rambouillet, dit Tallemant, pouvoit avoir trente-cinq ans ou environ, quand elle s'aperçut que le feu lui échauffoit étrangement le sang, et lui causoit des foiblesses. Elle qui aimoit fort à se chauffer ne s'en abstint pas pour cela absolument, au contraire, dès que le froid fut revenu, elle voulut voir si son incommodité continueroit; elle trouva que c'étoit encore pis. Elle essaya encore l'hiver suivant, mais elle ne pouvait s'ap-

procher du feu... La nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'invention des *alcôves*... La compagnie va se chauffer dans l'antichambre. Quand il gèle, elle se tient sur son lit, les jambes dans un sac de peau d'ours, et elle dit plaisamment, à cause de la grande quantité de coiffes qu'elle met l'hiver, qu'elle devient sourde à la Saint-Martin, et qu'elle recouvre l'ouïe à Pâques (1). »

Le mariage de Julie d'Angennes eut lieu en 1645.

« Ce fut à Ruel que les noces se firent, et, par une rencontre plaisante, celui qu'on nommait le *Nain de la princesse Julie* fut celui-là même qui les épousa (2). »

O trop infortuné Godeau !

Madame de Montausier valut moins que Mademoiselle de Rambouillet. Après avoir, durant treize ans, tenu le marquis en respect, avec une pruderie affectée, elle devint à la cour une duègne des plus complaisantes. Elle avait, dit Madame de Motteville, « de l'âpreté pour tout ce qui s'appelle la faveur (3) ». Dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, elle prit, en 1664, sans vergogne aucune, la place de la duchesse de Navailles, trop scrupuleuse pour prêter la main aux amours de Louis XIV et de Mademoiselle de la Vallière. Elle suivit le courant du caprice royal, et de Mademoiselle de la Vallière passa à Madame de Montespan.

« Elle était de cette école dont Madame de Maintenon est la maîtresse consommée, qui recherche plus l'apparence du bien que le bien lui-même, qui s'accommode volontiers de bassesses obscures, habilement couvertes, et met tout son soin, toute son étude à ne pas se compromettre (4). »

M. de Montausier recueillit le fruit des servilités de la marquise. Sous sa rude écorce, il cachait une nature fort souple.

1. *Historiettes*, t. II, p. 501 et suiv.
2. *Historiettes*, t. II, p. 526. — *Epousa* est mis pour *maria*.
3. *Mémoires*, t. VI, p. 167.
4. Cousin, *Jeunesse de Madame de Longueville*, p. 192.

« Dur à ses inférieurs, difficile avec ses égaux, il savait parfaitement ménager son crédit et pousser sa fortune. Né protestant, il se convertit par passion pour sa femme et aussi par politique (1). »

Complétons son portrait :

« Comme il étoit extrêmement inégal, chagrin et pédant, dit Segrais, aujourd'hui il étoit pour Quinault et il l'exaltoit cent piques au-dessus de Corneille, et le lendemain c'étoit Corneille qui étoit son héros, et alors Quinault étoit le plus méprisable des hommes (2). »

Ce grand frondeur de préjugés n'eut pas le courage de braver le ridicule que les précieuses ont commencé à attacher à l'antique bonnet de coton. Cette antipathie des « délicats » fut spirituellement raillée par le frère de Julie d'Angennes, le marquis de Pisani, qui ne redoutait pas le scandale. Tallemant des Réaux, toujours aux aguets, n'a pas manqué de recueillir cette folie de jeune homme :

« Il faut, dit-il, que je conte une chose de lui qui est plaisante. Madame de Rambouillet, qui a l'esprit délicat, disoit qu'il n'y avoit rien de plus ridicule qu'un homme au lit, et qu'un bonnet de nuit est une fort sotte coiffure. Madame de Montausier avoit un peu plus d'aversion qu'elle pour les bonnets de nuit, mais Mademoiselle d'Arquenay, aujourd'hui abbesse de Saint-Étienne de Reims, étoit la plus déchaînée contre ces pauvres bonnets. Son frère, un jour, l'envoya prier de venir jusque dans sa chambre. Elle n'y fut pas plus tôt qu'il ferma sa porte au verrou ; incontinent cinq ou six hommes sortent d'un cabinet avec des bonnets de nuit qui, à la vérité, avoient des coiffes bien blanches, car les bonnets de nuit sans coiffes eussent été capables de la faire mourir de frayeur. Elle s'écrie, et veut s'enfuir. « Jésus ! ma sœur, lui dit-il, pensez-vous que je vous aie voulu donner la peine de venir ici pour rien ? Non, non, vous ferez col-

1. Cousin, *Jeunesse de Madame de Longueville*, p. 191.
2. *Mémoires-anecdotes*, p. 112.

lation, s'il vous plaît. » Quoi qu'elle pût faire ou dire, il fallut se mettre à table et manger de la collation que ces gens à bonnet de nuit leur servirent. Depuis cela, le marquis de Montausier, instruit de cette petite aversion, jusqu'à la grande blessure qu'il reçut au combat de Montansais, en 1652, coucha toujours avec sa femme sans bonnet de nuit, quoiqu'elle le priât d'en prendre (1). »

La mesure est comble. Après avoir abandonné sa religion par intérêt, il ne lui manquait plus que de déserter par faiblesse la cause du bonnet de coton... Répétons-le jusqu'à satiété, Montausier n'est que la caricature d'Alceste.

Son mariage conclu, le marquis, accompagné de Julie d'Angennes, se rendit dans l'Angoumois pour y comprimer l'esprit de révolte. Il s'était donné corps et âme au Mazarin qu'il méprisait. Que pouvait-il gagner avec la Fronde ? — Il avait vu luire la fortune et les honneurs au bout de la voie où il était entré. Il prouva que sa vertu n'était qu'un masque. La Rochefoucauld l'a marqué de son fer rouge. « Il y a, écrit-il, des gens qui paraissent mériter de certains emplois dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont indignes d'abord qu'ils y sont parvenus. »

Avec la « princesse Julie » disparut, comme nous l'avons dit, la société de l'hôtel de Rambouillet, qui se fondit dans les diverses réunions auxquelles son exemple avait donné naissance.

1. *Historiettes*, t. II, p. 497 et suiv.





III

LES POÈTES DE CABARET.

I

LE CORMIER ET LA POMME DE PIN.

Laissons se former et se développer librement les réunions appelées à recueillir l'héritage de l'hôtel de Rambouillet. Nous dirons, en temps et lieu, leur clientèle et leur résultat littéraire.

Il est de toute justice de parler, avant d'aller plus loin, de deux sociétés de gens de lettres qui ont fait retentir de leur verve bruyante les commencements du dix-septième siècle, et que la postérité a confondues dans le même oubli, dans la même ingratitude.

Donnons aux impies le pas sur les goinfres. Théophile précède Saint-Amant.

Théophile de Viau, né en 1590, à Boussères-Sainte-Radegonde, sur la rive gauche du Lot, entra de plain-pied à la cour, au sortir de sa province. Gentilhomme et Gascon, brave et spirituel, il blessait du mot comme de l'épée, — quand il ne tuait pas. Les raffinés d'honneur lui firent un accueil des plus chaleureux. Poète, il fut sacré roi et eut une cour de poètes. Ils s'appe-

laient Sigogne, Berthelot, Motin, Bergeron, du Rosset... Ils ne s'appellent plus! Leur nom est resté enfoui avec leurs œuvres dans les recueils du temps.

Les succès de Théophile ne s'arrêtèrent pas là. L'exemple des raffinés d'honneur fut suivi par les grandes dames. Aussi mena-t-il joyeuse et galante vie; aucun souci ne venait la traverser. Il s'abandonnait corps et âme aux nombreuses séductions dont il était entouré.

Mais si Théophile, pécheur endurci avant l'âge, se préoccupait peu de son salut, quelqu'un y songeait pour lui. Nous voulons parler du bon, de l'excellent père Garasse, qui n'avait que ces paroles à la bouche: « Le feu purifie tout. » Ah! vous êtes un libertin! ah! vous êtes un impie!... Qu'on entasse fagots sur fagots, et qu'un déluge de flammes, enveloppant ce misérable, le lave de tous ses crimes! Pure question d'hygiène morale.

Quel curieux personnage que ce révérend!

« C'est un esprit folâtre et bouffon... un homme qui s'attache indifféremment à tout ce qu'il lit, bon ou mauvais, et le met en œuvre comme il peut, avec des contes, la plupart méchants et ridicules. Au reste, convicieux partout, et *malæ linguæ*, même en louant, et qui traite les choses graves et sérieuses falotement, et en termes de cabaretier d'honneur, comme il parle, ou de charlatan; ramasse tout ce qu'il y a d'ordures et de boue, et ne craint point d'en patrouiller son livre, ou plutôt son pot-pourri, jusqu'à y mettre contre soi-même l'alliance de deux synonymes convertibles, jésuite et assassin, ce qu'un homme de jugement n'eût pas réveillé. Bref, à voir ce qu'il écrit, il joueroit mieux en une farce le personnage de Jean Farine, qu'il connoît... Il sait tous les blasons et quolibets du pont Neuf, et n'a point de style que bâtard, bizarre et déchiqueté partout de locutions et métaphores insolentes. Je ne vois quasi feuillet dans ce livre où il n'y ait du veau, du sot, du fat, tant il est naturel d'avoir en la bouche ce qu'on est (1)... »

1. Ogier, *Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse de François Garasse*, p. 1-4.

Voilà l'homme. Au demeurant, le père Garasse était un bon diable de jésuite, préférant à la morale de Charron, qu'il nomme « le patriarche des esprits forts », la morale de Macette,

> La fameuse Macette à la cour si connue,
> Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenue,
> Et qui depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,
> A soutenu le prix en l'escrime d'amours.

Il est vrai que « cette vieille chouette », comme l'appelle brutalement Régnier, est une créature confite en dévotion :

> Elle lit saint Bernard, le Guide des Pécheurs,
> Les Méditations de la mère Thérèse.
> . . . .
> Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.

Garasse n'avoue pas hautement sa prédilection égrillarde pour cette « clergesse, » mais il la laisse percer dans le vagabondage de ses discours. Nous citerons plus loin la prose du révérend. Décrivons maintenant l'état des esprits à cette époque. Garasse n'est pas un anachronisme. Il avait alors, sinon sa raison d'être, du moins son encadrement. Il n'a eu qu'un tort, ce fut de ressusciter de nos jours sous la peau d'un journaliste et de vomir à nouveau un vocabulaire d'injures si malsonnantes, que le front de nos harengères en a rougi. Nous ne sommes plus au temps où les pédants, voire même pédants d'église, s'entre-jetaient « Gomorrhe » à la tête, pour égayer la discussion.

Donc, Garasse — l'ancien — sut bien choisir son heure. Le poignard de Ravaillac avait tué plus qu'un roi, il avait tué la vieille gaieté française. Henri IV répandait et provoquait les gaillardises autour de lui. La physionomie morose et ennuyée de Louis XIII arrêta le rire sur les lèvres. Apre à la curée amoureuse, Henri IV avait mérité le surnom de « vert galant ». Les filles de la reine disaient de Louis XIII à Mademoiselle de Hautefort : « Ma compagne, tu ne peux rien ; le roi est saint ». Selon

Tallemant, « il n'avoit d'un amoureux que la jalousie (1) ». Un jour, cette maîtresse immaculée « tenoit un billet, il le voulut avoir ; elle ne le voulut pas. Enfin, il fit effort pour l'avoir ; elle, qui le connoissoit bien, se le mit dans le sein et lui dit : « Si vous le voulez, vous le prendrez donc là ? » Savez-vous ce qu'il fit ? Il prit les pincettes de la cheminée, de peur de toucher à la gorge de cette bèlle fille (2) ». Continuons le parallèle. Henri IV s'était converti en disant joyeusement : « Paris vaut bien une messe ». Le trône gagné, il n'avait rien rabattu de son scepticisme goguenard. On raconte qu'étant à Poissy, il accosta la petite de Maupeou, future abbesse de Vitry, et lui dit avec sa fine bonhomie :

— Qui est votre père, mignonne ?

— C'est le bon Dieu, Sire, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le roi très chrétien, je voudrais bien être son gendre.

Louis XIII ne ressemblait en rien à son père, surtout en matière de religion. La moindre raillerie côtoyant ce sujet lui semblait un blasphème. Il avait, comme Louis XI, une dévotion toute particulière pour la mère du Christ. Tandis que son ministre achève la besogne révolutionnaire de ce même monarque, en faisant le vide autour de la royauté, Louis XIII, dans une *Déclaration* solennelle, place la France sous la protection de la Vierge, « afin, dit-il naïvement, que tous nos bons sujets aillent en paradis, car tel est notre bon plaisir ».

Les courtisans se souvenaient du « Béarnais, » de celui dont le duc de Guise avait dit : « C'est un des plus agréables hommes du monde (3) ». Libertins et sceptiques, ils regrettaient le roi des folles amours et des propos pantagruéliques. Ils n'étaient pas encore arrivés à l'époque où ils devaient fournir à Bussy-

1. *Historiettes*, t. II, p. 240 et suiv.
2. *Historiettes*, *id.*, p. 240.
3. Brottier, *Paroles mémorables*, p. 160.

Rabutin le chapitre de la *Gaule amoureuse* intitulé *la France italienne*. Louis XIII, sorte de contrefaçon d'Henri III, les avait devancés dans cette voie, couvrant ses vices du manteau de la religion qui couvre tout.

L'esprit de la Ligue n'était qu'endormi. Il se réveilla le jour de la mort du maréchal d'Ancre. Les gens du peuple, les bourgeois et les prêtres applaudirent à l'assassinat, ou plutôt au châtiment, car, selon les uns et les autres, le roi faisait acte de justice, et de justice éclatante. Dans la personne du prodigue, du voluptueux, de l'impie Concini, il condamnait et frappait les débordements et l'irréligion de toute la race des courtisans.

« Ne point payer ses dettes quand on est aux champs ; faire le petit roi, lever des contributions sur ses vassaux ; faire travailler à corvées, frapper l'un, battre l'autre, faire des mariages à leur plaisir ; c'est pitié que d'avoir à vivre avec eux. La guerre vient-elle ; on capitule avec le roi, ne le sert qu'en payant, prend tout pour soi, appointe ces pauvres malotrus soldats (en petit nombre) à courir la poule et dénicher les cochons de nos fermes, n'y rien laisser que ce qu'ils ne peuvent avaler ou emporter ; et le pauvre manant et sa déplorable famille courbent sous ce faix insupportable (1). »

Voilà ce que disait un pamphlet écrit sous l'inspiration de la bourgeoisie et du peuple. Quant au clergé, il témoignait de la plus vive exaspération. Le mot de Bois-Yvon lui était entré, comme une flèche, en pleine chair. Cet impie, écho des autres courtisans, s'était oublié jusqu'à dire à un prédicateur qui avait abusé dans son sermon du *Deus ex machina :*

— Ne me parlez pas tant de Dieu ; vous m'en dégoûteriez !

La mesure était comble. Garasse n'a plus devant lui ces indifférents dont il esquisse ainsi le portrait :

« Ils vont quelquefois à la messe, quand ils s'en souviennent ; quelquefois ils se confessent, Dieu sait comment ; quelquefois ils fréquentent les religieux, pour leur demander à l'oreille s'ils

1. *Pourmenade des Bonshommes*, ou *le Jugement de notre siècle*.

croient en Dieu ; ils entendent quelquefois les prédications pour les traduire en risée, lorsqu'ils sont échauffés de vin... (1) »

Le rire avait complètement déraciné la foi; les loustics étaient de francs athées. « Il est temps de frapper un grand coup », se dit alors Garasse; et, rassemblant toutes ses forces, il pousse à pleine poitrine son formidable cri d'extermination : « Allez dans le feu, méchants! »

Théophile de Viau fut le bouc émissaire de toutes les haines et de toutes les vengeances. L'orage, passant sur les têtes des libertins de cour, éclata sur lui seul. Le poète paya pour les grands seigneurs. C'était justice. N'était-il pas le plus riche? N'était-ce pas lui qui avait donné le branle à leur gaieté par ses inépuisables railleries? Il les avait tous entretenus, marquis et ducs, de son propre fonds. Quand un bon mot fendait l'air, on savait qu'il sortait de la bouche de Théophile. Ce n'était pas que les courtisans manquassent d'esprit; mais notre Gascon en avait plus que tout le monde. Il donnait d'avance un éclatant démenti au mot de M. de Talleyrand, bon mot, du reste, niaisement fameux, car la foule n'est qu'une grande sotte. On le fit donc l'éditeur responsable de toutes les joyeusetés impies qui circulaient au Louvre et semaient le rire autour d'un trône où siégeait l'ennui. Le père Caussin fut chargé d'ouvrir le feu. Confesseur du roi, il troubla cette âme timorée et lui arracha la disgrâce de Théophile. Ce dernier, qui savait lire sur les physionomies, n'attendit pas que la colère du roi se manifestât en paroles et en actes. « Le porte-drapeau des libertins et des athées », comme l'appelle un auxiliaire du père Caussin (2), suivit le conseil de ses amis et s'enfuit dans la direction de l'Angleterre. C'était en mai 1619. Il fut retenu quelque temps à Calais par une violente tempête qui lui inspira une pièce de vers dont nous extrayons la strophe suivante :

1. *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou pretendus tels...* p. 215.

2. *Raynaldus, De Theophilis*, p. 229.

J'oy sans peur l'orage qui gronde,
Et, fût-ce l'heure de ma mort,
Je suis prêt à quitter le port,
En dépit du ciel et de l'onde.
Je meurs d'ennui dans ce loisir,
Car un impatient désir
De revoir les pompes du Louvre
Travaille tant mon souvenir,
Que je brûle d'aller à Douvre,
Tant j'ai hâte d'en revenir.

L'ancre fut levée enfin, et Théophile gagna Londres, où il sollicita vainement l'honneur d'une entrevue avec Jacques I[er]. Le poète, éconduit sans trop de façon, se vengea par une épigramme de ce roi qui avait pour couronne un bonnet de docteur et pour sceptre une marotte.

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que, ravi de mon écrit,
Il crut que j'étois tout esprit,
Et par conséquent invisible.

Théophile dut, comme Bois-Robert, traiter l'Angleterre de « climat barbare ». Il exhala ses regrets d'exilé dans une ode d'une forme magistrale, mais dont le lyrisme rapide est condamné par le maintien décent de l'*Ode à Namur* :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les élémens,
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière
Et qui, malgré vos fleurs de lis
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis·

Ce grand Dieu qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers

Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté !

Poésie élevée et de franche allure. Mais chez Théophile, le prosateur était encore plus grand que le poète. Il l'a prouvé dans ses *Apologies*, non seulement par la virilité de son style, mais aussi par la sagesse des règles sur lesquelles il veut asseoir le talent de l'écrivain. Le début est quelque peu romantique :

« Il faut écrire à la moderne ; Démosthènes et Virgile n'ont point écrit en notre temps et nous ne saurions écrire en leur siècle. Leurs livres, quand ils les firent, étoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des muses (à l'exemple de ces païens) est profane et ridicule. Ronsard, pour la vigueur de l'esprit et la vive imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs et Latins ; mais il a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire... Il faut, comme Homère, faire bien une description, mais non point dans ses termes, ni avec ses épithètes. Il faut écrire comme il a écrit. C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme, que d'invoquer, au commencement d'une œuvre, des puissances souveraines ; mais les chrétiens n'ont que faire d'Apollon ni des Muses ; et nos vers d'aujourd'hui, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer *lyriques*, non plus que les autres *héroïques*, puisque nous ne sommes plus au temps des héros ; toutes ces singeries ne font ni le plaisir, ni le profit d'un bon entendement. Il est vrai que le dégoût de ces superfluités nous a fait naître un vice ; car les esprits foibles que l'amorce du pillage avoit jetés dans le métier des poëtes, n'étant pas d'eux-mêmes assez vigoureux ou assez adroits pour se servir des objets qui se présentent à l'imagination, ont cru qu'il n'y avoit plus rien dans la poésie,

et se sont persuadés que les figures n'en étoient point, et qu'une métaphore étoit une extravagance... »

Il condamne tout à la fois la sécheresse du style et l'opulence de mauvais aloi :

« L'élégance de nos écrivains, ajoute-t-il, est à peu près selon ces termes : L'aurore, tout d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient; les étoiles, éblouies d'une plus vive clarté, laissoient effacer leur blancheur et devenoient peu à peu de la couleur du ciel; les bêtes de la quête (1) revenoient au bois, et les hommes au travail; le silence faisoit place au bruit, et les ténèbres à la lumière. Et tout le reste, que la vanité des faiseurs de livres fait éclater à la faveur de l'ignorance publique. »

On sent, à l'énergie et à la sobriété de cette plume, que Pascal n'est pas loin.

De retour en France, Théophile ne reparut plus à la cour. Les portes du Louvre lui étaient fermées. En revanche, les hôtels des grands seigneurs s'ouvraient tout béants devant ses épigrammes. Le duc de Montmorency se signala par l'empressement avec lequel il accueillit Théophile. Bon nombre de courtisans, que Garasse, Caussin et Raynauld avaient tournés autrefois contre le poète, lui tendirent la main au débotter. Ce revirement soudain suggéra à Théophile, dans son *Épître au lecteur*, la réflexion suivante : « En mon bannissement j'étois infâme et criminel; depuis mon rappel, innocent et homme de bien; et la même façon de vivre, qui s'appeloit autrefois débauche, s'appelle aujourd'hui réformation ».

Il mena donc, comme devant, pétulante et joyeuse vie, de concert avec Sigogne, Berthelot, Motin, Patrix, Bergeron, du Rosset... toute la bande enfin des poètes du plaisir. Gardons-nous d'oublier Desbarreaux, Guillaume Colletet, Saint-Pavin et Luillier. Le premier avait hérité de l'incrédulité de son grand-oncle Geoffroy Vallée, pendu et brûlé en 1574, comme auteur d'un livre

1. Terme de chasse.

intitulé *le Fléo de la Foy*. Desbarreaux, élevé par les jésuites, était sorti de leurs mains armé en guerre contre la religion qu'il ne cessa d'accabler de ses sarcasmes. Les révérends ne font pas d'autre besogne : demandez à Voltaire. Desbarreaux était de la race des voluptueux. Son père, maître des requêtes et président au grand conseil, lui avait acheté une charge de conseiller au parlement de Paris. Il s'en démit bientôt. Un jour que, rapporteur d'une affaire, il bâillait à la lecture du dossier, la fantaisie lui prit de brûler les pièces du procès, pour couper court à son ennui. Il convoqua les parties et réalisa froidement devant elles son projet d'autodafé. Cette solution lui coûta cinq cents livres. Le lendemain de sa belle équipée, il avait vendu la charge de conseiller et s'était jeté à corps perdu dans la mêlée des libertins et des impies. Desbarreaux avait l'attaque et la réplique alertes et aiguisées. Il était l'antithèse du bon Guillaume Colletet, qui laissait tomber ses malicieuses reparties plutôt qu'il ne les lançait.

« O l'admirable tempérament que celui du complaisant M. Colletet! s'écrie Urbain Chevreau. On ne l'a jamais vu en colère; et en quelque état qu'on le rencontrât, on eût jugé qu'il étoit content et aussi heureux même que Sylla qui se vantoit de coucher toutes les nuits avec la fortune. Dans ses poésies, on trouve ce vers :

J'ai des maisons aux champs, j'ai des maisons en ville.

« Mais ces maisons devoient être *in partibus infidelium*. Il étoit naturellement voluptueux, et pour le tenter il ne falloit être ni belle ni jeune. Comme il ne vouloit point être en scandale à son voisinage, et qu'il ne pouvoit vivre sans quelque servante, il épousoit celle qu'il avait prise, et qui n'étoit pas plutôt morte qu'il en cherchoit quelque autre dont il ne manquoit pas de faire sa femme. Nous allions bien souvent manger chez lui, à condition que chacun y feroit porter son pain, son plat, avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne; et, par ce moyen, nous n'étions pas à charge à notre hôte. Il ne fournissoit

qu'une vieille table de pierre sur laquelle Ronsard, Jodelle, Belleau, Baïf, Amadis Jamyn, etc., avoient fait, en leur temps, d'assez bons repas; et comme le présent nous occupoit seul, l'avenir et le passé n'y entroient jamais en ligne de compte. Claudine, avec quelques vers qu'elle chantoit, y choquoit du verre avec le premier qu'elle entreprenoit, et son cher époux, M. Colletet, nous récitoit, dans les intermèdes du repas, ou quelque sonnet de sa façon, ou quelque fragment de nos vieux poètes, que l'on ne trouve point dans leurs livres (1) ».

Luillier était un des plus riches de la bande. Il jouissait de dix-huit mille livres de rentes qu'il menait rondement, avec l'aide de Desbarreaux. Il aimait à se mêler aux gens de lettres et voulut aussi faire ses preuves. Il composa un ouvrage qui eut quelque succès. Cet ouvrage est intitulé *Chapelle*. « Etant maître des comptes, dit Tallemant, il eut une amourette avec une de ses parentes qui étoit mal avec son mari; il en eut un fils, et, par son crédit, quoique cet enfant fût adultérin, il le fit légitimer, et lui assura de quoi vivre par le consentement de ses sœurs (2) ». Mais laissons Chapelle, pour ne parler, en ce moment, que de son père. Luillier, comme Colletet, s'est rendu célèbre par ses amours ancillaires. « Ses sœurs lui envoyoient, sous prétexte de lui faire des confitures, une jolie suivante qui demeuroit deux mois tous les ans avec lui. Il n'avoit que des femmes chez lui, et disoit qu'elles étoient plus propres (3) ». C'était, en fin de compte, un garçon de belle et gaillarde humeur. Il avait le masque du curé de Meudon. On le rencontrait souvent par les rues, entre Desbarreaux et Saint-Pavin. Nous avons déjà, par quelques coups de crayon, fait connaître ce spirituel bossu. Complétons son portrait, tracé tout entier par lui-même :

J'ai le nez pointu, je l'ai long.
Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon;

1. *Chevræana*, t. I, p. 29, 30.
2. *Historiettes*, t. IV, p. 292.
3. *Id.*, *ibid.*

Et je sens venir toutes choses
De plus loin que l'on sent les roses.
Enfin je puis dire, en un mot,
Que je n'ai pas le nez d'un sot.

La société des impies se réunissait d'ordinaire chez le Cormier ou à la Pomme de pin; ce cabaret fameux, célébré déjà par Villon et par Rabelais, était ouvert non loin de Notre-Dame, rue de la Juiverie, en face de l'église de la Madeleine, démolie en 1789.

Lorsque, l'hiver passé, il prenait fantaisie à tous ces fous d'aller respirer l'air embaumé de la campagne, ils montaient en bâteau, suivaient le fil de la Seine, et, s'arrêtant à Saint-Cloud, débarquaient à l'hôtel du *Petit-More*,

Qu'à cause du bon vin tout biberon honore.

La muse de nos poètes était une luronne fièrement campée sur ses hanches et douée de joues richement carminées. Les « lieux d'honneur » avaient coutume d'entendre des propos peu orthodoxes en morale ou en religion. Tantôt, c'étaient Théophile et Desbarreaux qui faisaient flèche de tout bois contre l'enfer et toute la diablerie; et tantôt Motin et les autres, qui faisaient jaillir avec le vin une épigramme ou une chanson. Motin, dont le glacial Boileau a critiqué la froideur, avait la spécialité des « vers gaillards ». Pourtant il ne dédaignait pas le genre bucolique. Nous avons trouvé dans ses œuvres une jolie chanson qui commence ainsi :

Que j'aime ces petits rivages,
Semés de fleurettes sauvages !
Beaux yeux à l'amour destinés,
Je le connais, vous en venez...

Tandis que Motin le Gaillard, obéissant à un bizarre caprice, chantait cette bluette naïve, son confrère Colletet roucoulait grotesquement, et avec une mimique appropriée à la circonstance, le *Dialogue d'un amant et d'un ivrogne* :

L'AMANT.

Rien ne contente si fort ma vie
Que le bonheur de voir Sylvie.

L'IVROGNE.

Rien ne contente mon oreille
Comme le son d'une bouteille.

Nos libertins allaient, Théophile en tête, jetant de par le monde les trésors d'un esprit narquois et sceptique. Il leur arrivait quelquefois, au milieu des fumées de l'ivresse, de s'abandonner au courant d'une inspiration effrénée. Toute pudeur était laissée alors au fond des bouteilles. Il pleuvait des gros mots, qui ne tombaient pas à terre, mais dans des oreilles toutes béantes. D'avides libraires, collés contre la porte, transcrivaient froidement des vers dictés par l'orgie. Lorsque ces misérables spéculateurs eurent fait une suffisante moisson de priapées, ils les livrèrent au public, en leur donnant effrontément pour passeport le nom de Théophile. Ce recueil de « gayetés » parut en 1622, sous le double titre de « Parnasse satyrique » et de « Quintessence satyrique. » Sa publication souleva une clameur immense contre Théophile. Il fut seul chargé des imprécations stupides de la foule, quoiqu'il eût des complices, mais des complices protégés par leur obscurité. Ils avaient nom Frénicle, Berthelet et G. Colletet. Ce ne fut que plus tard que ce dernier acquit quelque réputation. La grande renommée de Théophile de Viau le dénonça donc seul à la haine publique. Il était toujours l'enfant gâté de la mauvaise fortune.

Le père Garasse l'attaqua outrageusement, comme il convenait d'attaquer « l'un des principaux chefs de la bande libertine (1) ». Mais avant de le prendre à corps, il distribua quelques coups de gourdin à droite et à gauche. Le digne jésuite entama ainsi la lutte :

« Je confesse qu'ayant lu les *Priapées* de Bèze, revues, corri-

1. *Doctrine curieuse*, p. 885.

gées et augmentées sur la fin de ses jours..., je ne pensois pas que l'impudence pût aller au delà et pût inventer des paroles plus infâmes, des termes plus horribles, des figures plus honteuses... Mais je vois que je me suis trompé, car depuis trois ou quatre mois est sorti au jour un livre en deux parties sous le nom de *Parnasse satyrique* et de *Quintessence satyrique*, le plus horrible que les siècles les plus païens et les plus débordés enfantèrent jamais. Les principaux auteurs qui s'y nomment sont Théophile, Frénide (Frénicle) et Colletet. Pourquoi je pense avec raison pouvoir défier les diables de luxure, de fornication, de sodomie et de brutalité, de faire pis qu'ont fait ces trois gosiers de cerbère quand ils ramèneroient dans le christianisme toutes les florides et priapées de l'antiquité et toutes les vilenies des carpocratiens, toutes les hontes des turlupins... (1) »

Voilà le style du père Garasse. Si le *Parnasse satyrique* « fait rougir », la *Doctrine curieuse* fait lever le cœur. On dirait d'une leçon de morale donnée par un moine en débauche. Interrogez plutôt un homme expert en ces matières, celui-là même qui devait servir de second à Balzac dans son duel avec le père Goulu :

« Il est, dit le prieur Ogier, très-justement défendu aux comédiens, bouffons et bateleurs, de se vêtir de l'habit des religieux ou religieuses et de les porter sur le théâtre. Mais je crois qu'il est encore plus étroitement défendu aux religieux de prendre l'habit des bouffons et de comparoître en cet équipage au mépris de Dieu et de l'ordre ecclésiastique. Or qu'est-ce de prendre leur habit, et de se couvrir de leurs haillons, au prix de se revêtir de leurs humeurs, emprunter leurs mots de gueule et de b....., ne faire parade que de leurs rencontres mordantes et satyriques? Garasse ne se soucie pas d'entasser l'un sur l'autre toutes sortes de fables ridicules, tous les traits de raillerie des saltimbanques et charlatans, pourvu que d'estoc ou de taille, à tort ou à travers, il puisse les coudre à son discours... — Garasse! gausser et rire.

1. *Doctrine curieuse*, p. 780, 781

quelquefois est le propre de l'homme; toujours rire, toujours railler, et mendier curieusement toutes les occasions de faire rire son lecteur ou son auditeur, est le propre d'une bête... Voilà le défaut général que je remarque en son style, qui est d'être bouffon partout; en voici quelques autres particuliers. Premièrement, j'observe qu'il y nomme très souvent des choses exécrables qu'il pourroit déguiser d'une sorte qui n'offenseroit pas tant les oreilles chastes... En ces occasions, il faut imiter ce peintre

Qui peignit sans la peindre une extrême douleur...

et voiler ses impudicités sous la courtine du silence ou de quelque honnête déguisement. Secondement, il y nomme incessamment ces lieux de débauche, la Pomme de pin et le Cormier, jusques à en soûler le lecteur... Tellement que qui veut maintenant savoir où en sont les fameuses tavernes, qu'il lise Garasse. Qui veut savoir où l'on vend le bon vin, qu'il lise Garasse. Vraiment s'il vient à mourir,

Marris en seront les voisins,
Car il enseignoit les bons vins.

Quant à la Pomme de pin, je ne sais pourquoi il en fait mention nommément. Pour le Cormier (1), sans doute il lui met un bouchon dans son livre pour le récompenser d'un traitement qui lui fut fait, lorsqu'il prêchoit cet Avent passé à Saint-Eustache (2). »

Ogier n'a garde, en attaquant la *Doctrine curieuse*, de prendre en main la défense du *Parnasse satyrique*. Il le condamne même hautement, mais il l'absout tout bas. Quoi de plus naturel? Un amical échange de sonnets ne s'est-il pas établi entre lui et un des collaborateurs de Théophile de Viau? Le bon prieur peut-il marcher de compagnie avec le père Garasse, attiser avec lui le

1. Ce cabaret était situé rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

2. *Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse*, p. 1, 13, 39 41.

feu du bûcher et y jeter méchamment Guillaume Colletet, qui a écrit ces vers :

Ogier, de qui la gloire est partout révérée...

Mais revenons à Théophile. Poursuivi par la colère des niais et des dévots à outrance, il se réfugiait tantôt chez Luillier, tantôt chez Desbarreaux, et parfois chez Saint-Pavin. Il ne sortait que la nuit, « comme les chouettes », ainsi qu'il le dit lui-même.

Pendant ce temps, le parlement était sommé par le clergé de faire cesser le scandale causé par le *Parnasse satyrique*. Il fallait au plus vite rallumer le bûcher de Lucilio Vanini, « pauvre papillon, lequel du fond de l'Italie s'est venu brûler au feu du Languedoc (1). » Mais Paris n'est pas Toulouse, et le parlement de Paris recula devant l'odieux et le ridicule d'un pareil procès. Il fut pourtant contraint, à la fin, de céder à la double pression du populaire et des gens d'église. Aussitôt que les poursuites commencèrent, Jean Guérin s'écria grotesquement dans sa chaire :

« Béni soit M. le Président, et béni soit M. le Procureur général qui vont purger Paris de cette peste!... C'est toi qui es cause que la peste est dans Paris : je dirai, après le révérend père Garasse, que tu es un bélître, que tu es un veau; que dis-je, un veau? d'un veau la chair en est bonne bouillie, la chair en est bonne rôtie. Mais la tienne, méchant, n'est bonne qu'à être grillée. Aussi le seras-tu demain. Tu t'es moqué des moines, et les moines se moqueront de toi. »

Quelle délicieuse physionomie que celle de Jean Guérin! Il est non moins éloquent du poing que de la parole. Aussi ses détracteurs ont-ils dit de lui : « Il ne tonne pas, il cogne! » Pauvre Jean Guérin! Il n'aura jamais le triste don de nous indigner : il est trop réjouissant.

Théophile n'était pas tout à fait de notre avis. Il est vrai que sa « chair » était en jeu, et qu'on se résigne difficilement à se

1. Garasse, *Doctrine curieuse*, p. 37.

voir « griller » en perspective... Le poète ne rit donc que du bout des lèvres de la sortie bouffonne de Jean Guérin. Il sentait qu'il était temps de gagner le large. La sollicitude de ses amis s'était refroidie devant la fureur de la populace, l'indignation du roi et l'arrestation des éditeurs du *Parnasse satyrique*.

De Viau prit la route du Languedoc et se dirigea vers la demeure d'un gentilhomme huguenot avec lequel il était lié, ainsi que Desbarreaux. Nous voulons parler du baron de Panat, qui avait failli être brûlé à Toulouse, comme disciple de Lucilio Vanini. C'était un compère assez fantasque. On disait de lui, selon Tallemant :

« Lou baron de Panat puteau mort que nat ».

Il avait été mis en terre fort prématurément.

« Le bruit couroit que sa mère, grosse depuis près de neuf mois, mangeant du hachis, avala un petit os qui, lui ayant bouché le conduit de la respiration, la fit passer pour morte; qu'elle fut enterrée avec des bagues aux doigts; qu'une servante et un valet la déterrèrent de nuit pour avoir ses bagues, et que la servante, se ressouvenant d'en avoir été maltraitée, lui donna quelques coups de poing, par hasard, sur la nuque du cou, et que, les coups ayant débouché son gosier, elle commença à respirer, et que quelque temps après elle accoucha de lui, qui, pour avoir été si miraculeusement sauvé, n'en fut pas plus homme de bien. »

Panat reçoit d'abord Théophile à cœur ouvert. Mais, la réflexion venue, il se rappelle les dangers qu'il a courus autrefois comme blasphémateur et s'effraye de ceux qu'il pourrait courir comme hôte d'un athée. Sous l'impression de cette panique, il enjoint durement à Théophile de s'éloigner de sa maison. Théophile, indigné, tire son épée et défie le baron de le pousser dehors... Panat met aussi flamberge au vent, et nos deux amis de ferrailler à qui mieux mieux, jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Mais, quelques jours après ce beau dénoûment, l'hospitalité conquise de haute lutte sur le baron de Panat sembla trop pesante au poète. Il

gagna les Pyrénées, où il rencontra un asile cordial et sûr. « Là, dit-il,

Là, vraiment, l'amitié d'un marquis favorable
Qui n'eut jamais horreur de mon sort déplorable,
Divertit mes soucis, et dans son entretien
Je trouvai du bon sens qui consola le mien. »

La conversation de ce seigneur, tout affectueuse qu'elle fût, finit par lui paraître quelque peu monotone. Alors, déployant de nouveau ses ailes, il s'envola sur les bords de la Garonne, dont il se plut à contempler « la grandeur farouche ». Une lettre du duc de Montmorency vint le surprendre au milieu de ses poétiques méditations. Chantilly lui était offert comme refuge. Théophile reprit en toute hâte son bâton de voyageur, heureux de se remettre sous l'égide de cette illustre protection. Ce fut sous les bosquets de Chantilly qu'il composa sa tragédie de *Pyrame*, représentée au Louvre et couronnée du plus grand succès. Ce triomphe cachait un écueil. L'arrêt du parlement tomba comme une douche d'eau glacée sur les illusions du poète, qui avait la bonhomie de se croire inexpugnable derrière ses lauriers. On le condamnait par contumace pour donner satisfaction à la tourbe des hypocrites et des imbéciles. Accusé et convaincu de lèse-majesté divine et humaine, il devait être brûlé vif en place de Grève, après avoir fait amende honorable devant Notre-Dame. Le même arrêt frappait Berthelot et G. Colletet : le premier était menacé de la potence, et le second de neuf années d'exil. Quant à Frénicle, impliqué aussi dans le procès, le parlement ordonnait qu'il en serait plus amplement informé.

On remarquait parmi les plus ardents persécuteurs de Théophile un jeune seigneur dont il avait jadis foulé la vanité aux pieds. Ce courtisan, épris d'une des filles de la reine mère, nommée Diane, avait composé en son honneur des vers d'une platitude hors de ligne. Théophile, interrogé sur le mérite de la chose, s'était prononcé en toute franchise. Sur ce, grande colère

du poétereau blasonné. Il regimbe, plein d'insolence, et traite de haut son juge, qui le soufflette avec cette épigramme :

Tu ne dois point nommer Diane
La jeune beauté que tu sers ;
Car Diane prenait des cerfs,
Et ta maîtresse a pris un âne.

Le poétereau, humilié et furieux, se mit tout naturellement à braire avec Jean Guérin.

Théophile n'attendit pas que la maréchaussée vînt l'appréhender au corps à Chantilly. Aussitôt la sentence rendue, il quitta de nouveau cette demeure hospitalière. Après avoir erré en Picardie et en Flandre, il allait s'embarquer pour regagner l'Angleterre, lorsqu'il fut arrêté par des émissaires du père Voisin et ramené à Paris pour être enfermé à la Conciergerie, dans le cachot de Ravaillac. Affreux séjour !

On n'y voit le ciel que bien peu,
On n'y voit ni terre ni feu ;
On meurt de l'air qu'on y respire ;
Tous les objets y sont glacés ;
Si bien que c'est ici l'empire
Où les vivants sont trépassés...

Un silence de mort s'est fait autour de Théophile. La peur a tout glacé, jusqu'à l'amitié du duc de Montmorency. Garasse seul est resté fidèle au prisonnier. Le révérend n'est pas homme à abandonner un ennemi dans la détresse. Il s'attache à ses pas et lui reproche de monter au Parnasse quand il ne devrait songer qu'à monter au ciel. « Je trouve, dit-il, qu'il a bien peu de sentiment de religion et le sens assoupi : on parle à Paris de le faire brûler, et il s'amuse à faire des rimes (1). » Garasse ne se contente pas de cette admonestation. Il tance encore Théophile d'avoir avancé « une maxime très épicurienne et athéiste tout à

1. *Apologie du père François Garasse pour son livre contre les athéistes*, p. 253.

fait, disant : que les tempéraments du corps forcent les mouvements de l'âme, quelque discours qui s'oppose à cette nécessité (1). » Haro sur ce libertin ! il a osé ajouter « qu'il faut avoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, mais aussi pour les belles femmes (2). » Le révérend se voile la face et fulmine contre la *Première journée* de Théophile, qui « contient plus d'iniquités que le jour naturel ne contient de moments et de minutes (3) ». On y lit :

« Qu'entre les plaisirs du monde, s'étant sauvé de celui des femmes, sans préjudice de sa santé, il ne se porte plus aux voluptés secrètes qu'avec modération, qui est, ajoute Garasse, publiquement autoriser l'impudicité, car tout le monde sait bien qui est Théophile, c'est-à-dire qu'il n'est point marié, un garçon vague, qui n'a ni famille, ni maison d'arrêt, et partant puisqu'il proteste publiquement qu'il a des voluptés secrètes (parlant de celles des femmes) et qu'il s'y porte avec quelque modération, je dis que cette proposition est immodérée et scandaleuse, contre l'honneur et le règlement non seulement de Jésus-Christ, mais encore de notre police, qui non seulement ne permet ni n'autorise telles voluptés, mais les défend et punit très rigoureusement (4). »

Le réquisitoire est en règle. Balzac entre dans les rangs de la « bande noire ». Il met ses rancunes d'homme de lettres au service du père Garasse, dont il se fait platement le caudataire. Citons sa lettre à Boutillier, évêque d'Aire :

« Il (Théophile) a mieux aimé, écrit-il, finir par une tragédie que d'attendre une mort qui fût inconnue au monde et ne faire rien que des choses ordinaires. A ce que j'apprends, et si le bruit qui court est véritable, il s'est imaginé qu'il pouvoit être ce dernier faux prophète dont la vieillesse de l'Église est menacée ; et, quoiqu'il soit né pauvre et qu'il eût peu de fortune, il a été si

1. *Apologie*... p. 240, 241.
2. *Id.*, p. 242.
3. *Id.*, p. 243.
4. *Id.*, p. 243, 244.

présomptueux que de se prendre pour celui-là qui doit venir avec des armées troubler la paix des consciences et à qui les démons gardent les trésors qui sont cachés sous terre. Du temps qu'il se contentoit de faire des fautes purement humaines, et qu'il écrivoit avec des mains qui n'étoient pas encore coupables, je lui ai souvent montré qu'il ne faisoit pas d'excellents vers, et qu'il s'estimoit injustement un grand personnage. Mais, voyant que les règles que je lui proposois pour la réformation de son style étoient trop sévères, et qu'il ne pouvoit pas venir où je le voulois mener, il a jugé peut-être qu'il devoit chercher un autre chemin pour se mettre en crédit à la cour, et que, de poëte médiocre, il pouvoit devenir grand législateur. Si bien qu'on dit partout qu'après avoir renversé quantité de foibles esprits, et paru longtemps au milieu d'une multitude ignorante, il a fait à la fin comme un homme qui se jetteroit dans un précipice pour acquérir la réputation de bien sauter (1). »

Le père Goulu devait venger le poète. Mais Théophile voulut fustiger l'épistolier de ses propres mains :

« M'ayant promis autrefois, répondit-il à Balzac, une amitié que j'avois si bien méritée, il faut que votre tempérament soit bien mauvais de m'être venu quereller dans un cachot et vous joindre à l'armée de mes ennemis, pour braver mon affliction ! Dans la vanité que vous avez d'exceller aux lettres humaines, vous avez fait des inhumanités qui ont quelque chose de la fièvre chaude ; mais je reconnois qu'en disant mal de moi, vous en avez souffert beaucoup. Vos missives diffamatoires sont composées avec tant de peine que vous vous châtiez vous-même, en mal faisant ; et votre supplice est si conjoint à votre crime que vous attirez tout ensemble et la colère et la pitié, et qu'on ne se peut fâcher contre vous sans vous plaindre... Dans les vanités que vous faites de vos maisons et de vos valets, qui feroit l'éloge de vos prédécesseurs vous rendroit un mauvais office. Votre visage et votre mauvais naturel retiennent quelque chose de la première

1. Ménage, *Anti-Baillet*, in-4°, p. 200.

pauvreté et du vice qui lui est ordinaire; je ne parle point du pillage des auteurs. Le gendre du docteur Baudius vous accuse d'un autre larcin; en cet endroit j'aime mieux paroître obscur que vindicatif; s'il se fût trouvé quelque chose de semblable en mon procès, j'en fusse mort, et vous n'eussiez jamais eu la peur que vous fait ma délivrance... Je trouve que vous m'avez voulu nuire, d'autant que vous m'avez offensé. Si vous eussiez été assez honnête pour vous en excuser, j'étois assez généreux pour vous pardonner. Je suis bon et obligeant, vous êtes lâche et malin; je crois que vous suivrez toujours vos inclinations et non les miennes. Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'épée pour vous venger du bâton; il ne tint pas à moi que votre affront ne fût pas effacé; c'est peut-être alors que vous ne me crûtes pas assez bon poëte, parce que vous me vîtes trop bon soldat. Je n'allègue ceci pour aucune gloire militaire, ni pour aucun reproche de votre poltronnerie; mais pour vous montrer que vous deviez vous taire de mes défauts, puisque j'avois toujours caché les vôtres... Je vous avoue que je ne suis ni poëte ni orateur. Je ne vous dispute point l'éloquence de votre pays: vous êtes né plus proche de Paris que moi. Je suis Gascon, et vous d'Angoulême. Je n'ai eu pour régent que des écoliers écossois, et vous des docteurs jésuites. Je suis sans art, je parle simplement et ne sais que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis et des envieux, ce n'est que la facilité de mes mœurs, une fidélité incorruptible et une profession ouverte que je fais d'aimer parfaitement ceux qui sont sans fraude et sans lâcheté... Soyez plus discret en votre inimitié. Vous ne deviez point faire gloire de ma disgrâce ; c'est peut-être une marque de mon mérite. Vous n'avez été ni prisonnier ni banni; vous n'avez pas assez de vertu pour être recherché ; votre bassesse est votre sûreté. Je ne tire point vanité de mon malheur, et n'accuse point la cour d'injustice ; je me console seulement de voir que ma personne est encore bien chère à ceux qui m'ont condamné. J'ai été malheureux, et vous êtes coupable. Mais quoi ! la fortune s'irrite continuellement de quelques grâces qu'il a plu à Dieu me départir ! Aussi suis-je satis-

fait de ma condition, et je trouverai toujours parmi les bons assez d'honneur et d'amitié pour ne me piquer jamais du mépris et de la haine de vos semblables. Si je voulois verser quelques gouttes d'encre sur vos actions, je noircirois toute ma vie. »

Balzac courba la tête sous cette réponse écrasante. Il lâcha pied, mais comme le Parthe, en lançant cette flèche empoisonnée : « La vérité, dit-il, ne peut se placer sur des lèvres impures. » Ce trait frappait un homme placé sous le coup d'une sentence de mort.

Malherbe dit aussi son mot, mais en ennemi généreux. Il attaqua le poète, mais il défendit l'accusé. « Pour Théophile, écrivit-il à Racan, je ne saurois que vous en mander ; c'est une affaire qui, selon la coutume, fit un grand bruit à sa nouveauté. Depuis, il ne s'en est presque point parlé. Ce qui m'en donne plus mauvaise opinion, c'est la condition des personnes à qui il a affaire (Il s'agit des révérends Voisin, Raynaud et Garasse). Pour moi, continue-t-il, je pense vous avoir déjà écrit que je ne le tiens coupable de rien, que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se mêloit (1) ». Pure boutade de rival ! Théophile, bien supérieur en tout à Malherbe, l'a « paranymphé, » dans une de ses élégies, avec un rare désintéressement et en vers d'un beau jet :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie ;
J'approuve que chacun écrive à sa façon.
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendians d'une veine infertile
Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis.

1. Lettre du 4 novembre 1623.

Théophile consacra les longues heures de la prison à composer ses *Apologies*, dont la réplique à Balzac est un remarquable échantillon. Il donna tort au père Rapin, qui dit, dans un endroit de ses *Réflexions*, « que ce poète ne s'est piqué que d'esprit, et qu'il a fait son capital de son imagination (1) ».

On ne rencontre aucune trace de colère dans la défense de Théophile. Le style en est mesuré, ferme et incisif. Une dialectique serrée y prend corps à corps les injures et les mensonges de l'attaque. Tout cet échafaudage de preuves ramassées dans la fange croule comme un château de cartes. Quelle est la base de l'accusation? Des témoins subornés. Le père Voisin a pieusement racolé et soudoyé des chenapans tels que Bonnet, Sajot, Guibert et autres. Il s'est laissé emporter par l'intempérance de son zèle sur une voie qui mène aujourd'hui aux galères. Théophile met froidement le pied sur Voisin et l'écrase comme une bête venimeuse. Raynaud et Garasse ont le même sort. Quant au parlement, de Viau nous le montre obéissant en esclave aux haines d'une légion de cuistres. Il fait enfin le procès au procès et réduit à néant toutes les pièces. Quoi qu'il en soit, on le retient deux années dans le cachot humide et ténébreux de Ravaillac. Il en sort le 1er septembre 1625, banni et mourant.

Grâce au duc de Montmorency, Théophile reçut un adoucissement à sa peine et put se retirer à Chantilly, où, un an après sa délivrance, il rendit le dernier soupir entre ses deux amis, Desbarreaux et Mairet. Il n'avait que trente-six ans.

Sa mort a donné lieu à plusieurs versions. On prétend, d'abord, qu'attaqué d'une fièvre tierce à Senlis, il but, pendant l'accès, deux bouteilles de vin d'Espagne, qui le firent passer de vie à trépas. D'un autre côté, Chorier raconte, dans son livre sur Pierre de Boissat :

« Que Théophile, étant au lit de la mort et recevant la visite de son ami Boissat, lui témoigna une extrême envie de manger des anchois. Celui-ci, qui croyoit ce mets fort contraire à un

1. Titon du Tillet, *Parnasse français*.

malade, le lui refusa, et depuis s'en repentit, disant, quand l'occasion se présentoit d'en parler, que ces anchois auroient peut-être sauvé la vie à son ami, la nature souhaitant quelquefois des choses qui, toutes malsaines qu'elles paroissent, lui seroient très salutaires pour la disposition où elle se trouve (1) ».

Une troisième version met un hareng saur à la place de l'anchois et fait retomber sur Mairet la responsabilité du poisson refusé. Ce n'est pas tout. On lit, dans les lettres de Gui Patin, que Théophile mourut « d'une pilule narcotique que Gui de Labrosse lui donna pour dormir, dont il dort encore (2) ». Charitable allégation d'un confrère! Écartons toutes ces légendes, pour ne nous en rapporter qu'au témoignage de Desbarreaux, qui, comme nous l'avons dit, l'assista à ses derniers moments.

Il avait à peine fermé les yeux, qu'un homme de cœur s'empressait de recueillir ses œuvres et surveillait leur impression avec toute la sollicitude d'une piété enthousiaste. Elles parurent, précédées d'un défi, en guise de préface, à l'adresse de Jean-Louis Guez de Balzac. Voici cette pièce singulière, où éclate une admiration illimitée et grosse de menaces :

« Je ne saurois approuver cette lâche espèce d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la durée de leurs amis. Et pour moi, bien loin d'être d'une humeur si basse, je me pique d'aimer jusques en la prison et dans le sépulcre. J'en ai rendu des témoignages publics durant la plus chaude persécution de ce *grand divin* Théophile, et j'ai fait voir que, parmi l'infidélité du siècle où nous vivons, il se trouve encore des amitiés assez généreuses pour mépriser tout ce que les autres craignent; mais, puisque sa mort m'a ravi le moyen de le servir, je veux donner à sa mémoire les soins que j'avois destinés à sa personne et faire voir à la postérité que, pourvu que l'ignorance des imprimeurs ne mette point de fautes à des ouvrages qui d'eux-mêmes n'en ont pas une, elle ne sauroit rien avoir qui puisse

1. *Anti-Baillet*, p. 199, note.
2. Édition Réveillé-Parise, t. III, p. 359.

égaler ce qu'ils valent. Or, de ce grand nombre d'impressions qu'on a faites par toute la France de ces excellentes pièces, je n'en ai point remarqué qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mêler. Et certes je commençois à désespérer de les voir jamais dans leur pureté naturelle, lorsqu'un imprimeur de cette ville, plus désireux d'acquérir de l'honneur que du bien, sans considérer le temps, la peine et la dépense, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ai pris cette occasion au poil, et me servant des manuscrits que la bienveillance de cet incomparable auteur a mis jadis entre mes mains, j'en ai corrigé les épreuves si exactement, que quiconque achètera ce beau livre, sans doute sera contraint d'avouer que c'est la première fois qu'il a bien lu Théophile ; de sorte que je ne fais pas difficulté de publier hautement que tous les morts, ni tous les vivants, n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce beau génie. Et si parmi les derniers, il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crains autant comme je l'estime, je veux qu'il sache que je m'appelle

« de Scudéry. »

Gasconnade, — nous le voulons bien, — mais vaillante gasconnade, ; car, si Balzac n'était pas homme à relever le gant, Garasse était jésuite à relever le bûcher.

Le chef des « athées » disparu, que devint le gros de l'armée ? Depuis longtemps la persécution avait non seulement séparé la tête du corps, mais aussi divisé le corps. Desbarreaux, qui hérita du commandement, s'en montra digne à tous égards. Il rallia les membres dispersés, et, par l'imprévu de ses saillies, fit oublier tout l'esprit de Théophile de Viau. Desbarreaux était toujours sur la brèche, toujours frondant ceci ou cela, ciel ou terre.

Nous ne rapporterons pas l'histoire si connue de l'omelette jetée par la fenêtre. La scène eut lieu quelque vingt ans après la mort de Théophile ; c'était pendant la semaine sainte, au cabaret de la du Ryer, à Saint-Cloud. Toute la troupe se trouvait

sous les armes. Berthelot, Saint-Pavin et Patrix faisaient assaut de propos folâtres ; Colletet poussait Mairet du coude, et tous deux riaient d'un rire sénile, en branlant la tête. Ils enviaient la jeunesse que ces joyeux compagnons avaient su conserver sous la neige de leurs cheveux. Frénicle, se suffisant à lui-même, chantait, en aparté et d'une voix chevrotante, des gaillardises du bon vieux temps. Il avait à sa gauche Miton, jouant aux dés avec le chevalier de Méré. Blaise Pascal, qui composait à lui seul toute la galerie, étudiait les chances de gain et de perte. Il imaginait son triangle arithmétique sous l'inspiration d'une ivresse fiévreuse. A côté de Pascal, libertin d'un jour, s'ébattaient bruyamment des libertins de la veille et du lendemain, de jeunes fous tels que Moreau, Potel, Raincys et Picot. C'étaient les conscrits de la troupe. Desbarreaux les menait au feu avec son intrépidité ordinaire ; mais ils s'arrêtaient à mi-chemin, effrayés du nombre de ses libations et de l'audace de ses impiétés. Il continuait, lui, de s'avancer dans l'arène, et, nouveau Titan, montait d'un pied chancelant sur un amas de flacons mis à sec, d'où il appelait Dieu en combat singulier. Tandis qu'il s'escrimait dans le vide, de la voix et du geste, les autres convives se pressaient autour du malheureux d'Elbène, qui râlait comme un homme près d'étouffer. Desbarreaux l'avait chargé de victuailles outre mesure. A d'Elbène, objectant la délicatesse de son estomac, il avait répondu :

— Es-tu donc de ces fats qui s'amusent à digérer ?

Et d'Elbène s'était piqué d'émulation... *Requiescat in pace !* Ce pauvre d'Elbène avait un tic : il ne rêvait qu'épopée. Il frappait à toutes les portes et demandait à tous les vents un Arioste français. Ménage lui-même fut mis en réquisition par d'Elbène, qui se laissait aveugler par sa manie, au point de chercher un poète dans un pédant. Il avait une autre infirmité : c'était de manger et de boire le bien qu'il n'avait pas. Nous trouvons à ce sujet dans les Mémoires de Segrais deux charmantes anecdotes :

« M. d'Elbène, dit-il, étoit fort honnête, même envers ses créanciers, qu'il reconduisoit jusqu'à la porte du palais du

Luxembourg, qui est en face de la rue de Tournon. Un d'eux qui l'avoit remarqué, tint un carrosse de louage prêt devant la porte, et trouva moyen de faire écarter les suisses en leur donnant quelques pistoles pour boire. M. d'Elbène le reconduisant selon sa coutume, il eut l'adresse de s'entretenir avec lui, de l'attirer un pas ou deux hors de la porte, et alors quatre hommes postés enlevèrent M. d'Elbène, le jetèrent dans le carrosse, et en même temps le créancier cria que c'étoit de la part du roi et que c'étoit pour le conduire à la Bastille... On disoit à la femme de M. d'Elbène, qui demeuroit avec lui au palais du Luxembourg, dans le taudis qu'il y avoit au haut d'un pavillon, de l'aller voir dans la prison pour le consoler et pour le secourir; mais elle s'excusa par une excuse à laquelle il n'y avoit point de réplique : « C'est, dit-elle, que l'on pourroit m'arrêter si je sortois. » Ses affaires n'étoient pas en meilleur état que celles de M. d'Elbène. Quand ils se marièrent, ils avoient pour le moins quatre-vingts procès à eux deux (1). »

Passons à l'autre anecdote :

« Nous nous promenions, continue Segrais, dans le jardin du Luxembourg, lui, M. Ménage et moi. Un de ses créanciers vint l'aborder, et l'ayant tiré un peu à l'écart, il lui demanda : « Monsieur, je vous prie de me dire si vous croyez que je puisse être payé ? » M. d'Elbène lui dit obligeamment : « Monsieur, j'y songerai; » et vint nous rejoindre. Quand nous eûmes fait deux ou trois tours, le même créancier vint aborder M. d'Elbène, qui n'avoit songé à rien moins qu'à le satisfaire depuis qu'il lui avoit parlé. M. d'Elbène, se retourna et lui dit : « Monsieur, je ne le crois pas. » Le marchand lui fit une grande révérence et se retira (2). »

Cette dernière aventure dut précéder l'autre. Nous soupçonnons fort ce créancier, si plein d'urbanité, de l'enlèvement sournois dont nous avons parlé. Il n'en coûte rien de prêter quelque

1. *Mémoires-anecdotes*, p. 66-68.
2. *Mémoires-anecdotes*, p. 68, 69.

esprit à ceux qui prêtent de l'argent. Le mot est d'un débiteur sans vergogne, un de ces auteurs païens que Charles Perrault mordit à belles dents et que nos rats d'église ont essayé de grignoter.

Peu de temps après l'orgie de Saint-Cloud, la société des impies n'existait plus. Disons les métamorphoses qui s'opérèrent dans la vie de quelques-uns de ses membres. C'est l'éternelle histoire du diable devenu vieux... L'impuissance parfois se nomme vertu.

Saint-Pavin « se fit hermite », converti par la goutte. Ses hymnes lui rapportèrent de bons bénéfices. Il ne changea pas de caractère, du reste, en changeant de peau, et se montra toujours digne de l'épitaphe composée par Gaspard de Fieubet, cet autre viveur qui se retira chez les camaldules de Grosbois :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin :
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis, peut-être ?
Pleure ton sort avec le sien.
Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

Frénicle, chez qui Chapelain avait reconnu « une veine aisée, mais sans fond et sans élévation, » Frénicle couvrit d'un cilice la muse du *Parnasse Satyrique*, et la condamna, pour pénitence, à travestir les psaumes de David en vers plats et saugrenus. C'est le comble de la macération. Une intempérance de zèle religieux le conduisit au suicide. Il mourut d'un long bâillement, provoqué par la lecture de ses propres paraphrases.

Patrix rentra aussi dans le giron de l'Église. Il dut sa conversion à un miracle devenu banal de nos jours. Le fait est attesté par Segrais. Patrix, qui avait suivi Monsieur en Flandre, habitait le château d'Egmont. Un jour qu'il heurtait à la chambre d'un officier de ses amis et qu'il ne recevait pas de réponse, il tourna la clef qui se trouvait à la porte et fut frappé, en entrant, par le spectacle d'un homme atterré et immobile.

« L'officier, revenant à lui, dit : Vous ne seriez pas moins surpris que je le suis, si vous aviez vu comme moi le livre que vous voyez en cet endroit-là y passer tout seul et les feuillets se tourner d'eux-mêmes, sansque je visse autrechose. C'étoit lelivre de Cardan, de la *Subtilité*. — Bon, lui dit M. Patrix, vous vous moquez ; vous aviez l'imagination remplie de ce que vous veniez de lire, vous vous êtes levé de votre place ; vous avez mis vous-même le livre à la place où il est ; vous êtes revenu ensuite vous remettre en votre place ; et ne trouvant plus votre livre auprès de vous, vous avez cru qu'il étoit allé là tout seul. — Ce que je vous dis est très vrai, reprit l'officier ; et pour marque que ce n'est pas une vision, c'est que la porte que voilà s'est ouverte et refermée, et c'est par là que l'esprit s'est retiré. M. Patrix alla ouvrir cette porte, qui étoit celle d'une galerie assez longue, au bout de laquelle il y avoit une grande chaise de bois fort pesante, tant que deux hommes auroient pu porter, et il n'y avoit autre chose ; il vit que cette chaise se branla et quitta sa place en venant vers lui comme soutenue en l'air ; ce fut alors que M. Patrix dit : — Monsieur le diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur, mais je vous prie de ne me pas faire peur d'avantage. Et la chaise retourna à la même place d'où elle était venue. Cela fit une forte impression sur l'esprit de M. Patrix et ne contribua pas peu à le faire dévot (1). »

Ce passage des *Mémoires* de Segrais prouve que les chaises ont tourné avant les tables. Patrix, épouvanté par le singulier prodige dont il avait été témoin, se jeta tout tremblant dans les bras de la foi. Il déplora ses égarements passés, et, pour les racheter , composa des poésies religieuses, qu'il intitula : *La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent*. Ces vers, selon l'évêque d'Avranches, son compatriote, « sentent le terroir normand et le déclin de l'âge. » On en cite pourtant que Patrix aurait improvisés à l'heure de la mort et dont la touche est loin de manquer d'énergie ; ils sont plus célèbres que connus :

1. *Mémoires-anecdotes*, p. 244-246.

Je songeois cette nuit que, de mal consumé.
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême.
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

La fin de Desbarreaux fut la plus exemplaire de toutes. Destitué par l'âge de sa verve d'autrefois, il sut se taire à propos et se garda bien de mettre la main au sonnet dont on lui a méchamment attribué la paternité, et qui commence ainsi :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité...

Le véritable père n'est autre que l'abbé de Lavaud, le même qui composa cette épigramme d'inquisiteur sur le mausolée élevé dans Saint-Eustache en l'honneur de Lulli :

. . . .
Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau ;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devroit avoir mis l'original en cendre.

Desbarreaux se retira, tout éclopé, à Châlon-sur-Saône, où il manifesta son repentir, en ne s'enivrant plus qu'une fois le jour. Il avait pris un carme pour directeur... de ses libations.

Guillaume Colletet avait, depuis longtemps, commencé l'expiation de ses travers de jeunesse. Dès l'année 1634, il s'était concilié les bonnes grâces d'un archevêque. François de Harlay, en échange d'une hymne, lui avait envoyé un Apollon d'argent : cadeau quelque peu païen. L'esprit de l'époque est là tout entier, aussi bien que dans le poème qui valut à Colletet les faveurs du prélat, et qui est intitulé *Les Couches sacrées de la Vierge*. Ce qui

nous frappe dans cette pièce, comme dans toutes les œuvres d'alors, c'est la fusion du Paradis et de l'Olympe. Le paganisme et le christianisme se donnent la main et vont de compagnie. On dirait de vieux amis. Hélas ! l'un des deux doit dévorer l'autre. Pauvre paganisme !

Donc le poète Guillaume était, avec son siècle, tantôt pour Jupiter et tantôt pour Jéhova. Seulement, il préférait les dieux d'argent aux dieux d'argile. Aussi consacrait-il ses soins les plus pieux à l'Apollon de l'archevêque de Rouen. Cet impie était édifiant de dévotion. Il défrayait à lui seul l'attention publique. On l'admirait ici ; ailleurs on le bafouait. Mais tout le monde finit un jour par le plaindre. Sa maison était tendue de deuil : l'idole avait disparu, et avec l'idole la poésie. A ceux qui s'étonnaient et s'attristaient du silence navrant de sa « lyre », Colletet répondit, le cœur gonflé d'amertume :

> Si. . . . .
> Je ne compose plus de vers,
> C'est que, pour subsister et nourrir mon ménage,
> J'ai mis mon Apollon et mes Muses en gage.

Pour dire le vrai, il avait troqué Apollon contre Bacchus. Le cadeau de Mgr François de Harlay était devenu un des ornements de la Pomme de Pin. Colletet avait bu le dieu.

Le digne poète voulait bien, lui aussi, se faire « hermite » mais pois chiches et eau claire à part. Il mourut comme il avait vécu, à table. Ses opinions religieuses se trouvent, ainsi que ses opinions politiques, admirablement résumées dans le sonnet suivant, qu'il fit, séance tenante, au cabaret de la *Croix de fer* :

> De quinze à seize au moins que nous sommes ici,
> Papistes, huguenots, de différent mérite,
> L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite ;
> L'un plaide pour Sedan et l'autre pour Nancy.
>
> L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourci ;
> L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite ;
> L'un entre, l'autre sort ; l'un rit, l'autre s'irrite ;
> L'un réforme l'État, l'autre vit sans souci.

L'un s'entretient d'amour et l'autre de chicane;
L'un parle de sa bure et l'autre de sa panne;
Moi, je mange en repos et bois sans dire mot.

Ami, qui les connois d'esprit et de visage,
Vis-tu jamais ailleurs un repes si falot,
Et parmi tant de fous un poëte si sage?

Colletet, ainsi qu'on a pu le remarquer, était comme un pont jeté entre la société des impies et celle des goinfres. Il avait un pied dans l'un et dans l'autre camp. — Suivons-le : il nous ouvrira le sanctuaire des poètes « rouges trognes ».

II

LA FOSSE AUX LIONS ET L'ÉPÉE ROYALE.

Quel formidable cliquetis de verres qui se heurtent!... Des rires homériques éclatent entre deux rasades. Intarissable gaieté, soif ardente et appétit monstrueux, voilà le tableau qui se présente à nos yeux. — Nous avons mis le pied dans un lieu où, selon l'expression de Beautru, « on vend la folie par bouteille », chez le Coiffier, en pleine *Fosse aux lions*. Sur la porte de la salle principale sont écrits ces quatre vers :

> Profanes, loin d'ici ! Que pas un homme n'entre
> Qui soit du rang de ceux qui trahissent leur ventre,
> Qui fraudent leur génie, et d'un cœur inhumain
> Remettent tous les jours à vivre au lendemain.

Voici Saint-Amant et toute la troupe des goinfres, le duc d'Harcourt, surnommé Cadet-la-Perle, Retz-le-Bonhomme, de Gèvres-le-Brave, du Fargis, Villarnoul, de Tilly, Marigny-Mallenoë, du Maurier, Nervèze, Puylaurens, Pontménard, Deslandes-Payen, Mégrin, Delâtre, Butte, Gilot, Desgranges, Dufour-le-Bon-Falot, l'abbé de Marolles, Molière le Tragique, Sallard-le-Paillard,

> Chateaupers, gardien des treilles,
> Au nez à crocheter bouteilles.

le pâle Bilot, le bon Faret, Colletet, des Yveteaux et Maricourt,

> Franc Picard à la rouge trogne.

Marc-Antoine Gérard de Saint-Amant domine de sa voix retentissante le tohu-bohu de cette assemblée tapageuse. Il s'écrie, montrant du doigt la pluie qui bat les fenêtres :

Çà, que l'on m'apporte une coupe;
Du vin frais, il en est saison.
Puisque Cérès boit à la troupe,
Il nous faut lui faire raison;
Mais non pas avec ce breuvage
De qui le goût fade et sauvage
Ne sauroit plaire qu'aux sablons,
Ou qu'à quelque jeune pucelle
Qui ne but que de l'eau comme elle,
Afin d'avoir les cheveux blonds.

Colletet, saisi d'une noble émulation, lance ce vers comme un défi :

Si je bois jamàis d'eau, qu'on m'estime un oison!

Il ajoute en souriant :

Bien que ces neuf Beautés qui flattent notre veine
Se plaisent sur les bords d'une claire fontaine,
Les fines qu'elles sont pourtant n'y boivent pas :
Là, sous des lauriers verts ou plutôt sous des treilles,
Le vin le plus friand préside à leur repas,
Et l'eau n'y rafraîchit que le cul des bouteilles.

Deux salves d'applaudissements saluent ces boutades poétiques.

Saint-Amant, qui se sent plus en verve que jamais et qui veut avoir le dernier mot, élève encore la voix, quand la maritorne du lieu apporte le dessert :

A genoux, enfants débauchés,
Chers confidents de mes péchés,
Sus! qu'à plein gosier on s'écrie :
Béni soit le terroir de Brie!

. . . .

O doux cotignac de Bacchus,
Fromage, que tu vaux d'écus !
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire.

Mais l'esprit de l'homme est mobile : Saint-Amant devait chanter la palinodie et célébrer la supériorité du cantal :

O brie, ô pauvre brie ! ô chétif angelot,
Qu'autrefois j'exaltai pour l'amour de Bilot !
. . . .

Cela finit par un cri de détresse :

Au secours ! sommelier, j'ai la luette en feu,
Je brûle dans le corps ; parbleu ! ce n'est pas jeu :
Des brocs, des seaux de vin pour tâcher de l'éteindre !

Cette pièce nous rappelle, par opposition, les vers suivants du langoureux de la troupe, le sieur Antoine de Nervèze :

Ce cruel essaie,
Me faisant souffrir,
D'alléger la plaie
Qui le fait mourir.
Au meurtre ! au meurtre ! hélas ! je meurs,
Accourez tous à mes clameurs.....

Nous n'osons citer le reste. L'auteur de ces gravelures sans sel devait clore sa vie par des « soupirs dévots », qu'il n'a pas craint de qualifier de *Poésies spirituelles*, « niaiserie », dit l'Etoile, qui se vendait deux sous sur les quais.

Saint-Amant cumulait. On ne sait lequel des deux l'emporte en lui de l'ivrogne ou du goinfre. Il s'extasie avec le même bonheur, le même enthousiasme, sur les charmes de la « dive bouteille » et sur les délices de la « chière lie ». Ses poésies avinées respirent un double arome, emprunté au fromage et au melon.

O fleur de tous les fruits ! ô ravissant melon !

Tout bien considéré, le brave poète nous paraît être de la nature de ce franc buveur à qui Rabelais prête le merveilleux propos : « Un synonyme de jambon ? c'est un compulsoire de beuvettes : c'est un poulain; par le poulain, on descend le vin en cave; par le jambon, en l'estomach. »

L'Oreste de ce Pylade jovial était Nicolas Faret, gros homme dont les cheveux châtains encadraient une physionomie badigeonnée comme la boutique d'un marchand de vin. Faret avait parfois d'adorables mouvements de pudeur. A l'entendre, si son nez était rubicond, c'était de froid, même en été; « la commodité de son nom, qui rimoit trop bien avec cabaret, étoit en partie cause de la réputation de buveur que les poëtes du temps, entre autres Saint-Amant, son ami, s'étoient avisés de lui faire. » Ce dernier le rappelait durement au devoir et à l'honneur dans l'occurrence. Un jour que Faret avait fui, la veille d'un combat, et s'était retiré au milieu des ombrages de Fontainebleau, sous le naïf prétexte de rétablir une santé... florissante, il reçut cette vigoureuse algarade :

On fait à savoir que Faret
Ne rime plus à cabaret :
Ce seul départ l'en rend indigne;
Il est dégradé de la vigne.....

Dégradé de la vigne ! Quelle honte ! — Le coup est rude, trop rude. Saint-Amant ne tarde pas à se repentir d'avoir eu la main si lourde, et cherche à atténuer l'excommunication lancée contre son ami. Retz-le-Bonhomme lui en fournit l'occasion. Il vient de faire bâtir une maison de plaisance au centre de la forêt de Prinçay et invite le gros Marc-Antoine à y aller passer une partie de la belle saison. Saint-Amant s'y rend, et de ce « palais de la volupté » adresse à Faret les agaceries les plus câlines :

Là, tous les honnêtes ivrognes
Aux cœurs sans fard, aux nobles trognes,

Tous les gosiers voluptueux,
Tous les débauchés vertueux,
Qui, parmi les propos de table,
Joignent l'utile au délectable,
Sont reçus et traités aussi
Comme des enfants sans souci.

Faret s'enveloppe dans sa dignité de buveur converti et reste sourd à cette amicale provocation. Mais Saint-Amant ne se tient pas pour battu. Un beau jour, — ou plutôt un affreux jour, — quelque diable le poussant, il met la bride sur le cou de sa fantaisie, et, après quarante-huit heures de chevauchées vagabondes, tombe... dans Evreux. O l'horrible « trou » ! Saint-Amant s'en tire au plus vite en s'écriant :

Si jamais j'entre dans Évreux,
Puissé-je devenir fiévreux !
Puissé-je devenir grenouille !
Puissé-je devenir quenouille !
Que le vin me soit interdit !
Que nul ne me fasse crédit !

Dans l'expansion de sa colère, il souhaite

Qu'il y pleuve des hallebardes !

Mais d'où vient cette tempête ? Quel est le crime de cette « infâme cité » ? Achevons la pièce, *in cauda venenum :*

O bon ivrogne ! ô cher Faret !
Qu'avec raison tu la méprises !
On y voit plus de trente églises,
Et pas un pauvre cabaret !

Faret n'y tint plus et répondit à l'appel. Il reparut, mais pour disparaître aussitôt sous la table. C'était noblement se relever aux yeux de Saint-Amant, qui, tout ému, se laissa glisser dans le sein de son ami, où il versa d'abondantes larmes... de bordeaux

Une autre brebis s'était encore échappée du bercail. Le baron de Villarnoul, pris dans les rets de sa propre femme, oubliait ses devoirs de « beuverie » dans un lâche repos. Saint-Amant lui dépêcha une curieuse épître en vers, dans laquelle il le qualifie de « chère moitié » :

Tu me diras que pour reluire au monde
Il te falloit une moitié seconde,
Qui t'enrichît d'enfants et doux et beaux,
Plus que le ciel n'est riche de flambeaux.
Le vain prétexte! ô qu'il est puérile!
Viens çà, perfide, et moi, suis-je stérile?
Et mon esprit ne t'en produit-il pas
Qui sont pourvus de grâces et d'appas?
Dès qu'ils sont nés, ils causent, ils se jouent.
Ils vont tout seuls, ils censurent, ils louent.
Il ne leur faut nourrice ni valet.
Il ne leur faut ni fraise ni collet;
Quoique tout nuds, ils semblent être braves,
Leurs libres pieds haïssent les entraves.....

L'éclipse de Villarnoul était définitive : il continua, de complicité avec la baronne, le cours de ses infidélités à l'endroit de Saint-Amant.

Le chef de la société des goinfres, — c'est l'expression consacrée, — avait pour lieutenants le comte d'Harcourt et Nicolas Faret : on les appelait la confrérie des monosyllabes. Le premier était surnommé « le Gros », le deuxième « le Rond » et le troisième « le Vieux ». D'Harcourt portait, en outre, le titre de « Cadet-la-Perle » : il était cadet de famille et avait l'oreille ornée d'une perle. De là cette singulière appellation. Quand ces buveurs émérites étaient réunis, « ils pouvoient recevoir qui ils vouloient (1) ». Nul ne leur tenait tête; il n'est pas donné à tout le monde de boire des brocs.

Mais on ne remplit son verre ou son broc qu'en vidant sa bourse, et l'escarcelle de nos trois compagnons finit par sonner

1. Tallemant, *Historiettes*, t. V, p. 9.

creux. — Il fallut aviser. Il y eut comme on dit, conseil des ministres. Le Vieux émit l'opinion que l'unique moyen de se tirer d'embarras était de relever la fortune de Cadet-la-Perle, dont il était tout à la fois le secrétaire et l'intendant. Cette motion passa, et carte blanche fut donnée à Faret, qui alla trouver Bois-Robert, son collègue de la réunion Conrart. L'abbé était, ce jour-là, — comme d'habitude, — d'humeur joviale; il cribla de brocards la mine solennelle du Vieux, qui s'était composé un maintien de circonstance. Faret ne broncha point; il déclina, avec une emphase superbe, le but de son importante mission. Il venait proposer au cardinal-ministre une alliance avec le comte d'Harcourt, qui s'offrait d'épouser « telle qu'il voudroit de ses parentes (1) ». — « Bois-Robert accepta le rôle d'intermédiaire. Il en parla au cardinal, qui lui répondit en riant :

Le comte d'Harcourt,
Du Bois, a l'esprit bien court.

« Bois-Robert, pourtant, voyant qu'on ne lui avait pas défendu d'en parler davantage, recharge encore une fois.

« — Est-ce tout de bon ? dit le cardinal; parlez-vous sérieusement ?

« — Oui, monseigneur, c'est un homme qui sera entièrement à vous; c'est un homme de grand cœur. Il a, comme vous savez, battu Boutteville, et vous pouvez vous fier à sa parole.

« Le cardinal lui donna emploi, et le surprit en le lui donnant, car il lui dit :

« — Monsieur le comte, le roi veut que vous sortiez du royaume.

« Le comte, étonné, lui dit qu'il était prêt d'obéir.

« — Mais, ajouta le cardinal, c'est en commandant l'armée navale.

« Cette campagne-là, il reprit les îles de Saint-Honorat et de

1. *Historiettes*, t. V, p. :o.

Sainte-Marguerite en Provence. Je laisse à l'histoire à dire comme cette conquête étoit moralement impossible au peu de forces qu'il avoit. J'ai vu le marbre que le commandant espagnol laissa sur la porte, où il n'y a que : Rien ne peut résister à l'invincible valeur du comte d'Harcourt. Au retour, il épousa Madame de Puylaurens (1). » L'alliance était conclue. Madame de Puylaurens descendait du baron de Pontchâteau, beau-frère de Richelieu. Le duc, son mari, malgré cette haute parenté, avait payé cher ses intrigues avec Gaston d'Orléans. Il n'obtint qu'une seule faveur, ce fut de mourir dans un cachot, au lieu de mourir en place de Grève. Richelieu le fit discrètement empoisonner à Vincennes.

D'Harcourt n'était pas homme à faire une pareille fin. Sourd aux promesses des partis, il n'avait que l'ambition du possible. Il recevait des ordres et les exécutait bravement, impitoyablement. Aussi le chargea-t-on d'escorter Monsieur le Prince au Havre. Condé rima sa vengeance :

> Cet homme gros et court,
> Si connu dans l'histoire,
> Ce grand comte d'Harcourt,
> Tout couronné de gloire,
> Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
> Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Mais « revenons à nos bouteilles », comme dit Montaigne. Le Gros et le Vieux avaient suivi Cadet-la-Perle en Italie. Ils riaient et buvaient aussi allégrement que jadis, chemin faisant, avant et après les batailles. Durant la lutte, Faret rêvassait ou dormait à l'écart. Quant à Saint-Amant, tantôt il se mêlait à l'action et tantôt traduisait en vers ses impressions de voyage. Il se gardait des admirations banales et sifflait parfois où tout le monde avait applaudi. Il osa s'attaquer à l'Italie elle-même, — cette terre que les poètes ont couverte de leurs baisers :

1. Tallemant, *Historiettes*, t. V, p. 10.

Piètre et barbare Colysée.
Exécrable reste des Gots!
Nids de lézards et d'escargots,
Dignes d'une amère risée!
Pourquoi ne vous rase-t-on pas?
Peut-on trouver quelques appas
Dans vos ruines criminelles?
Et veut-on à l'éternité
Laisser des marques solennelles
D'horreur et d'inhumanité?

Après le Colisée, le Tibre; après l'indignation, le gros rire.

C'est bien à vous d'avoir un pont,
A vous qu'avecque ma bedaine
A cloche-pied je sauterois,
A vous que d'un trait je boirois
Si je prenois la vie en haine!

Saint-Amant quitta d'Harcourt avant la défaite de Lérida, étourdi du bruit des camps et fatigué des victoires qu'il avait vu remporter. Il retrouva d'anciens amis, toujours choquant le verre, et se livra, côte à côte avec eux, aux douceurs de la rêverie bachique. Il fit alors le sonnet en l'honneur de la Paresse, qui commence ainsi :

Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du comte palatin, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

La réunion des goinfres s'était transportée du cabaret de la Coiffier dans celui de l'*Épée royale*.

Des Yveteaux avait battu en retraite. L'ancien précepteur de Louis XIII s'était confiné à l'extrémité de la rue des Marais, et, comme sa maison terminait le faubourg Saint-Germain du côté des Petits-Augustins, on le nommait « le dernier des hommes ». Saint-Amant allait souvent visiter cet ancien camarade de table, dont les excentricités l'amusaient, et dont il a chanté le délicieux

jardin, ainsi que l'habileté à jouer du luth. Des Yveteaux menait une véritable vie de sultan. Quand Saint-Amant le morigénait à cet égard, il lui rappelait ses propres écarts amoureux, citant la pièce de l'*Énamouré* :

Parbleu! j'en tiens, c'est tout de bon;
Ma libre humeur en a dans l'aile,
Puisque je préfère au jambon
Le visage d'une donzelle.
Je me fais friser tous les jours,
On me relève ma moustache,
J'entrecoupe tous mes discours
De soupirs d'ambre et de pistache.

C'était ensuite le tour de la priapée intitulée *Jouissance,* et où l'*énamouré* laisse naïvement percer le bout de l'oreille de l'ivrogne. Détachons ces quatre vers :

Là, sur sa bouche à demi close,
Je buvois, baisant nuit et jour,
A la santé de notre amour,
Dedans une coupe de rose.

Le Gros avait eu quelques moments d'oubli qu'il regrettait avec une amertume comique. Des Yveteaux, pour le consoler, lui disait invariablement : « Le cœur est notre talon d'Achille. » Cet original, devenu vieux, donna congé à son sérail, et ne conserva qu'une jeune joueuse de harpe, dont il s'était amouraché. C'était « un de ces ménétriers qui vont de cabaret en cabaret par la ville, pour augmenter la joie des ivrognes, et qui n'ont de pire maison que la leur (1) ». Elle s'appelait Mademoiselle Dupuis. « Des Yveteaux lui faisoit prendre une houlette garnie de rubans couleur de feu, un habit de bergère, prenoit à son tour une autre houlette, un chapeau de paille, un habit tel que Céladon le pouvoit porter dans l'*Astrée* (2) ». Suivi de Made-

1. Vigneul-Marville, *Mélanges*, t. I, p. 179, 180.
2. *Chevræana*, t. I, p. 290.

moiselle Dupuis, il allait, la panetière au côté, coiffé d'un chapeau de paille doublé de satin rose, conduisant le long de son jardin des troupeaux imaginaires, les gardant du loup et frappant les échos de chansons agrestes. Parfois, « ils se donnoient la comédie, qui consistoit en des dialogues de trois quarts d'heure, et récitoient au clair de la lune des vers de galanterie, où ils s'efforçoient de bien représenter leur personnage. Ils ne l'avoient pas plutôt achevé, qu'il offroit sa main à la bergère pour la reconduire dans leur chambre, où Mademoiselle Dupuis jouoit sur sa harpe quelques airs tendres, et après cela s'alloient mettre au lit (1). » La moralité des poésies de Nicolas Vauquelin des Yveteaux peut se résumer ainsi : avoir « beaucoup d'honneurs sans peine et peu d'enfants sans femme ». Près de mourir, il se fit jouer une sarabande, afin que son âme « passât plus doucement, *allegramento* ». Le mot est de Saint-Évremont.

Comme des Yveteaux, Marigny-Mallenoë finit par manquer à l'appel de son nom à *l'Epée royale*. Mais ce n'était là qu'une disparition passagère. La jalousie l'avait emporté... — Où? — Nul ne le savait. L'intarissable Tallemant nous renseigne à ce propos : « Un beau matin, il dit à sa femme : — « Vous n'êtes point bonne cavalière; il faudroit que vous vous accoutumassiez à aller à cheval. Venez-vous-en avec moi visiter de nos amis et de nos parents. » Ils montent tous deux à cheval... Il la mène assez loin, puis il lui dit : Écoutez, mon dessein est d'aller jusqu'à Rome et de vous y mener. — J'irai partout où vous voudrez », répondit-elle. Quand ils furent en Italie, Marigny lui déclara froidement que son intention étoit de la faire mourir. Cette femme, quoiqu'elle n'eût que vingt-deux ans, lui répondit froidement : « J'aime autant mourir ici qu'en France, et autant dans huit jours que dans cinquante ans » (car on n'a jamais vu un couple de gens si extraordinaires). — « Bien, lui dit-il, venez. De quel genre de mort voulez-vous mourir? » Ils furent quelques

1. *Chevræana*, t. I. p. 291.

jours à en parler aussi froidement que si c'eût été simplement pour s'entretenir. Enfin, elle choisit le poison. Il lui en apprête et le lui présente dans une coupe. Elle le prend délibérément; et comme elle alloit l'avaler, il lui retint le bras. « Allez, lui dit-il, je vous donne la vie; vous méritez de vivre, puisque vous aviez le courage de mourir si constamment. Désormais, je veux vous donner la liberté tout entière; vous ferez tout ce que vous voudrez de votre côté, et moi du mien. » Ils se le promirent réciproquement, et revinrent les meilleurs amis du monde ensemble. Depuis, il ne s'est point tourmenté de ce qu'elle faisoit, et elle, quand elle savoit qu'il avoit quelque amourette, elle l'y servoit (1). » Après cette touchante réconciliation, Marigny-Mallenoë fit sa rentrée à l'*Épée royale*. Au moment où il ouvrait la porte, Saint-Amant recevait le poète-menuisier dans les rangs de la société des goinfres, et, en échange de ses *Chevilles,* lui décochait ce quatrain :

On dira par tout l'univers,
Voyant les beaux écrits que maître Adam nous offre :
Qu'il est propre à faire des vers,
Comme il est propre à faire un coffre.

Le *Virgile au rabot* avait des émules tels que le pâtissier Ragueneau, le serrurier Réault et l'Orfèvre Olivier Massias. Mais il absorbait à lui seul l'admiration générale. Il était une de ces curiosités littéraires dont on se montrait alors aussi friand qu'aujourd'hui. Durant son séjour à Paris, Adam Billaut courut, comme Jasmin, d'ovation en ovation. Ils appartiennent tous deux à la catégorie des poètes-phénomènes.

Lorsque les libéralités du comte d'Harcourt furent épuisées, le Gros, qui avait horreur du vide, alla frapper à l'hôtel de Nevers, chez l'abbé de Villeloin, et lui conta sa détresse. Marolles avait abandonné les « repues franches », pour entrer au service de Marie de Gonzague, mais il avait gardé bon souvenir de son

1. Tallemant, *Historiettes*, t. VII, p. 237 et suiv.

vieil ami Marc-Antoine de Saint-Amant. Il le reçut donc à cœur ouvert, et lui offrit aide et protection. L'abbé tint parole. Il recommanda chaleureusement le poète à la princesse, devenue reine de Pologne et qui « le retint au nombre des gentilshommes de sa maison, avec une pension de trois mille livres, qu'elle lui octroya par brevet qu'elle fit expédier exprès (1) ». Saint-Amant était radieux comme s'il eût arrêté la roue de la Fortune. Il gambadait, et, dans l'ivresse de sa joie, se faisait par anticipation appeler « Saint-Amanski ». Il s'écrie avec une expansion tout enfantine, dans une épître adressée à M. Desnoyers, secrétaire des commandements de la reine :

. . . . Il m'entre en la pensée,
Si vers le Nord ma fortune est poussée,
Si la Vistule à mes yeux se fait voir,
Comme le ciel m'en a donné l'espoir,
De me vêtir en noble et fier Sarmate,
D'un beau velours dont la couleur éclate,
Qui, grave et doux sur un poil précieux,
Rende mon port superbe et gracieux ;
D'armer mon flanc d'un riche et courbe sabre ;
De m'agrandir sur un turc qui se câbre,
De transformer mon feutre en un bonnet,
Qui tienne chaud mon crâne rasé net ;
De suivre en tout la polonoise mode,
Jusqu'à la botte au marcher incommode,
Jusqu'aux festins où tu dis qu'on boit tant,
Et dont l'excès m'étonne en me flattant.....

Tandis que le Gros gagnait la Pologne en qualité de conseiller d'État, le Rond battait les Espagnols à Valenciennes, et le Vieux, de retour à Paris, mettait la main à l'*Honnête homme*. La confrérie des monosyllabes était à jamais dissoute.

Pour payer les honneurs dont il était comblé, Saint-Amant dédia son *Moïse* à Marie de Gonzague, qui, tout engouée du poète, le chargea d'assister en son nom au couronnement de la

1. Marolles, *Mémoires*, édition de 1755, t. I, p. 312.

reine de Suède. Christine l'accueillit avec les marques de la plus vive sympathie. Elle faisait, comme on sait, profession d'aimer les lettres, et semait des sourires autour d'elle pour récolter des vers à sa louange. Saint-Amant tomba dans le piège. Du reste, il séjourna peu de temps à Stockholm; les fêtes du couronnement terminées, il revint en Pologne. Il y revint tout pensif. La cour de Suède, où affluaient les lettrés de France, lui avait rappelé Paris et... le cabaret de l'*Épée royale*. Il avait pris en haine Varsovie, où l'on buvait largement, mais sans esprit et sans gaieté. Il accablait cette capitale de tous les griefs possibles, et, quoique peu porté aux pensées d'amour, se plaisait à citer cette phrase de Balzac : « N'avez-vous point ouï parler de cet honnête homme d'Italie qui disoit, au retour d'un voyage qu'il fit en Pologne, que les femmes de ce pays-là étoient aussi blanches que leurs neiges, mais qu'elles étoient encore plus froides qu'elles n'étoient blanches, et que souvent leur conversation l'avoit enrhumé (1)? »

Saint-Amant résigna donc ses fonctions de conseiller d'État pour retourner en France, où l'attendaient de cruels mécomptes. La tabagie de l'*Epée royale*, qu'il visita tout d'abord, avait changé d'aspect; les anciens habitués avaient fait place à de nouveaux. On le reçut presque comme un étranger. Il était loin le temps où Saint-Amant se représentait avec la chevelure frisée d'un

Gros comte allemand,
Le teint frais, les yeux doux et la bouche vermeille.

Pauvre poète! les années avaient diminué son entrain et affaibli sa verve. Il n'avait conservé que son ventre, qui devait, hélas! le quitter aussi, la détresse aidant. Les trois mille livres étaient restées en Pologne avec la fonction, et la pension promise n'arrivait pas. Il logeait rue de Seine, porte à porte avec le savantasse François Charpentier.

1. *Entretiens*, édition de 1659, p. 126.

Saint-Amant se plaignit de sa mauvaise fortune du ton de bouffonnerie qui lui était habituel :

Fagotté plaisamment comme un vrai Simonnet,
Pied chaussé, l'autre nu, main au nez, l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur ma caboche
Un coffin de Hollande en guise de bonnet.

Il dit ailleurs :

Gîté dans un chien de grabat,
Sur un infâme lit de plume,
Entre deux draps teints d'apostume
Où la vermine me combat,
Je passe les plus tristes heures
Qui dans les mortelles demeures
Puissent affliger les esprits;
Et la nuit si longue m'y semble,
Que je crois qu'elle ait entrepris
D'en joindre une douzaine ensemble.

Nous trouvons un pendant à ce tableau dans la description qu'il fait à Marigny-Mallenoë de la chambre de son ami Gouspin :

..... Quand pour prendre son repos,
Las et non soûl de la débauche,
Il donne le bonsoir aux pots,
En faisant demi-tour à gauche,
De sa nappe il fait un linceul.
Un ais qui se plaint d'être seul
Lui fournit de couche et de table.
La muraille y sert de rideau.....

Comme ces citations le démontrent, la plume de Saint-Amant est un pinceau. Ses impressions se traduisent par des images. et par des images où éclate une grande richesse de coloris. Son vers va droit au but, comme celui du vieux Mathurin. On a reproché à notre brave poète quelques crudités d'expressions : — véritable pudeur d'eunuques baissant les yeux devant une ra-

vissante créature, sous prétexte qu'elle est nue. Que l'auteur du sonnet des *Goinfres* nous pardonne de le comparer à la Vénus de Milo! Saint-Amant eut l'honneur d'être, avec Théophile, injurié par le « Narsès de la satire », comme disait Ch. Nodier. Mais Boileau fut flagellé en même temps que Gombauld, coupable de l'épigramme suivante :

Tes vers sont beaux quand tu les dis;
Mais ce n'est rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

Voici la riposte qui se trouve dans une élégie adressée au duc de Retz :

Leur louche entendement est un traître animal;
Pour avilir un vers, ils le prononcent mal.
Ils ont l'oreille fausse à la juste harmonie,
Leur esprit est crevé sous le faix du génie.....

Le *Moïse*, à vrai dire, est loin d'être un chef-d'œuvre : il prête quelque peu le flanc à la raillerie. Pourtant, il est certains passages de ce poème qui valent à eux seuls plus que tout le bagage versifié de Boileau. L'auteur apprécie lui-même fort justement ses défauts et ses qualités : « Je ne me plais pas beaucoup à me parer des plumes d'autrui, comme la corneille d'Horace... La description des moindres choses est mon apanage particulier. » Saint-Amant a le tort grave de se perdre parfois dans des détails microscopiques, mais il reste toujours, même dans les plus grands écarts, d'une supériorité incontestable. Peu de poètes ont manié la langue d'une main plus ferme, plus audacieuse. Théophile avait osé dire, parlant de Henri IV : « Son courage rioit. » Lui, il écrivit sans broncher :

J'écoute, à demi transporté,
Le bruit des ailes du silence
Qui vole dans l'obscurité.

Hardiesse que Delille a gauchement plagiée. Saint-Amant composa, dans ses heures de mélancolie, un poème rempli de grâce et de fraîcheur, *la Solitude.* On y rencontre des strophes délicieuses de nombre et d'ingénuité; c'est une transformation complète :

Que l'eau fait un bruit agréable
Tombant sur les feuillages verts,
Et que je charmerois l'oreille
Si cette douceur nonpareille
Se pouvoit trouver en mes vers!

N'est-on pas tout dérouté d'entendre l'éloge de l'eau sortir d'une pareille bouche? « Si cet ivrogne de Saint-Amant, dit l'abbé de Longuerue, avoit su quelque chose et qu'il eût voulu autant travailler que boire, la nature lui avoit donné du génie et il auroit pu aller loin (1). » Demi-justice rendue par un juste appréciateur de Boileau. Saint-Amant fut admis à l'Académie en 1634. La mission qu'il s'imposa de recueillir et d'introduire dans le Dictionnaire les mots grotesques et burlesques mis en circulation le fit dispenser du fastidieux discours de réception et de ceux qui étaient prononcés alors chaque semaine. Un jour qu'il gagnait son poste d'académicien, il rencontra Faret, qui ne s'enivrait plus qu'à huis clos et s'intitulait gravement « baron de Saint-Privat, » qualité dérobée à un homonyme mort au service d'une Grimaldi quelconque (2). Le Vieux, après avoir serré cauteleusement la main du Gros, l'attire à l'écart, et, tout penaud, le supplie de chercher, pour rimer à cabaret, un autre nom que le sien. Saint-Amant promet la radiation demandée, et remplace, en effet, dans la première édition, Faret par Muret; seulement il ajoute cet *erratum* perfide : « Au lieu de Muret, lisez Faret. »

Le livre de l'*Honnête homme* avait valu à son auteur, outre

1. *Longueruana*, t. II, p. 138.
2. Le P. Anselme, *Hist. généalogique*, t. IV, p. 494

l'amitié de l'évêque Coeffeteau, une de ces renommées placides qui, n'effarouchant personne, font leur chemin sans encombre et s'endorment finalement sur les moelleux coussins d'une opulente pension. La même fortune n'était pas réservée au *Moïse;* Saint-Amant ne trouva que déception et misère à la place du bénéfice qu'il avait rêvé. Il ne lui fut pas donné de faire, comme Desportes, la conquête d'une abbaye de Bon-Port, à la pointe d'un hémistiche. Il avait trop cassé les vitres en poésie, pour être amnistié par le régent de huitième, chargé de la double fonction de régulateur du bon goût public et de ministre de la munificence royale.

Tout conspira contre lui; rien ne put le tirer de sa détresse. Ce fut vainement qu'il chercha, dans l'exploitation d'une verrerie, l'aisance que son talent ne pouvait lui procurer. Ce fut vainement aussi que, cédant aux suggestions de la « faim, cette mauvaise conseillère », il composa un ridicule poème où il félicite Louis XIV de son habileté à nager... Sa tentative industrielle ne lui rapporta qu'une épigramme de Maynard, le président-poète, qui le traite de « gentilhomme de verre ». Quant à sa *Lune parlante*, Boileau en amusa celui que Madame de Maintenon devait déclarer « difficile à amuser ». Mais il avait tant de verve, le régent de huitième, et le spectacle d'un poète grelottant sur un misérable grabat est chose si bouffonne!

Saint-Amant, que l'on a fait mourir, comme le tendre Racine, d'un regard du « grand roi », mourut, en réalité, de la mort de son propriétaire « qui l'aimoit, qui le connoissoit de longue main, et qui ne l'avoit jamais forcé de payer (1) ». Nous sommes heureux de pouvoir citer le nom de ce brave homme, qui s'appelait Monglas. Nous le livrons à l'admiration générale, sans craindre de voir s'étendre outre mesure la contagion de l'exemple.

Cette perte inattendue fut le coup de grâce pour Saint-Amant: le sol manqua sous ses pieds... — Il ne pouvait pourtant, le

1. *Chevræana*, t. I, p. 34.

vaillant ivrogne, quitter la terre prosaïquement, comme un buveur d'eau. D'accord; mais à quelle source puiser la dernière joie ? Le bon ange invoqué apparut sous les traits d'un pédant. Charpentier, qui jusque-là avait, par prudence, fermé les yeux, ouvrit sa bourse dans ce moment suprême; et cette libéralité permit à Saint-Amant de rendre le dernier soupir entre deux vins. Il passa gaiement d'une rive à l'autre, fredonnant, avec une variante ajoutée *in extremis*, ce couplet d'une folle chanson de Claude de l'Étoile :

Vive les lieux où l'on s'enivre!
On ne les sauroit trop chérir.
Vivre sans boire, c'est mourir,
Et boire en mourant, c'est revivre (1).

1. Le texte porte :

Et mourir en buvant, c'est vivre.





IV

L'ACADÉMIE DE LA VICOMTESSE D'AUCHY.

En regard de Théophile et de Saint-Amant se dresse la figure longue et guindée de François Malherbe, le digne père de Boileau. Quel contraste! D'un côté, la fantaisie et l'imprévu de ses horizons sans nombre; de l'autre, une orgueilleuse indigence de forme et d'idées, que tous les eunuques de lettres se proposent pour modèle. Beau type, en effet! La poésie de Malherbe, si poésie il y a, ressemble à ces femmes vertueuses qui affectent de cacher la gorge qu'elles n'ont pas. Mais le pape de l'Église classique l'a canonisé, et, chanter les louanges de ce nouveau saint, c'est faire acte d'orthodoxie littéraire. — Que d'autres s'agenouillent et entonnent l'hymne célèbre : « Enfin Malherbe vint. » Au risque d'encourir l'anathème des quarante grands prêtres du Bon-Goût et de leurs vicaires, nous qui sommes du parti des iconoclastes, nous crions et crierons toujours : A bas les idoles! Sus donc à l'idole Malherbe!

C'était, confessons-le d'abord, — un galant homme : il battait sa maîtresse. On n'aime que celles qu'on bat. Or, il adorait la vicomtesse d'Auchy à tour de bras. La bonne dame avait, il est vrai, quelque droit à ces gourmades. Outre la passion qu'elle inspirait à Malherbe, et qui les justifie déjà, elle était douée d'une nature luxuriante, et recherchait avec fougue les aventures

amoureuses. Un jour que sa soif de l'inconnu l'avait entraînée dans une folle intrigue, Malherbe, qui flairait le péché mignon, « lui prit les mains d'une des siennes, et de l'autre la souffleta jusqu'à la faire crier au secours (1). » Voilà un saint que les portefaix n'hésiteraient pas à reconnaître pour patron.

Ce Céladon bourru avait pourtant aussi grand besoin d'indulgence. Entre temps, il courait volontiers le guilledou et s'adonnait aux Chloés de hasard. Par une juste compensation, c'était lui qui recevait les horions dans les nombreuses escarmouches qu'il livrait. Il en faisait, du reste, parade, comme un soldat se glorifie de ses blessures; en sorte que la vicomtesse n'était jamais qu'à moitié vengée. Il chassait toute espèce de gibier, voire même le gibier d'antichambre. Un jour qu'il était allé rendre visite à Madame de Rambouillet, ne l'ayant pas rencontrée, il « présenta ses civilités » à une suivante de l'hôtel. Mais sa politesse faillit lui coûter cher, car un coup de mousquet ayant été tiré on ne sait d'où, dit la chronique, la balle passa entre la soubrette et l'homme aux civilités. Cette aventure devint bientôt la fable de la cour et de la ville. Madame de Rambouillet, à la première entrevue, félicita celui qui l'avait surnommée Arthénice d'avoir échappé aussi heureusement à un tel péril.

— Je voudrais, répondit-il, avoir été tué de ce coup. Je suis vieux, j'ai assez vécu : et puis on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'avait fait faire.

Malherbe, en résumé, l'austère Malherbe, qui pose si gravement devant l'imbécile postérité, ne se contentait pas de jeter la bride sur le cou de ses fredaines; il saupoudrait ses entretiens de grivoiseries perpétuelles. C'était là son terrain favori. Vers la fin sa vie, ne méritant plus, comme l'amant blasé de Madame de Verneuil, que le titre de « capitaine Bon-Vouloir, » il disait à M. de Bellegarde, son protecteur, avec le ton rogue qui le distinguait :

— Vous faites bien le galant ; lisez-vous encore à livre ouvert ?

1. Tallemant, *Historiettes*, t. I, p. 301.

Sur la réponse affirmative du grand écuyer, il ajouta :

— Ma foi, je vous envie plus cela que votre duché-pairie.

On ne l'appelait chez M. de Bellegarde que « le père Luxure ».

La personnalité de Malherbe regorge d'inconséquences. Il rougissait parfois du métier de poète. « Voyez-vous, mon cher monsieur, disait-il à Racan, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous pouvons en espérer, c'est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons été tous deux bien fous de passer toute notre vie à un exercice si peu utile, et au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps et à penser à l'établissement de notre fortune (1). Il célébrait avec emphase l'illustration de la maison de Malherbe Saint-Aignan, et faisait grand fracas de ses armes, qui étaient d'argent semé d'hermines à six roses de gueules. Le lendemain, par un changement de front inattendu, il reprochait au marquis de Racan, de la maison de Bueil, ses allures et ses prétentions de gentilhomme : « C'est folie, disait-il, de se vanter d'être d'une ancienne noblesse ; plus elle est ancienne, plus elle est douteuse : il ne faut qu'une femme lascive pour pervertir le sang de Charlemagne et de saint Louis. Tel qui pense être issu de ces grands héros est peut-être venu d'un valet de chambre ou d'un violon (2). »

Malherbe fut présenté à la cour par Duperron et des Yveteaux. Henri IV le reçut à bras ouverts, mais à bourse close. Il était quelque peu enclin à la lésinerie, voire même à la rapine, ce bon roi de la « poule au pot ». Il ne prodiguait que les gasconnades et montrait parfois ses doigts crochus, disant avec une cynique ingénuité : « Si je n'avais été roi, j'aurais été pendu. » O mystères de la popularité !

Cependendant, Henri IV avait fait « commander des vers » à Malherbe sur son voyage dans le Limousin ; les vers servis, il fallait les payer. Notre gascon se tira d'affaire avec la libéralité de

1. Tallemant, *Historiettes*, t I, p. 281 et suiv

2. Ménétrier.

M. de Bellegarde, qui reçut l'ordre de pensionner l'auteur sur sa propre cassette. Le premier gentilhomme de la chambre, s'exécutant de bonne grâce, lui donna mille livres d'appointements et la table; de plus, il lui entretint un laquais et un cheval. Ce fut dans cette maison que commencèrent les relations de Malherbe avec Honorat de Bueil, marquis de Racan, alors page de M. de Bellegarde, relations de pédagogue à élève.

Notre maître d'école renté, logé et nourri, ouvrit chez lui un cercle ou plutôt une classe. Il y admettait Maynard, Cauvigny de Colomby, Yvrande, Infrainville, Lingendes, Touvant et Chandeville. Maynard était, en ce temps-là, président au présidial d'Aurillac. Un habitant de cette ville s'en vint un jour heurter à la porte, demandant :

— M. le président n'est-il pas ici?

Malherbe, avec sa brusquerie ordinaire, se leva et répondit :

— Quel président demandez-vous? Il n'y a que moi qui préside ici.

Ce grand éplucheur de syllabes ne reconnaissait, en toutes choses, d'autre supériorité que la sienne. Il prétendait dépasser tout le monde de la tête, et jalousait non seulement les succès poétiques de ses disciples, mais encore la taille élancée de Colomby. Du reste, il était « grand et bien fait, et d'une constitution si excellente, qu'on a dit de lui, aussi bien que d'Alexandre, que ses sueurs avaient une odeur agréable (1) ». La morgue de Malherbe le menait tellement loin, que le doucereux Lingendes, dont Colletet a vanté la politesse, dépouilla une fois sa patience accoutumée et s'écria : « Ce n'est qu'un tyran ; il abat l'esprit aux gens. » Souvent, il y avait foule chez le tyran; on venait lui faire sa cour, baiser la main qui tenait la verge du Parnasse. Mais le palais ne se composait que d'une chambre, et la chambre ne renfermait que huit chaises. Quand tous les sièges étaient occupés, Malherbe verrouillait la porte et criait à ceux qui frappaient : « Attendez, il n'y a plus de chaises. »

1. Tallemant, *Historiettes*, t. I, p. 274.

La vicomtesse d'Auchy eut pitié de cette gêne et offrit son hôtel. Pour faire pièce à l'abbé de Bois-Robert, l'abbé de Cérisy la pressait depuis longtemps d'élever académie contre académie. Outre les familiers du logis de Malherbe, cette réunion compta parmi ses membres : Pagan, l'ingénieur; Maucors, docteur en théologie; les abbés de Croisille, Montfuron et d'Aubignac; Maugars, le joueur de viole; Claude de l'Estoile; enfin, deux philosophes d'occasion et rivaux, répondant aux noms de l'Esclache et de Saint-Ange.

Malherbe, on le pense bien, trônait ici comme chez lui. Il y apporta la même superbe et la même acrimonie. Lui présent, on ne pouvait parler que de ses vers. Il remplissait et fatiguait l'assemblée de son individualité. Il était comme Racan, « de Balbut en Balbutie », ainsi qu'il le disait lui-même, et avait néanmoins la manie de la déclamation. « C'étoit, écrit Balzac, le plus mauvois récitateur de son temps. Nous l'appelions l'Anti-Mondori... Outre qu'on ne l'entendoit pas, à cause de l'empêchement de sa langue et de l'obscurité de sa voix, il crachoit au moins six fois en récitant une stance de quatre vers; ce qui fit dire au cavalier Marin qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus humide ni de poëte plus sec. » Le jugement du cavalier Marin est marqué au bon coin. « Poëte sec », voilà Malherbe convenablement drapé. L'esprit de cet aligneur de rimes ne connaissait que des couches longues et laborieuses. Il lui fallut trois ans pour mettre au jour la pièce intitulée : « Consolation à M. le premier président de Verdun sur la mort de Madame sa femme. » Le « sacré ministre de Thémis » — c'est son expression — était remarié lorsqu'il reçut la « consolation ».

Malherbe mordillait les vers d'autrui, quand il avait fini de défiler son chapelet d'hémistiches mal cousus. Le fruit où il mettait le plus volontiers la dent, c'étaient les archaïsmes de Mademoiselle Marie Jars de Gournay, qui avait fort justement qualifié de « bouillon d'eau claire » son incolore et insapide traduction du trente-troisième livre de Tite-Live. La fille d'alliance de Montaigne protestait contre le nouveau Parnasse, en ronsar-

disant à outrance. Celle que le professeur d'éloquence Dominique Baudius appelait la « sirène françoise » était, selon le style du temps, une assez gaillarde pucelle. Le culte qu'elle avait voué aux Grecs lui faisait amnistier le grand mépris dans lequel parfois ils ont tenu les femmes. « A Dieu ne plaise, disait-elle avec une candeur renversante, à Dieu ne plaise que je condamne ce que Socrate a pratiqué. » Richelieu voulut, un jour qu'il était en belle humeur, jouir de l'embarras de Mademoiselle de Gournay. Il l'envoie chercher et lui adresse un compliment tout composé de vieux mots dérobés à son *Ombre* (1).

— Vous riez de la pauvre vieille, lui dit-elle ; mais riez, grand génie, riez ; il faut que tout le monde contribue à votre divertissement.

Le cardinal déferré se retire de ce faux pas en disant à Bois-Robert :

— Il faut faire quelque chose pour Mademoiselle de Gournay. Je lui donne deux cents écus de pension.

— Mais elle a des domestiques, répond l'abbé.

— Et quels ?

— Mademoiselle Jamin, bâtarde d'Amadis Jamin, page de Ronsard.

— Je lui donne cinquante livres par an.

— Il y a encore Mademoiselle Piaillon... c'est sa chatte.

— Je lui donne vingt livres de pension, à condition qu'elle aura des nippes.

— Mais, monseigneur, elle a chatonné.

Et Richelieu d'ajouter encore une pistole. L'abbé de Villeloin a immortalisé cette intéressante bête dont, entre parenthèses, il s'est plu à changer le sexe : « Le piaillon de Mademoiselle de Gournay, écrit-il, en douze années qu'il a vécu auprès d'elle, ne se fût pas délogé une seule nuit de sa chambre pour courir dans les gouttières ou sur les toits comme les autres chats (2). »

1. *L'Ombre de la demoiselle de Gournay*. Paris. 1626.
2. Marolles, *Suite des Mémoires*. p. 98. 99.

O Monsieur de Villeloin, que d'abbés moins collet-monté que ce matou !

Claude de l'Estoile seul osait prendre la défense de Mademoiselle de Gournay attaquée, vilipendée par Malherbe. Il en fut récompensé : elle lui légua, en mourant, une précieuse relique, son exemplaire de Ronsard.

Quand le despote du lieu battait en retraite, l'académie de la vicomtesse d'Auchy prenait ses ébats comme une troupe d'écoliers délivrés de l'œil du maître. C'était alors un pêle-mêle de harangues de toute sorte, de comédies et de sermons, un vacarme de voix à déchirer les oreilles d'un sourd. Mais, aujourd'hui, à l'heure où nous faisons notre entrée, quoique Malherbe soit absent, le dé de la parole est tenu par une seule personne, l'auteur du *Traité des fortifications*. L'ingénieur Pagan, qui doit laisser un œil en Italie, promène lentement ses regards sur l'assemblée, comme pour la préparer au charme de son éloquence, et entame un discours où l'on entend le tambour battre et le canon ronfler. Il a pris soin de s'excuser, dans son exorde, avec un air cassant et dédaigneux, de s'être plus adonné aux armes qu'aux lettres ; ce qui fait dire à Habert, l'avocat au conseil : « Cet homme a déclaré qu'il ne savoit pas le latin ; je trouve pourtant qu'il n'a pas trop mal traduit le *Miles gloriosus* de Plaute. » De plus, il circule un bruit qui fait remonter la paternité du triomphant discours au petit-fils du garde des sceaux, Montholon, grand capitaine de plume, que la mort attend au siège d'Arras. Autour de Pagan bourdonne sans cesse un taon d'une désespérante taquinerie, François Hédelin. L'auteur de la *Foire d'amour* et des *Conseils à Célimène sur les moyens de conserver sa réputation*, l'abbé d'Aubignac et de Meimac, est un personnage qui, selon Tallemant, « a toujours de la bile de reste (1) ». Donc, agacé par les rodomontades de Pagan, il lui fait une guerre de coups d'épingle, et ne le lâche que tout criblé de brocards. Mais la victime se relève et s'élance furieuse sur

1. *Historiettes*, t. I, p. 329.

l'abbé, qui se réfugie bravement derrière un essaim de marquises effarouchées.

Après la harangue de Pagan, celle du comte de Bruslon, un autre grotesque. L'introducteur des ambassadeurs, chemin faisant, s'empêtre dans les broussailles de son style fourré de périodes impossibles et de métaphores de l'autre monde. Il se tire de ce guêpier par une enjambée sans exemple. A propos de Henri IV, son point de départ, il va déterrer Mardochée qui n'en peut mais, et l'affuble d'une fraise de la bonne faiseuse et de canons du dernier goût Le vainqueur d'Aman, transformé en parfait raffiné d'honneur, n'est-ce pas là une adorable invention? — Bruslon devait inspirer, pendant la campagne de Lorraine, un couplet d'allure éminemment gauloise :

Ce grand foudre de guerre,
Le comte de Bruslon,
Étoit comme un tonnerre
Avec son bataillon,
Composé de cinq hommes
Et de quatre tambours,
Criant : Hélas ! nous sommes
A la fin de nos jours.

Nous défions tous les vaudevillistes réunis et accouplés de procréer un huitain plus piquant. Où vit-on, marchant de concert, pareille crânerie et pareille couardise? — Mais passons.

Voici les deux rivaux face à face. L'Esclache, ce novateur qui enseigne la philosophie en français, dispute pied à pied l'attention générale à Saint-Ange, un maniaque, qui prétend démontrer la Trinité par « raison naturelle, » et serine de jeunes enfants sur les questions théologiques. L'Esclache est vaincu. On s'ébahit autour de ces petits prodiges, qui jouent avec Dieu le Père comme avec Polichinelle. On s'émerveille d'entendre de bouches si roses sortir de si grosses paroles. Une seule voix s'élève pour protester contre le scandale de ces profanations enfantines, la voix de M. de Paris, oncle et prédécesseur du gamin mitré de la Fronde. Le grave prélat, venu là par hasard, prend congé de la vicomtesse,

après lui avoir « conseillé » d'un air impératif, de laisser désormais la théologie à la Sorbonne. — Pauvre Saint-Ange! c'était bien la peine de convertir des perroquets!

Avec la sortie du cardinal de Retz, coïncide l'apparition bruyante de deux originaux, qui s'assourdissent d'un monologue simultané. Celui-ci a nom Boutard : c'est un petit homme au long nez et à jet de voix continu. Boutard est en train de tirer sur Malherbe. Il traite *ex cathedrâ* des diverses façons de cracher : il en a découvert cinquante-deux, dont il fait la démonstration aux dépens du tapis de pied de Madame d'Auchy. Le monologue de l'autre ne se compose que de points d'exclamation : « Délicieux! parfait! oh! oh! oh! » — « Qu'est-ce donc? » demande-t-on de tous côtés, pour couper court aux excentricités écœurantes du prolixe Boutard. Le marquis, car ce n'est rien moins qu'un marquis, — tient à la main la *Gazette de Sauvage* (1), l'inventeur du « canard » et le concurrent de Renaudot.

— Sarpejeu! s'écrie-t-il, cette fois Sauvage nous la baille belle. . Figurez-vous, — pardon, charmante vicomtesse, ajoute-t-il en s'inclinant devant la maîtresse de céans; figurez-vous que ce diable d'homme cite un arrêt du parlement de Grenoble qui déclare légitime un enfant que la mère avoue avoir conçu durant l'absence de son mari, et cela, par la force de l'imagination, en songeant qu'elle habitait avec lui.

Et toute l'académie de rire aux larmes. — Sauvage devait, lui, mourir d'hilarité, lorsqu'il apprit que le même parlement, piqué au vif, avait rendu un arrêt contre sa plaisanterie, et que les écoles de médecine, dévorant le canard, agitaient gravement la question de savoir « si la force de l'imagination pouvoit suffire pour faire concevoir ».

Cette scène passée, Armentières, l'espiègle neveu de la vicomtesse d'Auchy et la dernière galanterie de Madame de Sablé, prit hautement à partie le poète Touvant, et, de sa voix la plus caressante, le pria de livrer à l'admiration de l'académie quelque

1. Cette feuille s'imprimait à Bruxelles.

poème frais éclos. Touvant partit aussitôt, comme un mousquet chargé à point et dont on vient de presser la détente. Notre rimeur fit une décharge affreuse de vers incandescents. Cela ressemblait, pardon de l'anachronisme, — à un feu de peloton sans fin. La malice d'Armentières devait tourner à sa propre confusion, car tout l'auditoire trépignait d'aise et menaça de tomber dans une pâmoison extatique en entendant cette strophe larmoyante :

L'amour d'Endymion fait-il rougir la lune?
Elle tient en ses bras, lorsque la nuit est brune,
Le pasteur endormi.
Le mari de Procris fait-il honte à l'aurore?
Et la belle Vénus plaint-elle pas encore
La mort de son ami?

Hélas! la trouée était faite : il s'ensuivit une épouvantable inondation de rimes. Dumay et Montfuron donnèrent un libre cours à leurs élucubrations amoureuses. Ils convoitaient tous deux une certaine Angélique, et se la disputaient à coup d'hémistiches enflammés. L'abbé de Val-Saine déclama une pièce intitulée : « Sur un baiser pris par un feint départ. » Dumay riposta par des stances sur le sein d'Angélique, qu'il qualifia de « sphère d'amour ». C'est une manière de complainte où l'on remarque l'adorable antithèse suivante :

Ton sein est un brasier environné de glace.

Ce vers fit tourner tous les regards du côté de Madame d'Auchy, dont la gorge splendide était en grande réputation, et qui, sur un pareil terrain, ne souffrait aucune rivalité. La vicomtesse ricanait avec une suprême impertinence, qui déconcerta l'élégiaque et timoré Dumay. Il s'effrayait de l'audace qu'il n'avait pas eue et de l'allusion blessante qu'on pouvait lui prêter. Il savait que, si Malherbe rudoyait parfois sa Caliste, il faisait bâtonner ceux

qui osaient la toucher du bout de leurs épigrammes, — témoin Berthelot, coupable de cette malice :

Beauté dont je me ris, quand on dit que l'Amour
Se plaît tant en vos yeux qu'il y fait son séjour.
N'avez-vous point de sens pour juger qu'on vous flatte ?
Qu'il n'y loge point, il est trop évident.
Sinon qu'il y logeât ainsi qu'un président
Prononçant des arrêts en robe d'écarlate.

C'était la contre-partie de la méchante pièce de Malherbe, qui commence ainsi :

Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards.

Madame de Rambouillet avait déjà dit à ce propos : « Il a raison, car ses yeux pleurent presque toujours, et l'Amour trouve de quoi y tremper ses dards tout à son aise. » Malherbe s'était vu, dans le cas présent, obligé de renfermer sa rage, car les convenances ne lui permettaient pas de dépêcher à la marquise le gentilhomme besogneux qui lui servait de coupe-jaret. Ce drôle nommé la Boulardière, était un gascon de Caen, sans foi ni loi, ne parlant que de ses illustres aïeux, et prêt, moyennant quelques écus, à envoyer son noble père dans l'autre monde.

Malherbe n'avait plus sans doute la Boulardière sous la main, lorsque son fils fut poignardé par de Piles. Il comptait alors soixante-treize ans, et voulut tirer lui-même vengeance du meurtrier. Des capitaines aux gardes, témoins de la scène, se jouèrent de cette valeur quasi-posthume. Il fallut rengainer. Malherbe, du reste, quand vint sa dernière heure, regarda bravement la mort en face, et dit à ceux qui lui parlaient du paradis et de l'enfer : « J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres et aller où vont les autres. » Mais il devait gâter ce mot et laisser encore passer le bout de l'oreille du pédagogue. Au moment même de faire le grand saut, il gourmanda sa garde-malade, qui se permettait des privautés avec la langue française. Quant à la

vicomtesse d'Auchy, elle fut sur le point, comme le marquis de Crillon, de refuser l'extrême-onction, sous pretexte que ce n'était qu'un « sacrement de bourgeois ».

Malherbe, né en 1555, nous a fait rétrograder jusqu'à l'ère de Régnier, avec lequel il n'a de commun que l'époque. Rentrons dans le dix-septième siècle par la grande porte.





V

RICHELIEU ET SES COLLABORATEURS

Le ministre puissant qui faisait courber sous son bras de fer toute la noblesse de France et abattait sans merci les têtes les plus hautes; le prince de l'Église assez osé pour déclarer la guerre au pape; le politique habile qui tenait en respect les ennemis du dehors comme les ennemis du dedans, et qui, selon le mot du vieux duc d'Épernon, n'avait laissé au roi, son maître, que « le don de guérir les écrouelles » ; le cardinal-duc, enfin, aimait à se reposer de ses grandeurs dans la compagnie du bon Guillaume Colletet, ou de quelque autre poète. Celui dont la litière n'entrait dans les villes que par une large brèche, ne voulait être qu'un simple citoyen dans la république des lettres. A Gombauld, lui lisant une comédie et refusant de se couvrir, Richelieu dit avec une grâce charmante : « Nous nous incommoderons l'un et l'autre. » Et il jeta son chapeau sur la table. De ce jour date l'émancipation des gens de lettres. C'est Richelieu qui les a mis hors de page. Pourquoi ne pas le reconnaître? Que nous importe que « l'homme rouge », comme on le nomme, ait fait couler le sang de Cinq-Mars? Ce sont là les affaires du roi et de son digne frère, qui ont livré au bourreau, l'un son mignon, l'autre son complice. A eux la tache. Une seule chose pèse sur la mémoire de Richelieu : la mort d'Ur-

bain Grandier. Et encore pourrait-on rejeter ce fardeau sur le P. Joseph, l'auteur véritable de la tragi-comédie appelée : « *La Diablerie de Loudun* ». Allons même plus loin : on démontrerait aisément, selon nous, que le brave capucin qui, sous sa mine funèbre, cachait une humeur joviale, ne provoqua cet autodafé que pour jouer un mauvais tour à des ursulines qui avaient le diable au corps. L'amour était au fond de la pièce.

Donc, nous le répétons, c'est Richelieu qui affranchit les gens de lettres. En devenant les pensionnaires du ministre, les « domestiques » des grands seigneurs purent entrevoir une ère prochaine d'indépendance complète. Les bienfaits de la Révolution sont en germe dans un grand nombre d'actes de Richelieu.

Cela dit, montrons l'homme de plume dans le cardinal. Ne parlons pas du tact : il est absent. En revanche, la passion est ardente, tyrannique même.

— A quoi pensez-vous que je prenne le plus plaisir? demandait-il un jour à Desmarets de Saint-Sorlin.

— A faire le bonheur de la France, répondit l'auteur de *Clovis*.

— Point du tout, riposta Richelieu, c'est à faire des vers.

La poésie était son faible, dans les deux sens du mot.

Mais montons les degrés de l'aile gauche du Palais-Cardinal et pénétrons dans la chambre qui touche à la galerie des hommes illustres, et où le maître tient son académie privée. Un seul visiteur attend : c'est le petit Bautru, qui cumule le métier de poète et celui de farceur; le futur comte de Saint-Séran qui doit se noyer au classique passage du Rhin, et qui, arrivé à la cour d'Anne d'Autriche avec huit cents livres de rente, en laissera cinquante mille à sa mort. Il est en train de couver quelque bonne gasconnade propre à dérider le front du ministre L'ancien conseiller d'État est un dupeur d'oreilles, duquel Marigny a dit : « Il a été baptisé avec du faux sel, il ne loge jamais que dans des faubourgs, il passe toujours par de fausses portes, il cherche toujours les faux-fuyants et ne chante jamais qu'en faux-bourdon. » Cet autre Bois-Robert, dont les épaules avaient été caressées par le bâton du marquis de Borbonne, prodiguait sans mesure les coups de dents.

Un jour, qu'après avoir reçu une vigoureuse gourmade de la part du duc d'Épernon, qu'il avait mordu, il se rendait au Louvre et voyait tous les courtisans s'éloigner de lui :

— Eh quoi! s'écria-t-il, croit-on que je suis devenu sauvage pour avoir passé par les bois!

On s'habitue à tout, même au bois vert. La bouffonnerie avait à jamais élu domicile sur les lèvres de Bautru. C'était, du reste, une vertu de famille. Sans parler de ses frères, dont l'un, le comte de Nogent, rivalisait d'humour avec l'Angéli, il avait un cousin, le prieur de Matras, qui entretenait un commerce de railleries avec Scarron, et qui, non content d'être un carme accompli, buvait comme deux cordeliers. Le seul chagrin qui eût jamais assombri la physionomie de Bautru était ce chagrin banal qu'éprouve l'homme d'esprit comme le niais en découvrant un larron dans le domaine conjugal. Il s'agissait d'un vol domestique. Cette femme qui rougissait, au Louvre, d'entendre Marie de Médicis prononcer « Madame Bautru » à l'italienne, fut trouvée abandonnant sa pudeur aux mains robustes d'un valet de chambre. Le propriétaire... le mari, voulons-nous dire, jeta les hauts cris. Mauvais plaisant, mauvais caractère. Il fit garotter le délinquant par les autres valets, et lui administra une correction aussi neuve que cuisante. La cire d'Espagne y jouait le principal rôle. Les Sganarelles sombres qui désireraient se procurer la recette, n'ont qu'à s'adresser à Tallemant des Réaux, à qui rien n'échappe et qui ne garde rien (1). Nous déclinons, quant à nous, toute responsabilité.

Mais une porte s'ouvre, et Richelieu paraît, suivi de M. de Raconis, cet évêque de Lavaur à qui, rapporte Simon, « il donnoit de temps en temps un texte bizarre pour prêcher devant lui sur-le-champ, dans une chambre où il s'enfermait exprès. Ce docteur, qui était payé pour faire rire le cardinal, disoit cent impertinences... Et comme le cardinal donnoit ordre qu'on ne l'appelât pour quelque chose que ce fût dans ce temps-là, il disoit en riant : « On croit que nous traitons ici des affaires les plus

1. *Historiettes*, t. II, p. 314.

importantes de la religion(1). » Outre l'Éminence grise, son collaborateur sérieux en cette matière était Dulaurens, qui écrivit, presque sous la dictée du prélat, l'ouvrage intitulé *le Triomphe de l'Église romaine.* Mais laissons là le grimoire théologique de Richelieu. Cette denrée n'est pas de notre compétence, et encore moins de notre goût.

Le cardinal congédie de la main le bouffon de Sorbonne, pour se livrer tout entier au bouffon de cour. S'il aime les grelots, il aime aussi à en varier le son.

— Mon cher Bautru, s'écrie-t-il gaiement, tirez au plus vite quelque folie de votre gibecière : j'ai besoin de me réjouir.

— Monseigneur, repartit l'autre en saluant, ma gibecière est vide...

— Vous voulez rire?

— C'est vous, monseigneur.

— Très-bien! continuez...

— Ah! j'y pense, connaissez-vous l'archevêque que j'ai surnommé l'Ambigu?

— Non; quel est-il?

— L'archevêque de Sens.

— Ah! oui, le Frère du cardinal Duperron. Et pourquoi l'avoir surnommé l'Ambigu?

— L'épitaphe que j'ai faite par avance, et que je vais vous dire, vous donnera le mot de l'énigme.

— J'écoute.

— On ne pouvait décider s'il était jour ou nuit quand il vint au monde. Il était hermaphrodite, et la sage-femme, lorsqu'il fut né, dit à sa mère : Madame, votre fils est une fille, et votre fille est un garçon. On l'appela *Lysique*, afin qu'on ne pût distinguer si c'était le nom d'un homme ou celui d'une femme. Il mit un ouvrage en lumière, mais on ne pouvait dire qu'il fût auteur, parce que c'était une traduction.

— Parfait, dit Richelieu, mais il faudrait mettre des rimes à

1. *Lettres choisies*. 1730, t. I, p. 11, 12.

cette épitaphe. N'ai-je pas raison? ajoute-t-il en prenant à partie un troisième personnage qui intervient et montre, sur un corps grêle, une face affreusement ravagée, la face d'un homme tombé dans le feu et retiré à moitié cuit.

C'est le fils de l'historien Pierre de l'Estoile.

— Vous avez toujours raison, monseigneur, dit Claude en s'inclinant.

— Double flatterie, répond Richelieu. D'abord, je ne suis infaillible qu'en politique. Je me trompe comme vous en matière de goût : Colletet me l'a bien prouvé, en refusant de faire barboter sa cane (1). De plus, dans nos petites réunions, je m'appelle monsieur tout court et non monseigneur. Bautru, profitez de la leçon.

L'ancien conseiller d'État salue de la tête et va au-devant de Bois-Robert, dont il a entendu la voix criarde. L'abbé est suivi de son frère, le conteur d'Ouville, d'Éléonor d'Étampes de Valençay, de Colletet, de Desmarets, de Corneille et de Rotrou.

L'archevêque de Reims assiste aux séances, en sa qualité de maréchal de camp comique. Nous l'avons montré plus haut, le bâton à la main et en habit court, plaçant au théâtre les comtesses de contrebande introduites par Bois-Robert. Ce dernier présente son frère à Richelieu.

— Daignez accueillir, dit-il, un Gaulois de la Gaule de Béroalde de Verville.

— Hum! répond le cardinal en toisant du regard le nouveau venu, il est de votre famille, l'abbé... Fait-il des vers, au moins?

— Par le blond Phœbus! il monte Pégase à poils et sans bride.

— Oh! oh! et voudrait-il me donner un petit échantillon de son savoir-faire?

1. Allusion à la substitution du verbe *barboter* au verbe *s'humecter*, que le ministre ne put obtenir de Colletet, dans les deux vers des *Thuileries* :

> En même temps, j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
> La cane s'humecter de la bourbe de l'eau.

Bois-Robert glisse rapidement ces mots dans l'oreille de d'Ouville :

— Sers-lui ton fameux vers des *Fausses Vérités* (1).

En bon déclamateur, son frère tousse deux fois, comme pour accorder son instrument. Puis il entre soudain dans la peau d'une suivante futée, et dit d'une voix câline :

L'amour pour être instruit ne va pas à l'école.

— Assez ! jeune homme, s'écrie Richelieu dans le ravissement. L'échantillon me suffit. Nous songerons à vous pourvoir de quelque bon bénéfice... Vous n'êtes pas sans doute un mécréant comme l'abbé ?

— Dieu m'en garde ! répond d'Ouville avec une componction bien jouée. J'ai la foi vive de l'aveugle et du cul-de-jatte de Tours, qui s'enfuirent, l'un portant l'autre, devant les reliques de saint Martin, que l'on promenait dans les rues. Un miracle aurait pu leur enlever l'infirmité dont ils... jouissaient et vivaient.

— Mon pauvre Bois-Robert, tu peux mourir maintenant... voilà un garçon capable de te remplacer.

Et le cardinal de tourner les talons et d'ouvrir la séance.

Quelle est la pièce à l'ordre du jour ? *Les Thuileries*, dont le prologue en prose est de Chapelain, et le prologue rimé de Colletet. C'est là que se trouvent les vers sur les amours des canards. On connaît moins ceux que nous allons citer, et que la vue d'une volière a inspirés à l'excellent Guillaume :

Ce qui me plaît surtout, ce sont deux tourterelles
Qui, se faisant caresse et du bec et des ailes,
Et de chastes baisers leurs flammes unissant,
Goûtoient ce que l'amour a de plus ravissant.
Cependant mille oiseaux, aux plumes émaillées,
Chantoient de si doux vers sous les vertes feuillées,
Qu'a la fin j'ai pensé que ces concerts charmants
Servoient d'épithalame a ce couple d'amants.

1. Comédie en cinq actes.

Est-il rien de plus galamment tourné? Aussi Desmarets, chargé par Richelieu de donner, avant la distribution des rôles, une dernière lecture de la comédie, est-il obligé de bisser ce passage adorable. Le pauvre Colletet plie sous le faix des applaudissements. Richelieu ne tarit pas d'éloges; pourtant il réserve ses plus chaleureux bravos pour le sixain qu'il a payé six cents livres. Mais, le prologue achevé, un orage terrible éclate. Corneille, rompant tout à coup avec sa timidité ordinaire, attaque de front la pièce et la bat en brèche, acte par acte, le troisième surtout; il la démolit tout entière et en fait voler les éclats à la barbe pointue du cardinal, qui reste impassible dans sa colère. L'Estoile et les autres, hormis Rotrou, forment un contraste éclatant avec la sérénité du maître : ils ne crient pas, ils aboient. Mais Corneille continue son œuvre avec la majestueuse placidité du génie. Il ne se contente pas d'abattre, il reconstruit Sur les ruines de cette comédie embarrassée d'incidents, il édifie une comédie de caractère, qui s'appellera *le Menteur*. La rupture est complète. Cependant, sur le point de s'éloigner, Corneille va prendre congé de Richelieu, dont la physionomie est toujours aussi calme, et qui lui dit, oubliant un peu son rôle d'homme de lettres : « Monsieur, vous manquez d'esprit de suite. » Le poète salue avec respect, sans répondre, et regagne son humble demeure de la butte Saint-Roch.

Cet esprit indiscipliné osera bientôt, tout seul, produire un chef-d'œuvre, *le Cid*. — Une telle audace fit bondir le ministre dans Richelieu. Il venait de mettre laborieusement au monde la comédie intitulée *Europe*. « C'est une pièce entièrement politique, dans laquelle la France, l'Espagne et les autres États de cette partie du monde parlent de leur puissance, de leurs forces, et des autres intérêts qui les rendent amis ou ennemis les uns des autres. Cette pièce est très peu propre pour le théâtre. Cependant, le cardinal la fit jouer par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dans le temps qu'on y représentait *le Cid* A la fin de la pièce, un comédien s'avança sur le bord du théâtre pour en faire un éloge magnifique, et l'annonça pour le surlende-

main. Mais il s'éleva du parterre un bruit confus, et tout le monde demanda *le Cid*. Le cardinal retira sa pièce, et fut si choqué de cet incident, qu'il conçut le dessein de faire tomber *le Cid* (1). » Georges de Scudéry se chargea ou fut chargé de porter les premiers coups. Le frère de la pucelle du Marais entra en lice avec l'entrain d'un matamore de comédie espagnole. « Il est de certaines pièces, écrivit-il, comme de certains animaux, qui de loin semblent des étoiles, et qui de près ne sont que des vermisseaux (2). » Après ce début triomphal, il prit le poète corps à corps, frappa de ci, de là, le malmena, enfin, de la bonne façon. Puis, quand il l'eut consciencieusement assommé, il couronna sa besogne par cette lamentation inattendue : « Comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois caché ses fautes comme je cache son nom et le mien, si, pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avois cru que j'étois obligé de faire voir à l'auteur du *Cid* qu'il se doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une si belle république, sans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran (3). » Corneille avait l'épiderme sensible, plus sensible que de raison peut-être. Il se croyait inviolable, et l'aiguillon de la critique le transportait de fureur. D'accord ; mais pour être grand homme, en est-on moins homme ?

A la suite du pamphlet dont nous venons de donner un extrait, parut un factum moitié figue, moitié raisin, portant ce titre saugrenu : *le Jugement du Cid, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse.* « ... Je n'ai jamais lu Aristote, dit l'anonyme, et ne sais point les règles du théâtre, mais je règle le mérite des pièces selon le plaisir que j'y reçois. » Voilà qui est parler d'or. Le brave sacristain ajoute, répondant aux accusations de plagiat portées par Scudéry : « Je ne m'enquiers point de ce qui est pris de l'auteur espagnol, ou de ce

1. Vigneul-Marville. *Mélanges de littérature*, t. III, p. 1 et 2.
2. Observations sur *le Cid*.
3. Observations sur *le Cid*.

qui n'en est pas, c'est *le Cid* entier que je défends et non Corneille. » Décidément, le marguillier sent le fagot : il raisonne, et raisonne juste, au lieu de battre la campagne et d'injurier, à l'instar du R. P. François Garasse. « Il faut aussi, dit-il encore, que nous confessions que cet auteur, qui ne s'attendoit point à si grand applaudissement, n'a pu supporter cette haute fortune... Scudéry a bien eu quelque raison de s'opposer à cette déification qu'il faisoit de lui-même, et de le dénicher du ciel où il s'étoit mis, sans en demander permission à Jupiter. » La restriction paraît plausible : elle se présente honnêtement, tenons-la pour légitime. Seulement, gardons-nous de faire un crime à Corneille de ses bouffées d'orgueil. Il ne s'enivrait pas, on l'enivrait. « Ce grand poëte jouit des honneurs les plus singuliers. Il avoit sa place au théâtre. Lorsqu'il y alloit, tout le monde se levoit par respect, et le parterre frappoit des mains (1). » Rien ne manquait à son triomphe, pas même l'insulteur public, qui s'appelait tantôt Scudéry, tantôt Mairet, puis Claveret, et enfin Laserre. Ce dernier, d'humeur burlesque, s'écriait à propos de sa tragédie de *Thomas Morus :* « On y suoit au mois de décembre, et l'on tua quatre portiers, de compte fait, la première fois qu'elle fut jouée. Voilà ce qu'on appelle de bonnes pièces. M. Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes ; et je lui céderai volontiers le pas, quand il aura fait tuer cinq portiers en un seul jour (2). » Heureux temps où l'on se jetait des portiers à la tête !

Disons un mot des *Sentiments de l'Académie sur la tragi-comédie du Cid*. Ce morceau de critique, élaboré par Chapelain, possède toutes les qualités du style poli en usage chez les Quarante ; il est incolore et plat au suprême degré. Après avoir jeté un regard d'aigle sur l'ensemble de la pièce, l'auteur de la *Pucelle* daigne descendre dans les moindres détails ; il épluche les mots, les flaire et les pèse, comme ferait Vaugelas lui-même. S'agit-il du soufflet

1. *Anecdotes littéraires*, t. II, p. 5.
2. *Ibid.*, t. II, p. 11.

donné à don Diègue dans le premier acte, et que le Cid rappelle en ces termes dans le deuxième :

. . . . Quand je lui fis l'affront.

Chapelain venge la grammaire insultée à son tour : « Il n'a pu dire *je lui fis*, car l'action vient d'être faite; il falloit dire *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'étoit point passé de nuit entre deux. » Voilà où aboutit la machine de guerre mise en œuvre par Richelieu.

Corneille eut aussi à lutter contre le mauvais vouloir des acteurs qui repoussaient ses légitimes prétentions, et entendaient le pressurer comme le tragique Hardy. Il tint ferme et remporta la victoire. Les droits d'auteur furent établis sur une base plus sérieuse et plus digne. De là cette doléance de la Beaupré, la martiale comédienne qui croisa le fer, en plein théâtre, avec Catherine des Urlis, sa camarade et son ennemie. « M. Corneille, dit-elle, nous a fait un grand tort; nous avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus, que l'on nous faisoit en une nuit. On y étoit accoutumé, et nous gagnions beaucoup; présentement, les pièces de M. Corneille nous coûtent bien de l'argent, et nous gagnons peu de chose (1). » Nous connaissons trop les devoirs de la politesse pour infliger un démenti à Mademoiselle Marrotte Beaupré, qui d'ailleurs pourrait nous chercher noise au jour de la résurrection. Nous nous contenterons de rapporter deux vers naïvement caractéristiques que murmuraient les comédiens eux-mêmes, au convoi du vieux Pierre :

Puisque Corneille est mort, qui nous donnait du pain,
Faut vivre de *Racine*, ou bien mourir de faim.

Lorsque, après la scène que nous avons racontée, Corneille eut secoué le joug du maitre, la société des Cinq-Auteurs, ainsi nommée parce qu'elle en comptait six, se trouva tout naturellement

1. Segrais, *Mémoires-anecdotes*, p. 214.

réduite à son chiffre normal : Desmarets, Rotrou, Colletet, Bois-Robert et l'Estoile.

Conseiller du roi, contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et secrétaire général de la marine du Levant, Desmarets de Saint-Sorlin était, en outre, le premier commis de Richelieu dans le département des affaires poétiques. C'est lui qui a signé *Europe* et *Mirame*. L'inventeur des *Amours du Compas et de la Règle* fut appelé avec raison « le plus fou des poëtes ». Sa vie est un casse-cou perpétuel. Le confident du cardinal établit d'abord sa demeure « dans la cabane des plaisirs charnels et grossiers, qui n'avoit qu'une enseigne grossièrement peinte où étaient représentés un Bacchus et une Vénus (1) ». C'est là, sur quelque table branlante, qu'il a composé son roman d'*Arianne*, dont l'héroïne, honteuse du rôle qu'elle joue, a poussé ce gémissement dans l'oreille de l'indiscret auteur du *Parnasse réformé* : « On ne trouve chez moi que des lieux infâmes; chaque livre en fournit un pour le moins, et les héros du roman sont si bien accoutumés à fréquenter ces endroits, qu'on les prendroit pour des soldats aux gardes ou des mousquetaires. Me rendre visite et aller au... (vous m'entendez bien) n'est plus qu'une même chose; on confond maintenant l'un avec l'autre, et je suis devenue le répertoire de tous les bons lieux. Je ne m'étonne point, après cela, si l'on me fait paroître nue : il y auroit eu de l'irrégularité d'en avoir usé d'autre sorte, et puisque Astrée, qui n'avoit pas l'avantage du lieu comme moi, se montre à Céladon en cette posture, il étoit d'une nécessité indispensable que j'en fisse autant (1). » La débauche de Desmarets n'est pas une simple débauche d'esprit : le corps y a aussi sa part. L'un va-t-il jamais sans l'autre? Belle demande! Ce sont deux complices intimes qui ne cessent de marcher de conserve que lorsque le Temps a rempli l'office du chanoine Fulbert. Desmarets, parfois glisse sournoisement dans le cœur des créatures mystiques, dont les ressources dans le tête-

1. Desmarets, *Délices de l'esprit*, p. 3.
1. Guéret, *Parnasse réformé*, p. 148, 149.

à-tête sont inappréciables. Il y détrône Dieu, et, usurpant sa place, découvre des abîmes de béatitude. Mais voici que tout à coup notre athée par amour, touché de la Grâce, verse « des larmes de sang, pensant au mauvais usage qu'il a fait de l'éloquence auprès des femmes (1) ». Il passe bientôt de cet accès de contrition à un accès de rage épileptique : il écume de dévotion et prêche une nouvelle Saint-Barthélemy contre les impies, les jansénistes et les Turcs. Il fait intervenir le Saint-Esprit, et écrit, sous sa dictée et à l'adresse du roi, un *Avis* des plus bouffons et dont se moque agréablement Pierre Nicole, ce pourfendeur de billevesées qui ne mettait le pied dans la rue qu'en appréhendant la chute d'une cheminée.

Desmarets s'agitait dans le vide : l'heure des dragonnades n'avait pas encore sonné. Il eut pourtant la suprême joie de voir, à sa requête, rôtir en place de Grève un illuminé de ses amis, Simon Morin. Ce maniaque allait criant par les places que Dieu le Fils, revêtant de nouveau une enveloppe terrestre, s'était incarné en lui. Il avait une église dans une boutique de fruitière, proche de Saint-Germain l'Auxerrois.

Bois-Robert jalousait fort l'influence conquise par Desmarets auprès du cardinal, et qu'il sut garder toujours. Les éclipses, auxquelles était sujette la faveur dont jouissait l'abbé, furent fatales au malheureux d'Ouville, accueilli avec tant de bonne grâce par Richelieu ; il ne put obtenir que des titres sonores, ce que le peuple appelle « viande creuse ». Bois-Robert s'en est plaint avec le ton léger qui lui était habituel :

Le pauvre d'Ouville est mon frère ;
Il porte titre d'hydrographe,
D'ingénieur, de géographe,
Mais avec ces trois qualités,
Il est gueux de tous les côtés.

Malgré la pension qu'il touchait comme collaborateur du cardinal-poète, Claude de l'Estoile menait la vie besogneuse du

1. *Délices de l'esprit*, p. 73.

conteur d'Ouville. « Il étoit d'une complexion extraordinairement portée à l'amour, et cette passion fit presque tous les troubles et tous les maux de sa vie. En ces dernières années, il épousa par inclination une femme qui n'avoit que peu de bien. Il tint longtemps ce mariage caché, et comme il n'étoit pas riche autant qu'il le falloit pour vivre commodément à Paris avec sa famille, il se retira à une maison des champs (1). » Pélisson prétend que l'Estoile, avant de livrer ses vers au public, les lisait à son cordon-bleu. Ce procédé devrait être employé par tous les membres de l'École du bon sens. La même fable a été éditée pour le compte de Malherbe et de Molière. Méchante bourde, bonne tout au plus à amuser les badauds! On épouse ses servantes, comme le fit Colletet, on ne les consulte pas. La Fontaine a spirituellement raillé la Claudine du naïf Guillaume, dont ce dernier avait fait une manière de dixième muse, en lui prêtant ses rimes. Le mari mort, la veuve était devenue stérile, poétiquement parlant. Son silence attira sur elle une grêle de quolibets. L'épigramme de la Fontaine commence ainsi :

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne fit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

Une rancune se cachait sous cette malice : Jean de la Fontaine s'était enflammé aux jolis yeux de Claudine, qui l'avait éconduit bel et bien, lui et ses madrigaux.

Si le fabuliste ne gagnait pas toujours au jeu d'amour, l'auteur de *Venceslas*, qui avait la passion de Gallet, éprouvait aussi des revers au jeu de dés. « Il avoit, dit Niceron, une manière singulière pour s'empêcher de perdre tout son argent à la fois, et afin de s'en conserver pour les besoins de la vie. Quand les

1. Pélisson, *Hist. de l'Académie*, p. 332.

comédiens lui apportoient de l'argent pour quelqu'une de ses pièces, il le jetoit ordinairement sur un tas de fagots qu'il tenoit renfermés. Quand il avoit besoin d'argent, il étoit obligé de secouer ces fagots pour en faire tomber quelque chose, et la peine que cela lui donnoit l'empêchoit de prendre tout à la fois, et lui faisoit toujours laisser quelque chose en réserve (1). » Une étroite amitié l'unissait à l'auteur du *Cid*, qu'il défendit contre les attaques de Scudéry. Quoiqu'il fût plus jeune que Corneille, le grand homme l'appelait son père, parce que Rotrou avait débuté trois ans avant lui. Le lieutenant particulier et civil de la ville de Dreux mourut vaillamment à son poste, durant la peste de 1650. La veille, il répondit ces simples mots à son frère, qui le pressait vainement de venir le rejoindre à Paris : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Sa figure, vigoureusement accentuée, révélait d'ailleurs cette intrépidité réfléchie.

La société des Cinq-Auteurs s'était dissoute dès 1642, à la mort de Richelieu. Son bilan, fort modeste, se compose des *Thuileries* et de *l'Aveugle de Smyrne*. Le cardinal n'eut que Desmarets pour collaborateur dans *la Grande pastorale*, *Europe* et *Mirame*. La première, selon Pélisson, renfermait « jusques à cinq cents vers de sa façon, mais elle n'a point été imprimée comme les deux autres, et en voici la raison. Lorsqu'il fut dans le dessein de la publier, il voulut que M. Chapelain la revît et qu'il y fît des observations exactes. Ces observations lui furent rapportées par M. de Bois-Robert, et bien qu'elles fussent écrites avec beaucoup de discrétion et de respect, elles le choquèrent et le piquèrent tellement, ou par leur nombre, ou par la connoissance qu'elles lui donnoient de ses fautes, que, sans achever de les lire, il les mit en pièces ; mais la nuit suivante, comme il étoit au lit, et que tout dormoit chez lui, il fit une chose sans comparaison plus

1. *Mémoires*, t. XVI, p. 92.

estimable que la meilleure comédie du monde, c'est qu'il se rendit à la raison; car il commanda que l'on ramassât et que l'on collât ensemble les pièces de ce papier déchiré, et, après l'avoir lu d'un bout à l'autre et y avoir fait grande réflexion, il envoya éveiller M. de Bois-Robert, pour lui dire qu'il voyoit bien que messieurs de l'Académie s'entendoient mieux que lui en ces matières, et qu'il ne falloit plus parler de cette impression (1). »

Nous avons donné de suffisants détails sur *Europe*, consacrons quelques lignes à *Mirame*, cette pièce favorite de Richelieu. Elle lui coûta un million. Pour la voir représenter dans un lieu digne d'un tel chef-d'œuvre, il fit bâtir au Palais-Cardinal une salle qui contenait trois mille personnes. C'est là qu'en 1660 Molière transporta sa troupe, et que fut installé, treize ans plus tard, le drame héroïque ou opéra.

Quel était donc le motif de la préférence que Richelieu affichait pour *Mirame?* Mirame était une vengeance, un trait empoisonné lancé contre Anne d'Autriche. La reine l'avait glacé d'un regard de mépris, après s'être donné l'amusant spectacle d'un prince de l'Église dansant une sarabande, devant elle et pour l'amour d'elle, — en pantalon de velours vert, des sonnettes aux jarretières et des castagnettes à la main. Anne d'Autriche fut contrainte d'assister à la première représentation de *Mirame*; mais la victime fit bonne contenance durant tout le supplice. Elle laissa, sans sourciller, éclabousser son honneur de reine par les allusions les plus impertinentes à l'endroit de Buckingham. L'innocence seule peut faire montre d'une telle sérénité. Non, Buckingham n'a point passé par là, à Amiens, avec ses chausses en broderies. Nous n'y voyons pas davantage ce que la grave histoire déclare avoir vu, — la tache rouge qu'aurait laissée la robe déteinte du cardinal Mazarin. Méfiez-vous des gens graves; la gaudriole les affriande toujours, n'en déplaise à leur mine de chattemite. Qu'une femme tombe devant eux, il n'auront pas l'impudeur de la prendre

1. *Hist. de l'Académie*, p. 113, 114.

par la taille pour la relever, mais ils prendront de l'œil la mesure de son mollet.

Revenons à Richelieu. Gui-Patin le peignit, à un certain point de vue, en quatre mots : *Cardinales isti sunt carnales*. Gui-Patin! A la bonne heure! voilà un plaisant personnage, quoique médecin : il faut s'incliner et croire; son dire est mot d'Evangile. Donc *cardinales isti sunt carnales,* et Dieu nous garde de reprocher à Richelieu ses péchés mignons. On n'est pas homme de génie impunément. Le génie, c'est le feu à la maison, le désordre organisé, la locomotive qui éclate et déraille, mais qui dévore les distances. — Quel est cet homme qui folâtre tantôt avec ces petits chiens et ces gros chats, et tantôt avec cette jeune femme qui est sa nièce, le tout étendu pêle-mêle sur une longue chaise? Richelieu. Quel est ce fou qui s'imagine être cheval et gambade autour d'un billard, ruant et hennissant, jusqu'à ce que ses gens l'emportent et le couchent, comme un enfant brisé de fatigue et couvert de sueur (1)? Encore Richelieu. La crise passée, il ajoutera une page au *Testament politique*, ou, donnant suite à un projet mûri, jettera d'un signe quatre armées en campagne contre la maison d'Autriche.

Mais quelque chose nous attriste dans Richelieu, c'est la mesquine préoccupation de sa dernière heure. Dumaurier raconte « qu'il avoit porté l'extravagance au point de souhaiter avec ardeur d'être canonisé après sa mort, et avoit employé tous les moyens humains pour y réussir, ordonnant même à ses confesseurs de dire qu'il n'avoit jamais commis que des péchés véniels (2). » O honte! être le grand ministre que vous savez et ambitionner la fin vulgaire du cardinal de Bérulle (3), qui, n'ayant pu forcer cette place ouverte à tout venant, nommée Madame du Fargis, se vit contraint de mourir en saint homme!... Mais, au moment de prendre congé de Richelieu, gardons-nous

1. Voyez le n° 4 de l'Appendice.
2. *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, art. *Grotius*.
3. *Historiettes*, t. II, p. 6.

de le lapider. Oublions ses travers, pour ne rappeler que les services rendus aux lettres. Il ne pouvait, comme Nicoclès, roi de Chypre, acheter douze mille écus une oraison d'Isocrate; ni, comme l'empereur Caracalla, donner à Oppian autant de pièces d'or qu'il y a de vers dans son poème des *Poissons*. Mais, s'il ne possédait que quatre cent mille livres de rente, il en versait cent vingt mille dans la caisse destinée aux pensions des gens de lettres. Une telle libéralité fait pardonner bien des faiblesses, — même la fondation de l'Académie.

Nous nous éloignons du Palais-Cardinal, qui sera demain le Palais-Royal, en compagnie de François Hédelin d'Aubignac, qui vient de présenter le projet de sa *Pratique du théâtre*. Suivons l'abbé, un peu par désœuvrement, un peu par curiosité.





VI

LES MERCURIALES DE MÉNAGE

Tout gonflé des éloges que lui a valus son travail sur les trois unités, renouvelé d'Aristote, d'Aubignac marche d'un pas majestueux dans la direction du pont Neuf. Il gagne le quai de l'Horloge ou des Morfondus, et arrive sans encombre à la rue de Glatigny, surnommée Val-d'Amour, grâce aux Vénus de hasard qui y pullulent et y tendent leurs lacs. Soudain, l'abbé est circonvenu, enlacé, caressé : sa vertu court les plus grands périls. Pauvre d'Aubignac! lui qui ne hante que le monde des précieuses, il entend des mots inconnus et voit des gestes intraduisibles. A un signal donné, les bacchantes exécutent autour de lui une ronde infernale. L'abbé, ahuri et décontenancé, ressemble à la femme de Loth après sa métamorphose. Mais bientôt se réveille la fougue bilieuse qui fait le fond du caractère de d'Aubignac. Il se précipite sur l'obstacle mobile dont il est enveloppé, et brise violemment ce cercle de chair banale. Il disparaît, poursuivi par des éclats de rire avinés et des huées capables de ressusciter la pudeur de l'abbé de Bois-Robert.

Hédelin d'Aubignac continue sa course désordonnée jusqu'au cloître Notre-Dame. C'est là que demeure Gilles Ménage. C'est là qu'au quinzième siècle le duc de Berry et Juvénal des Ursins s'entre-consolaient des malheurs du temps. Ce cloître, depuis de

longues années. donne asile à des laïques de distinction. Pour prévenir tout abus, il avait été statué et ordonné, dès 1334, que nul hôte ne pourrait « retirer avec soi femme quelconque, vieille ou jeune, maîtresse ou chambrière, ni parente pour y séjourner (1) ». Et encore les femmes de charge n'entrent-elles en fonctions qu'avec l'agrément du chapitre, « lequel, maturément, considère la qualité, prud'homie et âge des personnes (2) ».

La chambrière de Gilles Ménage est un garçon nommé Girault. Le prieur de Montdidier se met ainsi à l'abri de la censure des chanoines, mais non des insinuations perfides de l'abbé de Châtillon, « qui l'accuse de se servir de Girault à bien des choses (3) ». Pure calomnie! car Ménage s'est déclaré avec fracas le « mourant » de Mesdames de Cressy, de la Fayette et de Sévigné.

Après un recueillement de quelques minutes, d'Aubignac pénètre dans le cloître avec une attitude digne de son double caractère d'abbé et de législateur du Parnasse dramatique. Ce dernier titre lui a été conféré par Richelieu. Le héros de la scène du Val-d'Amour se rend à la réunion de Ménage, qui doit son nom de *Mercuriales* au jour où elle se tient d'habitude. Le maître du lieu l'accueille avec une affabilité toute cordiale, sauf à le passer demain au fil de sa plume, à propos de l'*Heautontimorumenos* de Térence. Celui dont la « mordacité » terrifie depuis longtemps toute la gent littéraire se montre aujourd'hui d'une humeur emmiellée : il sourit à tous, à Gilles Boileau lui-même. Ce grand miracle est l'œuvre de Madame de Sévigné, qui a daigné honorer les Mercuriales de son illustre présence. Elle a réalisé une menace de vieille date. Remontons au déluge. Un jour que Ménage était chez elle, papillonnant et faisant la roue, Madame de Sévigné, qui se disposait à sortir, lui dit brusquement : « Monsieur l'abbé, vous viendrez avec moi, montez dans mon carrosse. » Et comme il se tenait coi, profondément humilié de

1. Cl. Malingre, *Antiquités de Paris*, p. 33.
2. *Ibid.*
3. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. V, p. 219.

n'inspirer aucune crainte : « Allons, montez, ajouta-t-elle, voilà bien des façons ; si vous raisonnez, j'irai vous voir jusque dans votre chambre. » Elle y est venue, toujours enjouée et moqueuse, mais sans parti pris d'agression. Le mourant l'a désarmée, en faisant place à l'ami, au confident désintéressé. Pourtant, voici comme un écho du passé qui se réveille. Ménage s'est approché de Madame de Sévigné, et roule des yeux de savantasse chauffé à blanc. Écoutons : « Je suis, dit-il entre deux soupirs, je suis votre confesseur et j'ai été votre martyr. » — « Et moi votre vierge », réplique la malicieuse avec un éclat de rire si fou qu'il rappelle Ménage à la raison et à sa sciatique. Quelle énigme que cette femme ! le mot en aurait été à jamais perdu sans les indiscrètes révélations de Bussy-Rabutin. « Elle aime l'encens, dit-il, elle aime d'être aimée ; et pour cela elle sème afin de recueillir, elle donne la louange pour en recevoir. Elle aime généralement tous les hommes ; quelque âge, quelque naissance et quelque mérite qu'ils aient, et de quelque profession qu'ils soient, tout lui est bon, depuis le manteau royal jusqu'à la soutane, depuis le sceptre jusqu'à l'écritoire. Entre les hommes, elle aime mieux un amant qu'un ami, et parmi les amants les gais que les tristes ; les mélancoliques flattent sa vanité, les éveillés son inclination ; elle se divertit avec ceux-ci, et se flatte de l'opinion qu'elle a bien du mérite d'avoir pu causer de la langueur à ceux-là. Elle est d'un tempérament froid, au moins si l'on en croit feu son mari ; aussi lui avoit-il de l'obligation de sa vertu, comme il disoit : toute sa chaleur est à l'esprit. A la vérité, elle récompense bien la froideur de son tempérament. Si l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée : si l'on regarde l'intention, c'est une autre chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens un sot devant Dieu (1). »

L'impitoyable cousin ne se contente pas d'analyser froidement l'âme de Madame de Sévigné, il se complaît aussi à détailler sa

1. *Hist. amoureuse des Gaules*, t. I, p. 211, 212.

gracieuse physionomie, de manière à en troubler l'harmonie : « Madame de Sévigné a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits et brillants, la bouche plate, mais de belle couleur; le front avancé, le nez seul semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout; la mâchoire comme le bout du nez; et tout cela, qui en détail n'est pas beau, est, à tout prendre, assez agréable; elle a la taille belle sans avoir bon air; elle a la jambe bien faite, la gorge, les bras et les mains mal taillés; elle a les cheveux blonds, déliés et épais; elle a bien dansé et a l'oreille encore juste; elle a la voix agréable, elle sait un peu chanter : voilà, pour le dehors, à peu près comme elle est faite (1). » Ce portrait a la fidélité d'une charge. Madame de Sévigné n'y vit pas son image, mais une injure qu'elle ne pardonna qu'après un acte de contrition nettement accentué. Ménage imita l'épistolaire : il finit par amnistier Bussy-Rabutin, qui avait osé écrire que « sa naissance, son âge et sa figure l'obligeoient de cacher son amour (pour Madame de Sévigné) autant qu'il pouvoit (2). » Le trait avait percé de part en part le pauvre Gilles, qui, plus que personne, faisait claquer son fouet, selon le mot de Tallemant. S'adressant à un arbitre du bon air, le chevalier de Méré, il disait avec une modestie pleine de superbe : « Je vous prie de vous souvenir que lorsque nous faisions notre cour ensemble à une dame de grande qualité et de grand mérite, quelque passion que j'eusse pour cette illustre personne, je souffrois volontiers qu'elle vous aimât plus que moi, parce que je vous aimois plus que moi-même (3). » Ce n'est pas de Madame de Sévigné qu'il s'agissait, car, dans ses *Lettres*, elle n'a parlé du chevalier que pour maudire son « chien de style ».

Fournissons maintenant la preuve du pardon accordé par Ménage à l'auteur de la boutade citée plus haut : « C'est un bel et bon esprit que M. de Bussy-Rabutin, a-t-il dit en ami généreux.

1. *Hist. amoureuse des Gaules*, t. I, p. 209.
2. *Ibid.*, p. 226.
3. Épître dédicatoire des *Observations sur la langue françoise*, folio iij.

Je ne puis m'empêcher de lui rendre cette justice, quoiqu'il ait tâché de me donner un vilain tour dans son *Histoire des Gaules*. On ne peut écrire avec plus de feu et plus d'esprit qu'il fait dans cette histoire (1). » Bussy-Rabutin pouvait se passer du certificat de Gilles Ménage. Les spirituels écarts de sa plume délurée ne lui ont-ils pas mérité dix-sept années d'exil? Quel éloge vaut cette longue rancune de Louis XIV? — Le voici revenu, moins sémillant qu'autrefois, mais se rappelant encore, à l'occasion, son ancienne adresse à lancer le mot acéré. Il avise un compagnon d'armes d'Henri IV, qui n'a pas suivi l'exemple du vert galant et dont le cœur vient de s'éveiller. Le vieux mestre de camp murmure des vers de l'autre siècle à l'oreille de cette comtesse qui a payé vingt-cinq mille écus le droit d'être veuve. Veuve d'un mari borgne et brutal! Ce n'est pas cher. Délivrée de son cyclope, Madame de la Suze a épousé, sur le sacré vallon, Montplaisir et Subligny : et ce mariage en partie double a donné naissance à une nichée d'élégies chassieuses à force d'être plaintives, et entremêlées de madrigaux boiteux et de *billets d'amour* mort-nés. La comtesse est douée d'un embonpoint fort appétissant. Élégies à part, elle est d'humeur gaillarde, comme toutes les femmes de riche corpulence. Elle ne craint pas de lâcher le gros mot, seulement elle l'émincit en serrant les lèvres, et la pudeur est sauve. Rien de plus touchant, du reste, que la morale professée dans ses lettres : « Le devoir, écrit-elle à la reine Christine, ne vaut pas une faute commise par tendresse. » Quant à la religion de Madame de la Suze, elle est trop sagement contenue pour s'élever jusqu'à la note du fanatisme : on sait qu'elle forma le projet de traduire l'*Oraison dominicale* en vers burlesques. L'esprit de Scarron a soufflé de ce côté.

La comtesse sourit gracieusement à ce débris des guerres de la Ligue, qui tâche de rallumer ses yeux éteints et qui tout à coup se livre à la gymnastique d'un pantin dont on tire le fil. Bussy-Rabutin lui a jeté, en passant, cette phrase impertinente :

1. Suite du *Ménagiana* (édit. de Hollande), p. 336.

« L'amour est comme la petite vérole, qui fait d'autant plus de mal qu'elle prend tard. »

L'espiègle aux cheveux gris s'est glissé dans un groupe où pérore Ménage. Saumaise est sur la sellette et répond au reproche qu'on lui adresse de ne pas suffisamment polir ses productions : « Dieu m'en garde! je jette de l'encre sur le papier aux heures où les autres jettent des dés sur la table, et je fais cela comme un jeu. » Cette réplique provoque un imperceptible haussement d'épaules chez le doucereux Costar, qui met autant de coquetterie dans ses périodes que dans sa toilette. L'archidiacre du Mans est un de ces hommes dont la politesse fatigue, et auxquels, dans le tête-à-tête, on est souvent tenté de dire : « Répondez-moi une fois non, afin que je puisse reconnaître que nous sommes deux. » Il osa pourtant aventurer cette malice : « Colletet a épousé toutes ses servantes : il en a déjà usé trois ou quatre. » Le méticuleux Costar est flanqué d'un ivrogne nommé Pauquet, dont il est tout à la fois le maître et le domestique. A côté de ce couple si mal assorti s'agite Perrot d'Ablancourt, qui crie comme un sourd qu'il est, montrant le pauvre Linière et Servien, le surintendant des finances : « La Providence met toujours l'appétit d'un côté et l'argent de l'autre. » Ménage a dit des traductions de d'Ablancourt : « Elles me rappellent une femme que j'ai beaucoup aimée à Tours et qui était belle, mais infidèle. »

Quel est ce grand et maigre personnage, aux épais sourcils, à la bouche pincée et au nez aquilin, qui riposte brutalement aux œillades provocatrices de quelque Laïs blasonnée : « Une femme n'est commode que dans la maladie et la mauvaise fortune. » — C'est l'abbé de Chalivoy, l'auteur du *Roman bourgeois*, où l'on rencontre cette pièce singulière :

Épître dédicatoire... à très-haut et très-redouté seigneur Jean-Guillaume, dit Saint-Aubin, maître des hautes œuvres de la ville, prévoté et comté de Paris (1).

1. P. 386 de notre édition du *Roman bourgeois*. Paris, Quantin, 1880.

« Guillaume,

« Voici assurément la première fois qu'on vous dédie des livres... Vous croirez peut-être que je brigue vos faveurs, comme tous les auteurs font d'ordinaire quand ils dédient... Cependant il n'en est rien, je ne vous ai point d'obligation, et ne veux point vous en avoir. Voici la première épître dédicatoire qui a été faite sans intérêt... Il y a longtemps que je suis las de voir des auteurs encenser des auteurs qui ne le méritent pas peut-être autant que vous... Depuis que j'ai vu louer tant de faquins qui ont des équipages de grands seigneurs, et tant de grands seigneurs qui ont des âmes de faquins, il m'a pris envie de vous louer aussi : et certes ce ne sera pas sans y être aussi bien fondé que tous ces flatteurs. Combien y a-t-il de ces gens qu'on vante si hautement qu'il faudroit mettre entre vos mains pour leur apprendre à vivre ! — On dit, quand un homme fait bien ses affaires, qu'il a sur lui de la corde de pendu, et certes il n'y a personne qui en puisse avoir plus que vous. Aussi votre mérite a tellement été reconnu qu'on s'est détrompé depuis peu du scrupule qu'on avoit de vous fréquenter. Au lieu de vous fuir comme un pestiféré, on a vu beaucoup de gens de naissance ne point faire difficulté d'aller boire avec vous, parce que vous aviez de bon vin... Si on vous reproche que vous dépouillez les gens, vous attendez du moins qu'ils soient morts ; mais combien y a-t-il de juges, de chicaneurs et de maltôtiers qui les sucent jusqu'aux os et qui les écorchent tout vifs ! Enfin, tout compté et tout rabattu, je trouve que vous méritez une épître dédicatoire aussi bien que beaucoup d'autres. Je craindrois pourtant qu'on ne crût pas que c'en fût une, si je ne vous demandois quelque chose. Je vous prie donc de ne pas refuser votre amitié à plusieurs pauvres auteurs qui ont besoin de votre secours charitable ; car l'injustice du siècle est si grande que beaucoup d'illustres abandonnés de leurs Mécénas languissent de faim ; et ne pouvant supporter leur mépris et la pauvreté, ils sont réduits au désespoir. Or, comme ils n'ont pas un courage d'Iscariote pour se pendre eux-mêmes, si vous en

vouliez prendre la peine, vous les soulageriez de beaucoup de chagrin et de misères... »

Furetière, l'auteur de cette piquante dédicace, a été frappé de la même proscription que Ménage : le premier fut rayé du nombre des Quarante pour avoir mené, tout seul, un dictionnaire à bonne fin, tandis que ses trente-neuf collègues s'étaient arrêtés au début de leur œuvre. Le second se vit fermer à jamais les portes de l'Académie pour s'être moqué de l'étrange manie qu'elle avait, et qu'elle a conservée, de supprimer les mots anciens sans en créer de nouveaux. Il dit, avec raison, dans sa *Requête des Dictionnaires* (1), qu'on se trouvera un jour

Réduit à se parler par signes.

Nous voilà, de par l'illustre corps, en passe de devenir un peuple de sourds-muets.

C'est dans le cloître Notre-Dame qu'a été résolue la fameuse prise d'armes contre le parasite Montmaur. Esquissons cette lutte à grands traits.

Avec la Rome païenne disparut le parasite. Il n'en existe plus que la monnaie : le pique-assiette. Pourtant on vit, en plein dix-septième siècle, comme une résurrection de ce type oublié. Que d'épigrammes réveille le nom de Pierre Montmaur! C'était une manière de poupée de tir sur laquelle les amours-propres blessés « se faisaient la main ». La poupée a résisté à ces coups de pistolet ajustés trop bas.

Charles Féramus, avocat au parlement de Paris, entra le premier en lice. Son factum, déguisé en vers latins, est intitulé *la Journée de Montmaur*. Le parasite, en quête d'un dîner, frappe à la porte de l'hôtel de Mesme, et, sans nulle vergogne, s'installe à la table du président. Comme un convive qui veut avoir ses coudées franches, il s'étale et se carre dans le siège qu'il a conquis. Il se livre ensuite à une gymnastique des plus laborieuses : il ne

1. Voyez cette pièce, que nous donnons tout entière, nº 5 de l'Appendice.

mange pas, il dévore; il ne boit pas, il entonne; il ne dîne pas enfin, il s'emplit. La nappe enlevée, il abandonne le terrain en grommelant. Prêt à enfourcher sa monture, il avise les palefreniers à l'office, se glisse au milieu d'eux, et, sans rougir, accepte une part dans les reliefs du repas qu'il vient de faire. — Le grave Bayle rit beaucoup de ce dernier trait.

Après Féramus, parut Ménage, armé de la *Vie de Mamurra*, de la *Métamorphose de Montmaur en perroquet* et de la *Requête de Montmaur*, — vraies satires de pédant, enfarinées de grec et de latin et assaisonnées de sel gris. Ménage était un détrousseur de morts. « Il faut, disait Linière, le condamner à être conduit au pied du Parnasse et à y recevoir la fleur de lis pour les vols qu'il a faits aux anciens. » Il ne se contentait pas de piller, il gâtait le fruit de ses rapines. Les saillies dérobées perdaient leur aiguillon en passant par sa plume. Aussi ne fut-il loué que par « l'élogiste universel ». Balzac emboucha pour lui la plus sonore de ses trompettes. « L'histoire de Mamurra, écrivit-il, est digne de Rome triomphante et du siècle des premiers Césars. Je ne crois pas que les satires de Varron, qui fut nommé le plus docte de tous les Romains, fussent ni plus doctes ni plus romaines... Vous avez déridé le front des sévères et avez mis les tristes en belle humeur. » Or, voici la pointe la plus aiguë de cette satire, où, l'on ne sait pourquoi, s'est introduit le nom de Mamurra : Le parasite, selon Ménage, n'est pas un homme, c'est « un ventre », — malice ravie au vieux poète Caïus Lucilius. Ajoutons que la *Vie de Mamurra* est précédée d'une taille-douce représentant, plongé jusqu'au buste dans une immense marmite, un professeur d'art culinaire qui expose ses principes devant un auditoire de cuisiniers et de marmitons. Au-dessus de sa tête se lisent ces cinq mots empruntés à Virgile : *Illa se jactet in aula.* — *Aula* pour *olla*, calembour que Plaute pourrait revendiquer. Donc, Ménage, dans cette pièce, dépensa tant d'esprit qu'il ne lui en resta plus pour la *Métamorphose de Montmaur* et la *Requête de Petrus Montmaur, professeur du roi en langue hellénique, à nos seigneurs du parlement.*

Balzac s'est aussi jeté dans cette guerre de plumes. Il a lancé son *Barbon*, plaisanterie sans gaieté, boutade alambiquée. La barbe de Montmaur, y dit-il, « est si large, si épaisse et d'une longueur si démesurée, que, si on y avoit mis le feu, cela s'appelleroit un embrasement, et celui qui auroit fait le coup se pourroit nommer un incendiaire ».

L'auteur du *Barbon* passe ensuite du physique au moral : « Il (Montmaur) salit généralement tout ce qu'il manie. C'est le corrupteur de toute sorte de biens... Il a volé la poésie, comme le reste des connoissances honnêtes... Il a fait un amas de mauvaises choses qui sont échappées aux bons poëtes, et ce sont les seules choses qu'il imite. » Bref, c'est un savant qui serait de force à qualifier « d'Achille aux pieds légers » le maréchal de Biron, — un boiteux!

Tout grisé des éloges qu'il s'adresse *in petto* à lui-même, Balzac ne se souvient plus de l'encens qu'il a brûlé sous le « docte » nez de Gilles Ménage, et s'écrie en terminant : « Il faut pourvoir à la joie de l'avenir. Toutes les fois que je dormirai plus mal et que je serai plus triste qu'à l'ordinaire, j'espère que le *Barbon* me consolera de la longueur de mes nuits et m'aidera à chasser ma mauvaise humeur. »

Admirez l'illusion du pompeux et solennel Balzac, qui pense avoir été bouffon où Scarron le burlesque a échoué. — Car, ne l'oublions pas, le cul-de-jatte se mit de la partie, côte à côte avec Vion Dalibray, qui jeta soixante-treize épigrammes dans la mêlée, et se signala surtout par ce tour de force de rimes inouïes dans le crayon qu'il donna de Montmaur :

> Son collet de pourpoint s'étend et forme un cercle,
> Son chapeau de docteur s'aplatit en couvercle.

Dalibray était flanqué de Sarrazin, dont le principal engin de bataille fut le *Testament de Goulu*, pâle imitation du testament de Villon. Nous y remarquons, entre autres railleries, les vers suivants :

Je donne et lègue à Clopin, mon valet,
Quoiqu'il ne m'ait de tout point décrotté,
Mon vieux mouchoir et mon large collet,
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or, si Clopin dit que c'est chicheté,
Je lui réponds que bien fort il s'abuse,
Qu'oncques au dos chemise n'ai porté;
A votre avis, n'est-ce pas bonne excuse?
. . . .
Au plus pauvre des écoliers,
. . . .
Je laisse mes deux vieux souliers;
Aussi bien m'alloient-ils laisser.

Faisons ensuite mention du professeur Remy et du magistrat la Mothe le Vayer, auteurs de deux pièces assez maussades et intitulées *la Métamorphose de Montmaur en cheval* et *le Parasite Mormon*. Sallengre, qui a dévotement colligé tous ces *factums*, ajoute à la liste que nous venons de donner la *Marmitodéification de Montmaur*, satire anonyme inspirée par un Apollon de rencontre et écrite en latin de cuisine. Il cite encore, parmi les preux de cette croisade, Adrien de Valois, Malleville, Furetière (1), d'Espesse et Nicolas Heinsius. Il oublie Saint-Amant et son méchant dizain. Balzac avait voulu, mais en vain, enrôler l'abbé Bois-Robert. Le fou du cardinal, en cette circonstance, fit montre de plus de raison que toute la république des lettres.

Ne vous semble-t-il pas qu'il fallait être un personnage de quelque valeur pour faire amonceler tant de nuages au-dessus de sa tête? Si Montmaur n'eût été que le goinfre immonde, « l'animal irrassasiable » dont parlent les pamphlets, un enfant perdu de la poésie aurait essayé sur lui sa verve naïve, et c'eût été fini de notre chercheur de lippée. Ou peut-être, sur son fumier, fût-il mort de sa belle mort, comme ce philosophe à barb sale, providentiellement appelé Crassot, et qu'aucun libelle ne vint inquiéter dans l'exercice de son métier de parasite. Comment,

1. Voyez nº 6 de l'Appendice.

en effet, aurait-on pu prendre en haine un homme d'un talent aussi inoffensif, partageant avec le cheval la faculté de plier et de redresser les oreilles à volonté, — ce dont s'émerveillaient avec raison ses nombreux amphitryons?

Il y avait loin de Montmaur au Diogène de Langres. Ce dernier était passé à l'état de « curiosité » : on le montrait comme on fait de quelque grotesque chinoiserie. L'autre, au contraire, avait une personnalité bien tranchée, agressive même : il n'était pas sans travers, mais il n'affichait que ceux de ses voisins. « C'etoit, dit Vigneul-Marville, un fort bel esprit, qui avoit de grands talents... Il avoit lu tous les bons auteurs de l'antiquité, et, aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisoit des applications heureuses de ce qu'il avoit remarqué de plus beau. Il est vrai que c'étoit toujours avec malignité... Son humeur satirique n'avoit point de bornes, et il étoit Lucien partout. Il en vouloit surtout aux méchants poëtes. » Malheur aux imprudents qui osaient l'attaquer! Il les flagellait avec leurs propres verges. De là le sonnet si comiquement plaintif du poète aux soixante-treize épigrammes :

. . . .
On a fait des vers contre lui.
Pour le bannir des bonnes tables,
Et voila, ces vers aujourd'hui
Lui sont devenus profitables.

Par cœur. il les a tous appris,
Et, devant les plus beaux esprits,
Il les débite avec audace.

De la malice il vient à bout :
Ce qu'elle a fait pour qu'on le chasse
Fait qu'il est bien reçu partout.

Le grand crime de Montmaur, — Dalibray l'avoue, — était d'être plus recherché, plus fêté que Balzac et consorts, qui se complaisaient dans l'idolâtrie d'eux-mêmes, et envahissaient par-

fois la conversation au point de la faire dégénérer en un perpétuel et fatigant monologue. Quoi de plus naturel qu'on garde ses préférences pour le galant homme qui oublie discrètement ses vers ou sa prose au logis, et se contente de lancer un mot avec adresse et à propos? « A la familiarité de la table j'associe le plaisant », a dit l'auteur des *Essais*. Il eût repoussé le Gélasime du *Stichus*, s'écriant : « A vendre des propos risibles! courage, enchérissez. Qui en veut pour un souper? qui, pour un dîner? » En revanche, il eût fait bon accueil à Montmaur.

Ce parasite, — puisque parasite il y a, — était né, selon Féramus, à Cahors, et selon Baluze, à Betaille, entre Tulle et Brives. Il avait étudié chez les jésuites, à Bordeaux. Orphelin besogneux, il s'était vu forcé, pour se créer des ressources et compléter son éducation, de se faire le commissionnaire de ses petits condisciples. Texte inépuisable pour M. Ménage de railleries charmantes et du meilleur goût. Les révérends pères tenaient en grande estime l'intelligence de Montmaur et l'auraient gardé dans leurs rangs, — n'eût été sa mauvaise santé, car le métier de jésuite exige une constitution de soldat : le jésuitisme est-il autre chose que l'état de guerre? Montmaur quitta donc Bordeaux et vint étudier le droit à Paris. Mais il abandonna bientôt la carrière du barreau, où il débuta par un échec, — ce qui ne compromet en rien sa réputation d'homme d'esprit : nous en appelons à le Metel de Bois-Robert et à M. Thiers.

L'avocat désarçonné passe, en qualité de précepteur, dans la maison de Rocher de Choiseul, d'où il sort avec cinq bonnes mille livres de rente. Il devient finalement professeur royal en langue grecque, au lieu et place de Jean Goulu, qui, contre espèces sonnantes, lui résigne sa chaire. Il s'installe, en conséquence, au collège de Boncourt, rue Bordet, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, — l'endroit le plus propice pour voir de quelle cheminée sort la fumée la plus grasse. Quelle situation merveilleuse pour un parasite! Aussi, à ce sujet, que de compliments narquois pleuvent sur lui! Mais, nous l'avons dit déjà, Montmaur sait se contenir. Il ne quitte pas son terrain de

causeur : au lieu de jeter ses ripostes sur le papier, il les jette en plein visage!

Il se rencontra des plumes généreuses qui se dévouèrent à sa défense, sans qu'il eût besoin de demander aide et protection. Nous ne citerons que Guéret, le père Vavasseur et le président Cousin. Ce dernier, il est vrai, cherchait une occasion de tirer vengeance de Ménage, qui avait vilipendé le traducteur de *Procope*, après son mariage, l'accusant

De n'avoir pas eu le pouvoir
De traduire une fille en femme.

Nous avons compté plus haut les ennemis de Montmaur. Résumons maintenant les griefs dont il a été chargé, crimes à part, car il lui en fut prêté. On l'a gratifié des accusations les plus saugrenues. On a été jusqu'à lui reprocher « d'avoir mangé la chandelle que son père lui donnoit pour travailler; d'envier à la Renommée ses cent bouches; de s'être fait une géographie par les viandes de chaque pays; de manger tout, même ses paroles; de préférer la quantité à la qualité; d'avoir gagné ceux qui gouvernent les horloges de la ville, afin que, les faisant marcher inégalement, il pût dîner en plusieurs maisons de suite; d'avoir dit que nos pères avoient appliqué aux repas le mot festins, de *festinare*, se hâter, parce qu'il faut se hâter d'y aller, et d'avoir arboré cette devise : *Qui me dessert me dessert.* » On a même raconté qu'ayant laissé prendre par un chat une perdrix qu'il avait mise dans sa poche, au sortir de table,

Il dévora le chat pour manger la perdrix.

Autant d'attaques, autant de calomnies. Montmaur n'était pas gourmand, mais gourmet. Ce qui le prouve de la façon la plus victorieuse, c'est le mot que lui attribuent ses propres détracteurs. Un jour qu'il était en train de savourer des mets succulents et dont le parfum l'enivrait, une discussion s'éleva entre les convives et provoqua une tempête de voix discordantes :

— Eh ! messieurs, s'écria-t-il, un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.

Quoi de plus délicat et de plus fin ! — Lorsque la paix fut rétablie, il fit une halte entre deux services et se passa la fantaisie de comparer la femme à la lune :

— Tant qu'elle est, dit-il, en conjonction avec le soleil, elle fait la retirée, mais aussitôt que messire Apollon s'éloigne, elle se découvre et se met à courir le guilledou aux yeux de tout le monde.

Bayle regrette qu'on n'ait pas recueilli tous les bons mots de Montmaur, comme on a fait des propos de table de Luther.

Celui qui disait à ses amphitryons : « Fournissez les viandes et le vin, je fournirai le sel » ; le dernier des parasites, enfin, mourut le 7 septembre 1648. Sallengre lui consacre les quelques lignes suivantes, en manière d'épitaphe : « Il peut se vanter d'avoir été attaqué par des gens d'une profonde érudition, par des savants de premier ordre, en un mot, par les plus habiles gens de son temps, en sorte qu'il peut, en quelque façon, se consoler d'être mort, pour ainsi dire, d'une belle épée. » L'épée dont il s'agit est complètement innocente du trépas de Montmaur, qui avait, contre de pareilles atteintes, une cuirasse à toute épreuve, — son esprit. Ce n'est ni Ménage, ni sa bande qui l'a tué : il est mort de ses soixante-quatorze ans. On peut, ce semble, à cet âge-là, plier bagage sans déshonneur.

Mais rentrons au cloître Notre-Dame. Les membres les plus assidus de la réunion sont Galland, Boivin, de Launay, Pinsson, Du Bos et l'abbé de Valois, qui notent, au profit de la postérité, les dires de l'auteur des *Origines*. On voit, à de longs intervalles, apparaître au milieu d'eux Catherinot, avocat du roi à Bourges, qui vient faire provision de bons mots pour parer aux ennuis de la province. Il se rend à Paris une fois l'an, afin d'interrompre « la prescription de la barbarie ». N'oublions pas l'auteur des harangues du président Bailleul, Nublé, le plus chaleureux ami du maître de la maison, celui qui d'habitude ouvre et clôt les séances. Le voilà qui, l'heure de la retraite sonnée, s'éloigne avec le comte

de Saint-Séran, qui n'a fait qu'une courte apparition et dont la voiture stationne près de la petite église de Saint-Jean-le-Rond. Bautru convie l'avocat au parlement à monter près de lui. Nublé propose d'attendre que les chevaux, ruisselants de sueur, aient repris haleine. Mais Bautru le poussant dans le phaéton :

— Si Dieu, dit-il, eût fait mes chevaux pour se reposer, il les aurait fait chanoines de la Sainte-Chapelle.

Et la voiture s'élance, brûlant le pavé.

Bon voyage et au revoir ! — Nous les retrouverons bientôt, le premier chez Scarron et l'autre au *Samedi* de Mademoiselle de Scudéry.





VII

LE SAMEDI DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

Avant d'aborder celle que l'on a appelée la reine des précieuses, plongeons nos regards dans les recoins les plus intimes des ruelles.

Au dix-septième siècle, les lits ne touchent que par le chevet à la muraille. Ils offrent ainsi trois accès qui forment autant de ruelles où se rangent les visiteurs. Outre les professeurs de préciosité qui apprennent « le fin des choses, le grand fin, le fin du fin », il y a chez chaque précieuse un « alcoviste », manière de cavalier servant, commis à la direction de la maison : c'est, en résumé, le maître des cérémonies. Les abbés Du Buisson et Bellesbat (1) sont les principaux introducteurs de ruelles. Après eux, vient l'abbé Testu, célèbre par ses alternatives fantasques de vie galante et de dévotion outrée. Si les petits collets traitaient plaisamment les choses religieuses, en revanche, ils étaient traités parfois avec un sans-façon caractéristique. Un exemple entre mille. Madame de Cavoye, qui avait l'humeur folâtre de Mesdames Cornuel et Pilou, dit un jour à Testu, venu la prendre pour la conduire chez Madame de Chavigny : « Mon pauvre abbé, tourne la tête. » Il avait à peine fait volte-face qu'il entendit

1. Voyez (nº 7 de l'Appendice) le certificat de moralité que Conrart délivre à cet abbé.

ruisseler dans un vase d'argent une pluie qui ne tombait pas du ciel.

Mais pénétrons dans le royaume de Coquetterie, en prenant d'Aubignac pour cicerone : « Le prince qui règne sur le pays, c'est l'amour coquet, frère de l'amour, mais frère bâtard, enfant de la nature et du désordre, dont les dérèglements et la débauche sont plus habituels que la raison. A l'entrée de la ville capitale, est une place nommée Cajolerie, ouverte de tous côtés, et qu'on a rendue spacieuse par la ruine du Temple de la Pudeur. Le plus beau quartier de la ville de Coquetterie est la grande place (place Royale), qu'on peut dire vraiment royale... Elle est environnée d'une foule de réduits où se tiennent les plus notables assemblées de coquetterie, et qui sont autant de temples magnifiques consacrés aux nouvelles divinités du pays ; car, au milieu d'un grand nombre de portiques, vestibules, galeries, cellules et cabinets richement ornés, on trouve toujours un lieu respecté comme un sanctuaire, où sur un autel fait à la façon de ces lits sacrés des dieux du paganisme, on trouve une dame exposée aux yeux du public, quelquefois belle et toujours parée ; quelquefois noble et toujours vaine ; quelquefois sage et toujours suffisante ; et là viennent à ses pieds les plus illustres de cette cour, pour y brûler leur encens, offrir leurs vœux et solliciter la faveur envers l'amour coquet pour obtenir l'entrée du palais des bonnes fortunes. » D'Aubignac ajoute : « Il n'est pas défendu aux belles de garder le lit, pourvu que ce soit pour tenir ruelle plus à son aise, diversifier son jeu ou d'autres intérêts que l'expérience seule peut apprendre. » L'abbé, comme on le voit, tire un peu sur ses ouailles.

Donnons maintenant la parole à Saint-Évremond :

« Si vous voulez savoir en quoi les précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion. » Il reproduit en vers le portrait qu'il a tracé en prose et montre la précieuse

Vestale à l'égard d'un amant,
Et solide voluptueuse
Avec un mari peu charmant.....

Passons, par décence, à la fin de la pièce :

> Mais ses façons et sa vertu
> Reprennent leur délicatesse
> Sitôt que le jour est venu.

Ninon de Lenclos appelle les précieuses les « jansénistes de l'amour ». Ce mot, qu'elle jeta devant la reine de Suède, fut avidement ramassé, et eut tout le succès qu'avaient d'ordinaire les saillies tombées de cette bouche fine et moqueuse. Mais la pruderie des « chères » n'était pas une maladie générale; ce qui le prouve, c'est le couplet de Voiture :

> Les demoiselles de ce temps
> Ont depuis peu beaucoup d'amants.
> On dit qu'il n'en manque à personne,
> L'année est bonne.

Et Voiture parle d'amants « actifs ».

Mademoiselle de Scudéry ne compte que des mourants; ils se nomment Pélisson, Conrart et Sarrazin. Le premier a le don de capter le cœur de Sapho, avec son visage poinçonné par la petite vérole et ses yeux hideusement éraillés! Il abuse, dit le comte de Guilleragues, de la permission qu'ont les hommes d'être laids. La préférence accordée à Pélisson a inspiré une méchante épigramme, attribuée à Sarrazin, et qui se termine ainsi :

> Sapho lui trouve des appas;
> Moi, je ne m'en étonne pas,
> Car chacun aime son semblable.

Mademoiselle de Scudéry est, à la vérité, une grande fille sèche et noire; sa figure oblongue donne à son corps des proportions fabuleuses. Qu'est-ce donc qui a pu charmer Pélisson dans Mademoiselle de Scudéry et Mademoiselle de Scudéry dans Pélisson? — Les grâces de l'esprit. Celles de Sapho sont incontestables, malgré la pesanteur de son bagage littéraire, et n'en déplaise aux goguenards qui l'ont blasonnée. Quant à l'auteur de l'*Histoire*

de l'Académie, il a emporté dans la tombe les séductions qu'il exerçait sur ses contemporains. Le seul mérite que nous puissions lui reconnaître, c'est sa fidélité à Fouquet. Nous ne parlerons pas de son adresse à priver une araignée avec l'aide d'un Basque jouant de la musette.

Sarrazin avait fini par se marier de dépit.

— Quand donc, s'écriait-il quelquefois avec un mépris souverain, trouvera-t-on le moyen de perpétuer le monde sans femmes ?

La passion de Conrart était ardente, mais contenue. Le bonhomme semblait au comble de la joie lorsque sa maison d'Athis avait l'honneur de donner l'hospitalité à l'illustre Sapho. Pélisson y visitait souvent celle qui l'avait fait, avec tant d'éclat, « citoyen de Tendre », et les intervalles d'une entrevue à l'autre étaient remplis par une correspondance assidue, dont nous allons détacher quelques lignes. La parole est à Herminius-Pélisson. Il raconte, à la date du 9 octobre 1656, que, sortant d'Athis et arrivé au frais village d'Ablon, un dialogue s'est établi entre la Seine et lui : « Est-il possible, dit la rivière, qu'on me doive toujours parler de cette Sapho et de ce Théodomas (Conrart) ? Il n'y a point de corbillard (1) qui ne me rompe la tête de leur vertu et de leur mérite, et depuis ma source jusqu'à la mer, je ne trouve point de rivage où l'on ne m'en demande des nouvelles... — Après cela, ajoute Herminius, elle me demanda comment vous vous divertissiez à Carisatis, et je lui fis grand plaisir quand je lui dis qu'elle faisoit une partie de votre divertissement, et que vous vous amusiez la moitié du jour à la regarder. Elle se radoucit fort alors, et me dit que, vous sachant en son voisinage par le rapport de la petite rivière d'Orge, comme c'est fort la mode de vous visiter et de faire amitié avec vous, elle avoit été tentée plusieurs fois de s'élever jusque sur la montagne, et qu'elle n'avoit pu faire autre chose que vous envoyer quelques brouillards qui peut-être vous avoient été importuns (2). »

1. Grand bateau qui allait de Paris à Corbeil.
2. *Manuscrits de Conrart*, in-4°, t. V. p. 135, 136.

La réplique suit de près :

« De Carisatis, 10 octobre 1656.

SAPHO A HERMINIUS

« ... Une autre fois, quand vous partirez de Carisatis, on ne vous plaindra plus tant, puisque vous vous en allez en si bonne compagnie. J'ai pourtant à vous dire que la Seine, malgré vos avis, n'a pas laissé de nous envoyer ce matin un grand brouillard, mais il s'en est allé si vite qu'il ne nous a guère incommodée. C'est pourquoi, ne lui en faites point de reproches. Au contraire, remerciez-la bien civilement de la bonté qu'elle a de passer tous les jours devant mes fenêtres. Elle, dis-je, qui seroit souhaitée en tant de beaux lieux, si on pensoit qu'elle y voulût aller... Aussi, je vous conjure, s'il arrive qu'elle entende encore parler de moi dans ses coches et dans ses corbillards, comme si j'étois un bel esprit,

De faire entendre en son murmure
Que bel esprit est une injure,
Et que j'aimerois mieux être carpe ou merlan
Que d'être bel esprit, seulement pour un an.

Tout de bon, c'est le plus fâcheux métier du monde, et si la Seine savoit combien c'est une chose importune, elle ne s'amuseroit pas tant à gazouiller, de peur de devenir elle-même bel esprit (1). »

Voilà Sapho prise en flagrant délit de révolte ouverte contre le maniérisme. Nous citerons plus loin un éclatant exemple de récidive.

Mademoiselle de Scudéry avait, selon l'expression du temps, installé son bureau d'esprit au Marais, au coin de la rue de Beauce et de la rue des Oiseaux. Les personnages les plus importants

1. *Manuscrits de Conrart*, in-4°, t. V, p. 137.

de sa réunion étaient son frère, le gouverneur de Notre-Dame de la Garde; Pélisson, surnommé « l'Apollon du samedi »; Godeau, appelé ici « le Mage de Tendre » ; Conrart-Théodomas... Les illustrations féminines étaient Mesdames de Sévigné, d'Arragonnais, d'Arpajon, Cornuel, Pilou... Les noms fameux se pressent en foule sous notre plume. Chapelain réclame son inscription ; ajoutons-le, pour clore dignement la liste.

Jean Chapelain ne manque aucun samedi. Il est si doux d'être choyé, adulé, adoré! Et le bonhomme est l'idole de cette ruelle. On l'y grise d'encens. Pourtant, il montre parfois un front soucieux : le titre donné à Pélisson lui cause des insomnies. Et ce ne sont pas là les seuls déboires de Chapelain. Il est souvent en butte aux quolibets de Furetière, qui ne s'est pas encore fait fermer la porte de Mademoiselle de Scudéry, par sa *Nouvelle allégorique*, où il traite Sapho de « Pucelle du Marais ». Aujourd'hui Furetière colporte le mot prononcé la veille par la reine Christine. Elle a dit, faisant allusion tout à la fois au poème et à la pudeur virginale du vieux Chapelain : « Il voudrait que tout fût pucelle. » Le mot fait fortune.

Mesdames Cornuel (1) et Pilou contrastent par leurs gais propos avec l'emphase raffinée des précieuses. Ce sont les deux langues les mieux pendues et les plus fourchues de l'époque. La veuve du procureur Jean Pilou, plus laide et plus malicieuse que le diable, ferraille contre le préjugé gothique qui fait peser sur nous les crimes des nôtres :

— Une fois, dit-elle en manière de conclusion, une fois qu'on attrape le cousin germain, c'est bien de se déprendre. J'avais je ne sais quel parent qui fut un peu pendu à Melun; sa sœur disait qu'il avait été mal jugé. A-t-il été confessé? lui dis-je. A-t-il été enterré en terre sainte?

— Oui.

— Je le tiens pour bien pendu, ma mie.

— Vive Dieu! douairière, je vous reconnais là, s'écrie cava-

1. Voyez le n° 8 de l'Appendice.

lièrement Madame Cornuel, qui vient de déserter un groupe de jeunes bellâtres, parfumés des pieds à la tête et ne soufflant mot. On vit au moins ici, continue-t-elle ; je quitte des gens qui ont tous les défauts des morts : ils sentent mauvais et ne parlent pas.

Et, ce premier coup de langue donné, la voilà qui babille, babille, à perdre haleine. Montrant Madame de Lyonne, renommée pour ses galanteries, et dont les pendants d'oreilles luisent comme des étoiles :

— Il me semble, dit-elle, que ses gros diamants sont du lard dans la souricière... Drôle de femme ! Connaissez-vous son aventure avec le comte de Fiesque ? Elle est très hospitalière, il partageait sa couche ; au milieu de la nuit, il prend fantaisie à Madame de Lyonne de s'écrier tout d'un coup : Petit-Bon, j'ai quelque chose sur le cœur contre vous.

— Eh quoi, madame ?

— Vous n'êtes point dévôt à la Vierge ! Cela me fait une peine étrange.

La femme du comte a, comme sa maîtresse, la tête à l'envers. Quoiqu'elle ait parcouru un demi-siècle, elle en est restée à ses dix-huit ans. Madame Cornuel dit à ce propos :

— Ce qui conserve la beauté de la comtesse de Fiesque, c'est qu'elle est salée dans la folie.

Continuons notre revue. Quel est ce trio de jeunes filles errantes ? On dirait trois sœurs jumelles. L'une d'elles a nom Catherine Descartes : nièce du philosophe René, elle a échangé avec son amie, Anne de la Vigne, des vers à la louange de son oncle. La troisième, nièce de Desmarets de Saint-Sorlin, a reçu la qualification de « Cartésienne », que sa passion pour les *Tourbillons* lui a méritée. Elle est naïve et modeste, comme si elle ignorait le latin et le grec. Son unique défaut est de s'être laissé conter fleurette en vers latins par Jean de Verjus.

Quel est cet homme qui se tient debout là-bas, dans l'embrasure d'une fenêtre et dont la physionomie ne se compose que d'un appendice nasal ? — Ne touchez pas à ce nez : il a tué

dix hommes! il en a mis cent en fuite ! Ce nez gigantesque et meurtrier s'appelle Savinien Cyrano de Bergerac. Il descend, à l'instant même, de la lune, où sa fantaisie l'a conduit, et, au débotter, fait de son voyage aérien un piquant récit à deux capitans-poètes dont les vers titubent comme des goujats ivres et qui n'ont jamais couché sur le pré que les fantômes de leur imagination. Celui-ci est le frère et le prête-nom de Sapho ; il parle de sa noblesse en cuistre fraîchement savonné :

— Je suis sorti, dit-il, d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au chapeau.

Bon monsieur de Scudéry ! pourquoi donc avoir barbouillé d'encre vos plumes de coq ?... Ce matamore ne donna, dans toute sa vie, qu'une seule preuve de courage, le jour où il souffleta du même coup Jean-Louis-Guez de Balzac et le révérend François Garasse. Ce scribe honteux, qu'aucun arrêt du parlement ne condamnait pourtant à écrire, fut d'une fécondité désespérante ; ce ridicule mâche-lauriers épousa, sans nul profit, un esprit de bon aloi, Marie-Françoise de Martin-Vast, à qui Bussy-Rabutin dut son rappel. — L'autre auditeur de Cyrano étale une arrogance encore plus bouffonne. Ayant appris que Richelieu avait qualifié de « lâche » la versification de la tragédie de *Mithridate*, il s'écria, plein d'une superbe périgourdine :

— Cadédis ! il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenède.

Quel abime entre ces deux fanfarons déguenillés et le vaillant Cyrano de Bergerac ! Molière, qui a pillé le *Pédant joué*, n'aurait rien trouvé à prendre dans toutes les hardes dramatiques de MM. de Scudéry et de la Calprenède. — Avez-vous lu le *Voyage dans la Lune ?* Si non, hâtez-vous de le dévorer ; si oui, relisez-le. Cyrano est le Bougainville le plus amusant qui se puisse rencontrer. Il vous entraîne et vous attache à ses pas : autant de lecteurs, autant de compagnons de route. On partage ses étonnements et ses admirations. On s'émerveille, avec lui, de voir ce monde fortuné où la poésie est monnaie courante, où l'on dîne tantôt d'un sonnet, tantôt d'une ode. Il est vrai que la Lune ne

vit que de fumée. Les indigènes se claquemurent dans une salle qui est comme le récipient des exhalaisons de la cuisine, et se dépouillent de leurs habits, afin de se rendre le plus possible perméables aux émanations nutritives dont l'atmosphère est saturée. Les repas sont de vrais bains de vapeur. Dans le principe, les dents de Cyrano protestèrent contre l'inaction qui leur était imposée, mais il fallut s'y résigner. D'ailleurs, le moyen, pour une telle vétille, de faire mauvais visage à un peuple qui mesure le mérite à la longueur du nez, — quand on est tout nez ? Voici les révélations que notre voyageur reçut, à ce sujet, de la bouche d'un Sélénien : « Aussitôt que la femme est accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du séminaire ; et justement au bout de l'an les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est censé camus, et mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, et comment il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force ; mais sachez que nous le faisons après avoir observé depuis trente siècles qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral, et que le petit est un signe du contraire. C'est pourquoi des camus on bâtit les eunuques, parce que la république aime mieux ne point avoir d'enfants que d'en avoir qui leur fussent semblables (1). »

Fermons le livre, dans la crainte de tout citer. Cyrano de Bergerac n'est pas seulement un homme d'un esprit vif et d'un tour original, c'est aussi un remueur d'idées. Il le prouve avec quelque crânerie dans sa tragédie d'*Agrippine*, où se carre la profession de foi suivante :

Une heure après la mort, notre âme évanouie
Sera ce qu'elle étoit une heure avant la vie.

1. Cyrano de Bergerac, *Voyage dans la lune* (*Bibl. gauloise*), p. 114-115.

Bois-Robert s'étonnait un jour, devant Sercy, de l'éclatante vogue qu'avait eue cette pièce :

— Ah ! monsieur, s'écria naïvement le libraire, il y a de belles impiétés.

Cyrano, comme on le pense bien, effarouchait les précieuses par ses libres allures ; il piétinait, sans merci, sur les fleurs artificielles dont elles émaillaient leurs solennels entretiens. On le fuyait, pour se suspendre aux lèvres de ce conteur d'anecdotes endimanchées et interminables, de qui M. de Matignon a dit : « Il n'y a qu'à monter M. Segrais et à le laisser aller. » Mais Mademoiselle de Scudéry se plaisait parfois à prêter les mains aux spirituelles extravagances de Cyrano de Bergerac, et à jeter la confusion dans les rangs des mijaurées de son entourage. Le lendemain de la Journée des madrigaux, fut jouée par son ordre une scène quelque peu burlesque, et dont Conrart nous a transmis le libretto. Ce document éclaire d'un jour tout nouveau les réunions de Sapho ; il est trop curieux pour rester inédit :

DESSEIN DE LA MASCARADE

Cette mascarade est composée de six personnes, sans compter l'entrepreneur de la mascarade, qui ne danse point et distribue les livres aux dames.

Les six autres sont : l'Amour, l'Occasion, la Vieille-Amoureuse, le Vert-Galant, le Vieillard-Amoureux et la Jeune-Coquette.

L'Amour entre le premier et danse seul.

L'Occasion, ayant de forts longs cheveux sur le front, et étant chauve par derrière, entre et danse avec l'Amour, qui l'attrape aussi souvent qu'il peut par ses cheveux, mais elle lui tourne souvent le derrière et lui échappe diverses fois. Enfin il la saisit, l'embrasse et l'emporte dans un coin de la salle.

Le Vert-Galant, tout vêtu de vert, entre coudoyant la Vieille-Amoureuse, à qui il fait faire quelques tours avec peine.

Le Vieillard-Amoureux entre, conduisant la Jeune-Coquette. Ces quatre dansent ensemble, mais fort peu, car l'Amour et

l'Occasion reviennent. L'Amour donne un coup de pied au Vieillard et à la Vieille, et les met hors de danse.

L'Occasion prend d'une main le Vert-Galant, de l'autre la Jeune-Coquette, et les met ensemble. Le Vieillard et la Vieille qui étoient par terre se relèvent. La danse finit par un dialogue à toutes ces personnes.

L'AMOUR AUX DAMES.

Beautés dont les charmants appas
En tous lieux se font reconnaître,
Je suis l'Amour, me connaissez-vous pas,
Vous qui me faites naître?
Je mets tous les cœurs sous mes lois.
Si vous voulez garder le vôtre,
Fuyez mes traits, ils blessent quelquefois
Ma mère comme une autre.
Mais non, ne fuyez nullement;
Sans moi rien ne vous sauroit plaire,
Aimez, aimez et faites seulement
Ce que je m'en vais faire.
Sans montrer trop de passion,
En riant et de bonne grâce.
Dansant, courant après l'Occasion,
Quand je puis, je l'embrasse.

L'OCCASION AUX DAMES.

Mon règne n'est que d'un moment.
Mais ce moment peut tout sur les choses humaines.
. . . .
Mais quoi! rien n'arrête mes pas,
Je suis sourde aux soupirs, inexorable aux larmes;
Je pars, qu'attendez-vous? Usez de vos appas,
Belles, vous ne me perdez pas,
Vous perdez vos jours et vos charmes.

LA VIEILLE-AMOUREUSE AUX DAMES.

A voir ces blancs cheveux,
On s'y pourroit méprendre;
Sous cette froide cendre
Se cachent mille feux.

Je ne saurois me taire
Du berger qui me plaît ;
Je vous jure qu'il est
Beau comme une bergère.
Il est vrai qu'on le blâme
D'un peu de cruauté ;
Que n'ai-je sa beauté ?
Ou que n'a-t-il ma flamme ?

LE VERT-GALANT AUX DAMES.

Belles, si pour vous plaire, et contre mon désir,
Je souffre quelque temps la Vieille qui me presse,
Du moins quand j'aurai fait, rendez-moi le plaisir
D'avoir une jeune maîtresse.

LE VIEILLARD-AMOUREUX AUX DAMES.

Pourquoi faut-il que je devienne amant,
Après mon an climatérique ?
Je ne manquois pas de tourment,
Et c'étoit bien honnêtement
Du rhume et de la sciatique.

LA JEUNE-COQUETTE AUX DAMES.

Ce vieillard défunt désormais
M'aime d'une amour enragée ;
Mesdames, vîtes-vous jamais
De coquette mieux partagée ?
. . . .

Dialogue par lequel la mascarade finit :

LE VIEILLARD-AMOUREUX A LA JEUNE-COQUETTE.

Beauté digne du diadème,
Pourrois-je point vous enflammer ?
J'aime beaucoup et dois savoir aimer
Depuis quatre-vingts ans que j'aime.

LA JEUNE-COQUETTE AU VIEILLARD-AMOUREUX.

O le plus digne des amants !
Me voici tantôt enflammée ;
Oui, je vous aimerai quand vous m'aurez aimée
Encor quatre-vingts ans.

LA VIEILLE-AMOUREUSE AU VERT-GALANT.

Berger, dans l'ennui qui me presse,
Ne veux-tu point me secourir?
Tu me verras bientôt mourir
D'amour ou de vieillesse.

LE VERT-GALANT A LA VIEILLE-AMOUREUSE.

Non, vous avez trop de galants;
Je vous aimerois, je vous jure,
Mais vous possédez, je m'assure,
Plus de cœurs que de dents.

LA VIEILLE-AMOUREUSE.

Nous aurions un plaisir extrême,
Si tu m'aimois comme je t'aime,
Sans souci du tiers ni du quart.

LE VERT-GALANT.

Il est trop tard.

LA VIEILLE-AMOUREUSE.

Pourquoi? Je ne suis point si laide;
Mes défauts auront leur remède
Avec un peu d'art et de fard.

LE VERT-GALANT.

Il est trop tard.

LA VIEILLE-AMOUREUSE.

Hé! de grâce, apaise la flamme
Qui pour toi dévore mon âme;
Viens, mon cœur, tirons-nous à part.

LE VERT-GALANT.

Il est trop tard.

L'OCCASION.

Mes bonnes gens, trêve de passion!
Il faut de meilleurs pieds, une meilleure vue
Pour retrouver l'Occasion
Après l'avoir perdue.

L'AMOUR.

Tous les plaisirs ont leur saison :
Aimez, mortels, mais à l'âge où l'on aime,
Que tout vous plaît, que vous plaisez vous-même,
Et qu'il est beau d'avoir moins de raison (1).

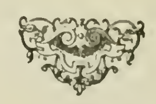
Remercions le chroniqueur du Samedi de nous avoir conservé cette pièce, qui réhabilite à nos yeux Madeleine de Scudéry. Désormais, Sapho n'est plus la « nymphe » que l'on représente éternellement guindée, ne parlant que du renversement de sa maison, comme on parlerait de la chute de l'empire romain ; elle savait rire, — nous sommes désarmé. Nous nous sentons plus disposé à lui tenir compte de la trace, du reste ineffaçable, qu'elle a laissée dans l'histoire littéraire, et qui la distinguera toujours des huit cents

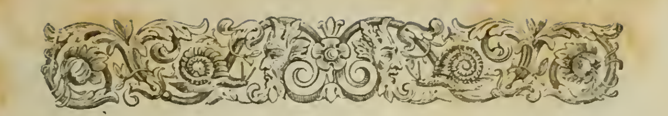
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,

énumérées dans le dictionnaire de Saumaise. Celles-ci ne nous ont légué, en se cotisant, que le néologisme « obscénité ». Véritable legs de précieuses ! Ne trouvez-vous pas, pour achever d'un trait leur croquis, — que, sauf la naïveté, elles ressemblent à cette pudique Vénus dont la main montre ce qu'elle est censée cacher ?

De la rue de Beauce à la rue des Tournelles, la distance n'est pas grande ; allons rendre visite à Ninon de Lenclos.

1. *Manuscrits de Conrart*, in-4°, t. V, p. 127-133.





VIII

L'HOTEL DE LA RUE DES TOURNELLES (1)

On a souvent mis sur le même plan Ninon de Lenclos et Marion Delorme. Comparons ces deux existences si dissemblables selon nous. Qu'était-ce que Marion? « C'étoit, dit Tallemant, une belle personne et d'une grande mine, et qui faisoit tout de bonne grâce ; elle n'avoit pas l'esprit vif, mais elle chantoit bien et jouoit bien du théorbe. Le nez lui rougissoit quelquefois, et pour cela elle se tenoit des matinées entières les pieds dans l'eau. Elle étoit magnifique, dépensière et naturellement lascive. Elle avouoit qu'elle avoit eu inclination pour sept ou huit hommes, et non davantage ; des Barreaux fut le premier, Rouville après ; il n'est pas pourtant trop beau ; ce fut pour elle qu'il se battit contre la Ferté-Senecterre ; Miossens, à qui elle écrivit par une fantaisie qui lui prit de coucher avec lui ; Arnaud, M. le Grand (Cinq-Mars), M. de Châtillon et M. de Brissac. Elle disoit que le cardinal de Richelieu lui avoit donné une fois un jonc de

1. Charmante habitation, entre cour et jardin, située au n° 28. Elle a une issue sur le boulevard Beaumarchais. Le boudoir de Ninon, tout plafonné d'Amours, a été religieusement respecté. (Voir notre édition de la *Correspondance authentique de Ninon*. Paris, Dentu, 1886.)

soixante pistoles qui venoit de Madame d'Aiguillon : « Je regardois cela, disoit-elle, comme un trophée. » Elle y fut déguisée en page. Elle étoit un peu jalouse de Ninon (1) ».

Celui qui rendit penaud le diable de Loudun et qui devait, grâce à la *Callipédie* ou *l'Art de faire de beaux enfants*, obtenir de Mazarin une abbaye d'un excellent revenu, est compté parmi les soupirants malheureux de Marion Delorme. Elle ne se montrait rien moins qu'alléchée par le visage couperosé du « gros garçon rougeaud » : c'est ainsi que Gui-Patin qualifie Claude Quillet, son confrère. Mais la flamme du médecin-poète était trop ardente pour s'éteindre sous le regard glacial et méprisant de la fière beauté de l'impasse Guémenée. On le vit s'humilier comme le pauvre devant la table du riche, et, d'une mine suppliante, demander à Marion les miettes de ses charmes. Un jour même qu'il avait épuisé toutes les ressources de son imaginative, il alla jusqu'à lui dire, en vrai compatriote de Rabelais qu'il était : « Comme il vous vient des visions en débauche de manger des ordures, il vous pourra venir quelque envie en ma faveur. » Le gros garçon rougeaud en fut pour ses frais d'agacerie tourangelle ; il lui fallut se passer de celle que, par intuition, il disait être « le plus beau corps qu'on pût voir ». Tant pis pour Marion ! La marque de l'esprit chez une femme, c'est de faire, à l'occasion, l'aumône de ses attraits à l'homme d'esprit qui a négligé d'être un Antinoüs. Quelle admirable conception que les dames de charité d'amour, inventées par Fourier ! — Mais Marion n'était qu'une courtisane, et une courtisane dont tout le mérite consistait en une resplendissante beauté. On tombait à ses pieds, dans le ravissement de tant de perfection ; mais, l'ivresse des sens passée, on fuyait une idole qui n'avait pas l'art de remplir les longs entr'actes de l'amour. « Elle avoit, dit encore Tallemant, trente-neuf ans quand elle est morte ; cependant elle étoit aussi belle que jamais. Sans les fréquentes grossesses qu'elle a eues, elle eût été belle jusqu'à soixante ans. Elle prit, un peu avant

1. *Historiettes*, t. IV, p. 63.

que de tomber malade, une forte prise d'antimoine pour se faire avorter, et ce fut ce qui la tua. On lui trouva pour plus de vingt mille écus de hardes... Elle ne prenoit point d'argent, rien que des nippes. Le plus souvent on convenoit de tant de marcs de vaisselle d'argent... Elle se confessa dix fois, quoiqu'elle n'ait été malade que deux ou trois jours ; elle avoit toujours quelque chose de nouveau à dire. On la vit morte, durant vingt-quatre heures, sur son lit, avec une couronne de pucelle. Enfin, le curé de Saint-Gervais dit que cela étoit ridicule (1). »

Le familier le plus assidu de l'hôtel de la rue des Tournelles vint à l'impasse de Guémenée apporter son tribut de larmes :

Ici les Amours sont en deuil,
Et la Volupté désolée
Cherche à l'entour de son cercueil
Où son ombre s'est en allée.

Après les vers de Saint-Évremont, citons ceux du nouvelliste Loret :

La pauvre Marion Delorme,
De si rare et plaisante forme,
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

C'était un véritable déluge de pleurs et de rimes dolentes. Mais cette Laïs, si prématurément disparue, quel genre de regrets provoquait-elle chez le président de Chevry, « son pis-aller » ; chez le président de Mesme, qui lui avait vendu, argent comptant, la liberté de son frère Baye (2), emprisonné pour dettes; chez le maréchal la Ferté-Senecterre, qui avait voulu l'enfermer dans son sérail de Lorraine ; chez Housset, le trésorier des parties casuelles, un ladre vert qui n'avait pas osé « en faire la dépense » ; chez le surintendant d'Émery et les autres? La seule chose dont on

1. *Historiettes*, t. IV, p. 64 et suiv.
2. Nom d'une terre du père de Marion.

déplorât la perte, c'était « sa rare et plaisante forme ». En résumé, Marion ne fut qu'un instrument, mais un instrument parfait de plaisir sensuel.

A une beauté presque égale, Ninon de Lenclos joignait une exquise délicatesse et une grande élévation d'esprit. Qu'on cesse de fouiller l'antiquité et d'exhumer Léontium, comme terme de comparaison Léontium recevait l'inspiration d'Épicure, tandis que Ninon communiquait la sienne aux talents et aux génies divers qui avaient le bonheur de l'approcher. Molière l'a confessé hautement. C'est dans le salon de cette femme supérieure qu'il a donné la première lecture de son *Tartuffe*, devant Condé, la Fontaine, Racine, Chapelle, Boileau, Saint-Évremont et Lulli. C'était là, du reste, que lui avaient été fournis les principaux ressorts de ce chef-d'œuvre. « Un abbé qui se faisoit appeler l'abbé de Pons, grand hypocrite qui faisoit l'homme de qualité, et étoit fils d'un chapelier de province, servoit assez bien Ninon ; c'étoit un drôle qui de rien s'étoit fait six à sept mille livres de rente ; c'est l'original de *Tartuffe*, car un jour il lui déclara sa passion ; il étoit devenu amoureux d'elle. En traitant son affaire, il lui dit qu'il ne falloit pas qu'elle s'en étonnât, que les plus grands saints avoient été susceptibles de passions ; que saint Paul étoit affectueux, et que le bienheureux François de Sales n'avoit pu s'en exempter (1) ». La cinquième scène du quatrième acte n'est-elle pas là en germe ? Et Tartuffe, dépouillant le bonhomme Orgon, n'a-t-il pas été imaginé un peu en souvenir du grand pénitencier niant le dépôt que lui avait confié Hérault de Gourville ? On connait l'aventure. Enveloppé dans la disgrâce de Fouquet, le secrétaire de la Rochefoucault avait voulu, avant de fuir, mettre sa fortune à l'abri. « Il connaissoit un grand pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ses mœurs et qui par là sembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avoit en espèces. Mais son estime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec

1. Tallemant, *Historiettes*, t. VI, p. 12. — *Corresp. auth.* p. 56.

tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entre elle et l'ecclésiastique. Il porta donc chez l'un et chez l'autre dix mille écus... M. de Gourville, de retour à Paris, alla d'abord chez le pénitencier réclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui répondit saintement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit; qu'on n'avoit point de connoissance du dépôt dont il parloit, et qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers destinés à être distribués aux pauvres, obligation à laquelle on avoit soin de satisfaire aussitôt ? Il eut beau se plaindre, protester, se fâcher, on ne lui opposa que le flegme le plus désespérant, que la physionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, et l'on força M. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande... Il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Il craignoit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé. Ninon ayant appris que M. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, et surprise de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, et lui fit dire qu'elle étoit étonnée de son peu d'empressement, et qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus longtemps à venir l'embrasser. Il y vint donc, mais honteux du soupçon qu'il avoit eu ; la démarche de Ninon lui faisoit assez sentir qu'il s'étoit trompé. Il se fait annoncer. Ninon vole dans les bras de son ami :

— Ah ! Gourville, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence.

A ces mots, M. de Gourville se replonge dans ses premières alarmes : à peine osoit-il lever les yeux sur Ninon.

— Je vous plains, si vous m'aimez encore, ajouta-t-elle en se trompant sur la nature de son trouble, ce malheur est irréparable. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire ; et voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les, mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer aujourd'hui en votre faveur. Il ne me reste plus pour vous qu'une amitié sincère.

M. de Gourville ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité

du grand pénitencier et la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation si haute.

— Vous ne m'étonnez point, lui dit-elle; mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir suspecte. Je ne vous demande point ce que vous avez pensé; vous m'offenseriez peut-être en ne me trompant point ; cependant la différence prodigieuse de nos états et de nos réputations ne faisoit rien contre moi (1). »

L'amant devint l'ami : c'était d'ailleurs toujours ainsi que finissaient les amants de Ninon. On les appelait les « oiseaux des Tournelles » . — Charleval aime à se parer de ce titre :

> Je ne suis plus oiseau des champs,
> Mais de ces oiseaux des Tournelles,
> Qui parlent d'amour en tout temps
> Et qui plaignent les tourterelles
> De ne se baiser qu'au printemps.

Le délicat Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de Charleval, que les Muses, selon Scarron, nourrissaient « de blanc-manger et d'eau de poulet », avait eu l'ambition d'augmenter la liste des « favoris » de Ninon. « Attendez mon caprice », avait-elle répondu à ses doucereuses avances. Il attend toujours ; on le compte au nombre des « martyrs ».

Nous remarquons, parmi les favoris, d'Andelot, qui fut tué au combat de Charenton ; Henri de Sévigné, cet aveugle mari, qui allait chercher partout la beauté et l'esprit, deux hôtes de sa maison ; Georges Brossin, chevalier de Méré, dont les manières dégagées contrastaient avec sa roideur de style ; les futurs maréchaux de Navailles et d'Albret; enfin, le marquis de Villarceaux, le comte d'Estrées et l'abbé d'Effiat.

Ninon donna le jour à deux enfants. La venue du premier amena une singulière querelle entre d'Estrées et d'Effiat, qui avaient tous deux des prétentions de paternité. La mère, consultée, riait aux éclats. Après une chaude discussion, les compé-

1. *Mém. sur la vie de Mademoiselle de Lenclos*, par M. Bret. p. 77-82.

titeurs résolurent de s'en rapporter au sort, et jouèrent aux dés à... père ou non. Le hasard eut la pudeur de favoriser le concurrent de l'abbé, qui s'en montra tout radieux. Cet enfant est le pendant du billet de la Châtre.

N'oublions pas de placer en tête des amis de Ninon de Lenclos l'épicurien Saint-Evremont, dont toute la philosophie peut se résumer ainsi : « Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi, et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux. »

— Avouez, disait-il aux femmes, toutes vos passions, pour faire valoir toutes vos vertus.

Il marchait flanqué de deux joyeux compagnons. L'un, le marquis de Bois-Dauphin, épousa en secondes noces la veuve de Charles de Souvré ; voilà le seul accident de sa vie. L'autre, Louis de la Trémouille, comte d'Olonne, était le mari de cette pauvre Henriette d'Angennes, si cruellement maltraitée par Bussy-Rabutin. « Il y avoit entre eux une espèce d'émulation à qui feroit paroître un goût plus fin et plus délicat. M. de Lavardin, évêque du Mans et *cordon-bleu*, s'étoit aussi mis sur les rangs. Un jour que M. de Saint-Evremont mangeoit chez lui, cet évêque se prit à railler sur sa délicatesse, et sur celle du comte d'Olonne et du marquis de Bois-Dauphin.

« — Ces messieurs, dit ce prélat, outrent tout à force de raffiner sur tout. Ils ne sauroient manger que du veau de rivière ; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit ; et pour le vin, ils n'en sauroient boire que des trois coteaux d'Aï, d'Haut-Villiers et d'Avenay (1) ».

De là le surnom donné à notre trio d'épicuriens, que l'on n'appelait que les Trois-Coteaux. Ils aimaient à s'adjoindre François Bernier, ce médecin voyageur, aussi bel homme que bel esprit, qualifié du titre de « joli philosophe », et nommé encore

1. *Œuvres de Saint-Évremont, sa Vie*, par des Maizeaux, p. 39, 40.

Bernier-Mogol, pour le distinguer de ses homonymes. Il fut douze ans commis à la santé d'Aureng-Zeib, empereur du Mogol. C'était le garçon le plus vague qui se pût rencontrer, toujours par quatre chemins, mais toujours aussi sur le même dada.

— L'abstinence des plaisirs, disait-il avec onction, me paroit un grand péché.

Son fidèle ami Chapelle pratiquait cette maxime à la lettre. Non content de s'enivrer, il poussait même le scrupule jusqu'à enivrer le morose Boileau, au moment où il en recevait une leçon de sobriété. L'épicurisme de Ninon de Lenclos était moins avancé. Elle prit en dégoût cet excès de zèle, et le poète intempérant fut rayé du nombre des oiseaux des Tournelles. Il quitta la place avec dépit et se promit de décocher tous les soirs une épigramme, Voici un de ses traits :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir *vécu*
Avec ce grand personnage.

La décence nous force d'atténuer la brutalité de l'avant-dernière rime.

Ninon donnait quelquefois asile à l'abbé « Malotru », dont le nom véritable est Saint-Martin. C'était un personnage d'une laideur repoussante et d'une vanité démesurée. Toujours grelottant, il portait neuf chemises, neuf paires de bas, et autant de calottes qu'il couronnait d'une perruque ; il couchait dans un lit de briques, sous lequel était ménagé un foyer destiné à fournir la somme de chaleur désirée. Saint-Martin se faisait traîner dans une de ces voitures appelées vinaigrettes, et dont il est l'inventeur, au dire de Furetière. Il aimait à voir sa maison gorgée de visiteurs, et en attribuait modestement l'affluence à son mérite, qui n'était qu'un mérite de « bête curieuse ». Un jour, on se promit de châtier bel et bien sa ridicule vanité. Les ambassadeurs du

roi de Siam venaient d'arriver en France; trois loustics se déguisèrent en mandarins et allèrent trouver Michel de Saint-Martin « de la part du roi, leur maître ». Le roi avait entendu parler de ses hautes qualités, et les avait envoyés vers lui pour l'élever au rang de grand mandarin (1). Saint-Martin tomba dans le piège avec une naïveté outrecuidante, et fut reçu selon le cérémonial dont Molière, qui prenait note de tout, a laissé l'exhilarant détail.

L'abbé Malotru égayait tous les assistants, sauf une jeune fille qui se préparait à enlever Villarceaux à son amie, en attendant qu'elle dérobât Louis XIV à Madame de Montespan, sa bienfaitrice. Françoise d'Aubigné, à vingt et un ans, faisait pressentir Madame de Maintenon, ce « personnage unique dans la monarchie depuis qu'elle est connue, qui a, trente-deux ans durant, revêtu ceux de confidente, de maîtresse, d'épouse, de ministre et de toute-puissante, après avoir été si longuement et si publiquement néant, et, comme on dit, avoir si longtemps et si publiquement rôti le balai (2) ». Elle était déjà la dissimulation et l'intrigue incarnées. Pour nous, la petite-fille du protestant Théodore Agrippa d'Aubigné, qui provoque le massacre des protestants, celle qui se fait saigner pour que la rougeur de son visage ne trahisse pas ses impressions, n'a rien de la femme ; elle n'est que la femelle de Tartuffe. Ses partisans ont déploré ses relations avec Ninon : Ninon seule pouvait y perdre.

Lorsque la reine de Suède vint à Paris, Ninon se trouvait à Lagny, au couvent des Bénédictines, où elle avait été enfermée à la requête du clergé pour cause d'impiété. Christine ne voulut pas s'éloigner de la France avant d'avoir vu Ninon et se rendit à Lagny. Son entrée au couvent produisit l'effet d'une anomalie criante.

« Quand la nature, dit Vigneul-Marville, forma Christine, elle

1. Cette mystification était renouvelée d'une plaisanterie imaginée par Sorel. Voyez notre édition de la *Vraie histoire comique de Francion* (*Biblioth. gauloise*).

2. *Mémoires de Saint-Simon*, t. XIII, p. 50.

chancela dans son ouvrage. D'abord elle vouloit en faire une femme, puis un homme, et enfin, retournant à ses premières idées, elle fit une femme, mais un peu extraordinaire. Sa figure hommasse, son air cavalier, le mépris qu'elle faisoit des femmes et l'affectation qu'elle avoit pour les sciences, la distinguoient du reste de son sexe, mais aussi d'autres qualités d'humeur et d'inclination la rapprochoient de ce sexe (1). » Être hybride, qui appelait, mais n'engendrait pas l'admiration. Combien elle diffère de Ninon de Lenclos, qui a réalisé l'idéal rêvé par la Bruyère : « Une belle femme, a-t-il écrit, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. »

Christine était accompagnée de l'auteur de la *Géographie sacrée*, le grave Samuel Bochart, qui, au moindre signe de la reine, mettait habit bas pour jouer aux volants. Venaient ensuite le médecin Bourdelot et l'orientaliste Saumaise. Bourdelot, qui cumulait deux titres, était chargé, comme abbé, d'apprendre Christine à sacrer, et s'en acquittait à merveille. Il avait un excellent répertoire de jurons choisis. Il amusait aussi la reine par la franchise de ses allures. Elle se plaisait à le voir traiter les grands seigneurs sur le pied de l'égalité. Un jour, quelques-uns d'entre eux voulurent relever ce qu'ils appelaient son impertinence : « Parbleu ! s'écria Bourdelot, je suis un grand coquin et mérite bien ce traitement ; quelle folie de m'être ainsi encanaillé avec toute sorte de gens ! » Pareille sortie était si inattendue, que tous ces gentilshommes, oubliant leur morgue, partirent d'un rire homérique. Claude Saumaise était l'antipode de Bourdelot. Non seulement il ne savait tenir tête à personne, mais il appartenait corps et âme à sa femme, la fille du docte Josias Mercier, espèce de virago qui affichait des prétentions aristocratiques et avait entrepris de lui enlever son écorce plébéienne. La première fois qu'il parut à la cour de Suède, elle affubla ce pauvre savant d'habits militaires : il fit son entrée avec un justaucorps

1. *Mélanges*, t. II, p. 395.

couvert d'une cuirasse en peau de buffle, des culottes de drap rouge et un feutre gris orné de plumes blanches. Nous puisons ces détails dans les mémoires de l'évêque d'Avranches, d'où nous extrayons aussi l'anecdote suivante :

« Saumaise me raconta, dit-il, que durant toute l'année qu'il avait passée à Stockholm près de la reine Christine, il avait été retenu au lit par la goutte. La reine l'étant venue voir, un jour que, pour faire diversion à sa douleur, il lisait le *Moyen de parvenir*, livre fort sale, mais plaisant, dit-on, de Béroalde de Verville, il se hâta de glisser le livre sous ses draps, de peur que la reine ne s'en saisît et ne parût choquée de cette lecture obscène. Mais ce mouvement n'avait point échappé à l'œil furtif et curieux de Sa Majesté. Elle s'empara du livre, l'ouvrit, en lut quelques lignes en courant, et rit des plaisanteries pleines de malice qu'elle y rencontra. Appelant alors sa favorite Mademoiselle de Sparre, noble et belle jeune fille, elle lui indiqua quelques passages et lui commanda de les lire. Celle-ci eut beau résister, il fallut obéir. Elle en rougit jusqu'au blanc des yeux ; mais l'assistance éclata de rire. En mémoire de cette aventure, Saumaise fit chercher le livre chez les libraires de Leyde, et m'en donna un exemplaire richement relié. » A la bonne heure ! voilà un bréviaire amusant (1).

Christine fut subjuguée par les grâces de Ninon.

— J'ai vu, dit-elle, défiler devant moi bien des célébrités, y compris l'Académie, mais je n'ai rien vu de plus illustre que Mademoiselle Ninon de Lenclos.

L'hôtel de la rue des Tournelles est resté jusqu'à la fin le foyer du savoir-vivre, des lettres et des arts. Malgré ses rancunes quelque peu légitimes, Madame de Sévigné le constate en ces termes : « Corbinelli me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de Lenclos. Ainsi, elle rassemble sur ses vieux jours et les hommes et les femmes, mais quand elle n'auroit présentement que les femmes,

1. *Mémoires de Huet* (1853), p. 82, 83.

elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider (1). » Mais son « bel âge » n'était pas encore passé, car elle n'avait que soixante ans alors. L'Epistolière ajoute, faisant allusion au grand Condé qui, rencontrant Ninon dans la rue, descendait de carrosse pour la saluer, sorte d'hommage que l'on ne rendait qu'aux personnes de sang royal : « Le moyen de n'être pas flattée de l'estime de M. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames. » Scarron couronne par ce vers l'éloge qu'il fait de Madame Cornuel :

Elle eut l'estime de Lenclos.

A ceux qui objecteraient ses galanteries que nous n'avons pas dissimulées, on peut répondre qu'elle résolut le difficile problème de dépenser son honneur sans l'entamer. « L'amour, écrit Saint-Évremont, ne fait pas de tort à la réputation des dames, mais le peu de mérite des amants les déshonore (2). » Ninon sut aussi garder intact jusqu'à sa mort, jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, le trésor de beauté et d'esprit que la nature lui avait départi. Ce n'est pas pour elle, si c'est devant elle, que l'auteur des *Maximes* a dit :

— La vieillesse est l'enfer des femmes.

Mais Ninon se mit, sans fausse modestie, au nombre des victimes du Temps :

— Si j'avais, répliqua-t-elle gaiement, assisté au conseil des dieux au moment de la création, j'aurais opiné pour qu'ils plaçassent les rides où ils ont placé le faible d'Achille.

Quand sonna l'heure suprême, les robes noires tentèrent de l'ensevelir dans leurs plis.

— Vous savez, dit-elle à Fontenelle, vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps ; je pourrais encore mieux vendre mon âme : les jansénistes et les molinistes se la disputent.

Un jésuite intervint et jeta cette commode planche de salut :

1. *Lettres* (édition de 1818), t. X, p. 65.
2. *Œuvres*, t. III, p. 421.

— Eh bien, Mademoiselle, s'écria le révérend père, en attendant que vous soyez convaincue, offrez à Dieu votre incrédulité.

Pour toute réponse, Ninon s'endormit du dernier sommeil, du sommeil des justes, en lisant une page de son bien-aimé Montaigne, ce moraliste vraiment humain, que l'on a taxé d'égoïsme, comme si ses confessions n'étaient pas celles de tout le monde.

Ninon de Lenclos a laissé une glorieuse postérité : elle est la mère spirituelle de Voltaire.





IX

DE SCARRON A GUI-PATIN

L'élégant hôtel de la rue des Tournelles avait un rival, ou plutôt un pendànt, l'*Hôtel de l'Impécuniosité*. C'est ainsi que Scarron appelait son modeste logis, situé au coin de la rue de la Tixeranderie et de celle du Coq-Saint-Jean,

Tout vis-à-vis l'hôpital Saint-Gervais,

comme il est dit dans l'épître adressée à Deslandes-Payen, le conseiller au parlement, un des plus vaillants soldats de la troupe des Goinfres.

La petite chambre du cul-de-jatte réunissait, à quelques nuances près, la même société que le salon de Ninon de Lenclos. Mais l'esprit qui s'y dépensait était d'une tout autre nature. Ici, nulle gêne, le mot cru à l'ordre du jour, enfin une débauche d'esprit en permanence. On se plaisait, après une causerie élevée ou enjouée chez Ninon, à venir se repaître de broutilles rabelaisiennes. Le maître du lieu se tenait tantôt dans un grand fauteuil, et tantôt couché comme une précieuse. Quel piquant spectacle que ces seigneurs et ces poètes assis pêle-mêle et devisant sur son petit lit de damas jaune! Voici Villarceaux et d'Elbène, Vivonne et Sarrazin; puis çà et là Miossens, Marigny, Mortemart, Charleval, le tout rehaussé par Mesdames de Lesdiguières, d'Aiguillon, de

Fiesque, d'Estissac; Mademoiselle d'Hautefort, l'immaculée maîtresse de Louis XIII, et Mademoiselle de Lenclos, dont l'âme a été formée

De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Donnons le signalement de l'auteur du *Roman comique :*

« Mille gens se sont figuré que Scarron étoit véritablement un cul-de-jatte, tel que nous en voyons dans les places publiques et à la porte des églises. Ils ont pris trop littéralement ce mot qu'il emploie en parlant de soi-même burlesquement dans ses poésies, et dont ses ennemis se sont quelquefois servis comme d'une injure très humiliante. On a poussé la chose si loin, qu'il y a eu des portraits de Scarron où il étoit représenté de face, ayant les jambes rangées autour d'une jatte de bois, dans laquelle le bas de son corps étoit enchâssé, ou même sans cuisses absolument. Le tout étoit posé sur une table. Au-dessus de sa tête étoit une ficelle à laquelle pendoit à plomb un bonnet qu'il ôtoit en baissant la tête, et qu'il se remettoit en se plaçant perpendiculairement dessous, et le laissant tomber par le moyen de la ficelle qui étoit passée dans une poulie. Il n'a pas lui-même ignoré ces plaisanteries, et il s'en est diverti le premier dans le portrait qu'il a fait de lui-même (1). »

Citons une partie de cette pièce singulière :

« Les uns disent que je suis cul-de-jatte, les autres que je n'ai pas de cuisses et que l'on me met sur une table dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. (Il est, en effet, représenté dans la posture qu'il indique.) Tu murmureras, sans doute, car tout

1. *Œuvres de Scarron* (Amsterdam, 1752). t. I, p. 113, 114.

lecteur murmure, et je murmure quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac qui est tout couvert de ma tête penchante, et que, par ce côté-là aussi bien bien que par l'autre, on peut voir la situation, ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public... je me serois bien fait peindre, si quelque peintre avoit osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je vais te dire à peu près comme je suis fait. J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille ; j'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très décharné ; des cheveux assez pour ne point porter perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes et les doigts aussi bien que les bras. Enfin je suis un raccourci de la misère humaine... Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur... J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot,* et un peu après, *monsieur*. Je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avois la santé. Je me réjouis

assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment (1). »

Scarron est là tout entier.

« Voilà, sans mentir un admirable malade! s'écrie Balzac dans sa lettre à Costar. Il a je ne sais quoi de meilleur que la santé; je parle de la santé stupide et matérielle; car vous savez ce que les Arabes disent de la joie, que c'est la fleur et l'esprit de la santé vive et remuante. Puisque vous voulez savoir les différentes pensées que j'ai eues de ce malade et que vous m'en demandez un chapitre, je dis... que j'ai bien vu en plusieurs lieux de l'antiquité des douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages et des douleurs éloquentes; mais que je n'en ai point vu de si joyeuse que celle-ci; mais qu'il ne s'étoit point encore trouvé d'esprit qui sût danser la sarabande et les matassins dans un corps paralytique. »

Lorsque Paul Scarron exhale une plainte, le rire est sous les larmes. Il dit dans un placet adressé au roi :

Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal hideux
Qui tâche de m'abattre :
J'en pleure comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.
Pressé de mon malheur, je voulus présenter
Au cardinal requête;
Je fis donc quelques vers, à force de gratter
Mon oreille et ma tête :
Ce grand homme d'Etat ma requête écouta
Et la trouva jolie :
Mais là-dessus survint la mort qui l'emporta
Et ne m'emporta mie.

Il finit pourtant, le pauvre poète, par avoir ses heures de découragement. Un jour que les visiteurs venaient de s'éloigner, Giraud l'entendit se plaindre de rester seul avec son infirmité, cette trop fidèle compagne.

« Trouvez-moi, dit-il au factotum de Ménage une femme qui

1. *Œuvres*, t. I, p. 154-157.

se soit mal gouvernée, afin que je la puisse qualifier... sans qu'elle s'en plaigne. »

L'abbé chercha et mit la main sur Mademoiselle d'Aubigné. Pouvait-on mieux tomber? — Elle habitait aussi rue de la Tixeranderie, dans une maison voisine de l'hôpital, c'est-à-dire presque en face de l'Hôtel de l'Impécuniosité. Une parente, Madame de Neuillant, lui avait donné asile, ainsi qu'à sa mère, ruinée par les déportements du mari. La petite-fille d'Agrippa, que l'on appelait la *Jeune Indienne*, à cause de son séjour en Amérique, fut donc raccolée par Giraud et présentée à Scarron, qui prit feu à première vue. L'incendie allumé, elle partit pour Niort, sa ville natale. Comment peindre le trouble que cette absence jeta dans l'âme du pauvre cul-de-jatte? Scarron seul peut révéler Scarron. Ayant eu vent d'une indisposition de Mademoiselle d'Aubigné, il trempa sa plume dans l'encrier d'où était sorti le *Typhon* et écrivit la lettre suivante :

« Vous êtes devenue malade de la fièvre tierce ; si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver; car vous ne devez point douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus et ce que les médecins vous en disent, puisque vous les verrez la première; et, en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé de maux comme je le suis, de prendre tant de part dans les vôtres. Je ne sais si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la première fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement, mais aussi quelle apparence qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieil garçon?... Douceurs à part, je sais que vous êtes malade; et je ne sais si on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir...

Tandis que la cuisse étendue
Dans un lit, toute nue,
Vous reposez votre corps blanc et gras,
Entre deux sales draps;

Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps, qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

« Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La malepeste que je vous aime et que c'est une sottise de vous aimer tant! Comment, vertu de ma vie! à tout moment il me prend l'envie d'aller en Poitou, et par le froid qu'il fait. N'est-ce pas une forcenerie?... Je me devrois mieux connoître et considérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut, d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête, sans avoir encore ce mal endiablé, qu'on appelle *l'impatience de vous voir*. C'est un maudit mal. Ne vois-je pas bien, comme il prend au pauvre Méré de ce qu'il ne vous voit pas si souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voie tous les jours? Il vous en écrit en désespéré, et je vous le garantis âme damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, et c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œillades
De faire un peu mois de malades.

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas affaire à moi, je vous rosserois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces... Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens? Et dites-moi, ma mignonne, êtes-vous chrétienne? Vous êtes turque, sur mon honneur, je m'y connois bien, et vous êtes turque des plus méchantes... Vous êtes aussi diablesse que vous êtes blanche (1). »

Comme Louis XIV aurait savouré ce billet doux!

Sa mère morte, Mademoiselle d'Aubigné revint à Paris, pauvre comme devant, et agréa la proposition de mariage que lui fit Scarron. Lorsqu'on dressa le contrat, il déclara reconnaître à l'ac-

1. *Œuvres*, t. I, p. 206-208.

cordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. Le notaire ayant demandé quel douaire il assurait : « L'immortalité, répondit Scarron. Le nom des femmes des rois meurt avec elles ; celui de la femme de Scarron vivra éternellement. » O poète ! ô devin, tu n'avais pas prévu le cas de Madame de Maintenon.

A ceux qui s'étonnaient de la voir enfouir sa jeunesse et sa beauté dans la chambre d'un malade, Mademoiselle d'Aubigné dit avec une franchise qu'il faut noter :

— J'aime mieux épouser un cul-de-jatte qu'un couvent.

Voilà un mot qui dépare l'éternelle hypocrisie de son existence ; mais ses dix-sept années sont une excuse suffisante. Scarron, de son côté, dit à un de ses amis :

— Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup.

Peut-être est-ce grâce à cette éducation qu'elle gagna le cœur de Sa Majesté Très-Chrétienne. — Scarron, écrit naïvement le peu naïf La Beaumelle, « n'avoit alors de mouvement libre que celui des yeux, de la langue et de la main. Mademoiselle d'Aubigné fut plutôt sa compagne que son épouse, et ne perdit que le nom de Mademoiselle d'Aubigné (1). »

Segrais hasarda une raillerie à ce propos :

« Ce n'est pas tout de se marier, dit-il ; mais il faut songer à se donner une postérité. — Est-ce, répliqua Scarron, que vous voudriez me rendre ce service-là ?... Ne vous dérangez pas ; j'ai Mangin qui me fera la chose, si je le lui commande... N'est-il pas vrai, Mangin ? — Oui da ! Monsieur, quand il vous plaira et avec la grâce de Dieu », répondit un valet de chambre taillé comme un valet de ferme. De méchants bruits ne tardèrent pas à courir sur le nouveau ménage ; Villarceaux passait pour être le loup de cette bergerie. M. de Lassay rompit des lances en l'honneur

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon* (1755), t. I, p. 144.

de Madame Scarron : un jour qu'il exaltait sa vertu devant Madame de Lassay, il s'attira une de ces reparties qui entrent dans les chairs :

— Comment faites-vous, Monsieur, lui demanda-t-elle, pour être si sûr de ces choses-là?

A l'époque du mariage, l'Hôtel de l'Impécuniosité se composait de trois personnes, Scarron et ses deux sœurs, Anne et Françoise. C'étaient des filles de belle humeur et de libre allure. L'une aimait le vin, et l'autre les hommes. Quoi de plus naturel? Le frère lui-même en a fait l'aveu devant Segrais, qui n'a pas manqué de prendre la plume. Accorte et d'un abord facile, Françoise s'abandonna aux caresses du duc de Trême, qui en raffola jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans :

« Cela passa la galanterie ordinaire : il en vint un fils qui fut baptisé sous le nom d'Estrumel. Le père en usa bien envers lui et la mère, qu'il aima jusqu'à la fin de ses jours. Scarron n'ignoroit pas les intrigues de sa sœur, et il étoit le premier à en badiner. Un jour, quelqu'un qui savoit que M. de Trême venoit souvent voir Scarron, et qui cherchoit une protection auprès de ce seigneur, entra chez Scarron et le pria de le servir. Scarron, qui étoit alors assis sur une chaise percée, lui dit rondement : « Vous vous méprenez, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser pour cela. Voyez ma sœur, qui est là-haut, elle le fera bien mieux que moi. » Il appeloit ce petit garçon son neveu ; on savoit d'ailleurs que ses deux sœurs n'étoient point mariées, et qu'il n'étoit pas assez bien avec le reste de sa famille pour en prendre les enfants chez lui. Quelqu'un s'avisa de lui demander comment cet enfant était son neveu : « Il est, dit-il, mon neveu à la mode du Marais », faisant allusion à l'usage d'appeler le fils d'un cousin germain *neveu à la mode de Bretagne* (1). »

Un neveu est presque un fils ; mais Scarron finit par devenir ambitieux et convoiter une descendance réelle. Il ne s'agissait plus du vigoureux valet de chambre, mais du pauvre cul-de-

1. Scarron, *Œuvres*, t. I. p. 92, 93.

jatte, qui, cette fois, entendait jouer lui-même son rôle de mari. C'était demander un miracle, plus qu'un miracle. N'avait-il pas été vainement chercher la santé aux eaux de Bourbonne et chez les Frères de la Charité, où il prit un bain de tripes qui promettait pourtant monts et merveilles? Peut-être aussi ne le prit-il pas avec toute la dévotion voulue et une foi entière, — cet agent indispensable de la thérapeutique sacrée. Non content de cette double et inutile expérience, le poète tourna ses yeux vers l'Amérique, dont on vantait le bienfaisant climat.

« Un officier perdu de goutte étoit allé à la Martinique, où l'air et les aliments du pays lui avoient été si favorables, qu'il se trouvoit guéri parfaitement en très-peu de temps. Il jouoit à la paume, montoit à cheval et alloit tous les jours à la chasse, comme s'il n'eût jamais été incommodé. Quel spectacle pour un malade qui comptoit la goutte pour la principale cause de ses maux! quelle espérance flatteuse! Scarron y succomboit (1). »

Il partit, raconte Loret :

Ayant sa femme à son côté,
Ou du moins en étant bien proche,
Lui dans une chaise, elle en coche.

Sarrazin avait reçu, à cette occasion, une épître qui se termine ainsi :

« Je me suis mis pour mille écus dans la nouvelle compagnie des Indes, qui va faire une colonie à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque. Adieu, France, adieu, Paris, adieu, tigresses déguisées en anges; adieu, Ménage, Sarrazin, Marigny. Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni faux béats, ni filous de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim (2). »

1. Scarron, *Œuvres*, p. 105, 106.
2. *Œuvres*, t. I, p. 194.

C'était en octobre 1650. Scarron alla jusqu'à Tours, pour régler quelques affaires, et revint à Paris le mois suivant. La Gazette rimée nous donne ce détail :

Or j'ai maintenant à vous dire
Que cet auteur à faire rire,
Nonobstant son corps maladif,
Est maintenant génératif :
Car un sien ami tient sans feinte
Que sa dite épouse est enceinte
De trois ou quatre mois et plus;
Et puis dites qu'il est perclus!

Jolie médisance d'un journaliste à bout de nouvelles. Il faut bien distraire Mademoiselle de Longueville!

Scarron avait abandonné son projet en désespoir de guérison. Il reparut avec la gaieté et l'entrain tant admirés en lui. Mais, entre deux éclats de rire, il laissait percer, dans des épanchements intimes, les défaillances de son esprit et les regrets d'une santé à jamais perdue.

« Quand je songe, écrivait-il à Marigny, que j'étois né assez bien fait pour avoir mérité les respects des Bois-Roberts de mon temps... Quand je songe que j'ai été assez sain jusqu'à l'âge de vingt-sept ans pour avoir bu souvent à l'allemande; que j'ai encore le dedans du corps si bon que je bois de toutes sortes de liqueurs, et mange de toutes sortes de viandes, avec aussi peu de retenue que feroient les plus grands gloutons. Quand je songe que je n'ai point l'esprit foible, pédant ni impertinent, que je suis sans ambition et sans avarice, et que si le ciel m'eût laissé des jambes qui ont bien dansé, des mains qui ont su peindre et jouer du luth, et enfin un corps très adroit; que je pouvois mener une vie heureuse, quoique peut-être un peu obscure, je vous jure, mon cher ami, que s'il m'étoit permis de me supprimer moi-même, il y a longtemps que je me serois empoisonné (1). »

1. Scarron, *Œuvres*, t. I, p. 232, 233.

Plusieurs versions ont circulé sur l'origine de ses infirmités; voici la plus accréditée :

« Il étoit allé passer le carnaval à son canonicat (1638). Au Mans, comme dans la plupart des villes de province, le carnaval finit par des mascarades publiques... L'abbé Scarron voulut en être. Mais sous quel déguisement s'envelopper ?... — Il s'enduit de miel toutes les parties du corps, ouvre un lit de plume, s'y jette et s'y retourne, jusqu'à ce que le sauvage soit bien empenné. Il va courir la foire et en attire toute l'attention; les femmes l'entourent; les unes s'enfuient, les autres le déplument... A ce spectacle, le peuple s'attroupe, est indigné, crie au scandale. Scarron se dégage de la foule. Poursuivi, dégoûtant de miel et d'eau, partout relancé, aux abois, il trouve un pont, le saute héroïquement, et va se cacher dans les roseaux. Ses feux s'amortissent. Un froid glaçant pénètre ses veines et met dans son sang le principe des maux qui l'accablèrent depuis. Une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs et se joua de tout le savoir des médecins. La sciatique, la goutte, le rhumatisme, arrivèrent tantôt successivement, tantôt ensemble... (1). »

Quelle kyrielle!

Ce « raccourci de la misère humaine » réservait ses lamentations les plus amères pour sa cassette vide. Nul n'a égalé la prestesse du cul-de-jatte dans la chasse aux pensions. Il en attrapa de tous côtés : la reine, Richelieu et Mazarin furent tour à tour ses protecteurs. Abbé, comme bon nombre de gens de lettres d'alors, il remua ciel et terre à l'effet d'obtenir une abbaye. On lui objecta son incapacité physique. « Eh bien! répondit-il, qu'on me donne un bénéfice simple, mais si simple qu'il ne faille que croire en Dieu pour le bien desservir. » Cette saillie lui valut sa prébende du Mans, que, lors de son mariage, il céda, contre espèces sonnantes, à l'abbé Giraud. Comptez encore parmi les ressources de Scarron le gain qu'il tirait de ses ouvrages et qu'il appelait son « marquisat de Quinet », du nom de l'éditeur. Et ce

1. La Beaumelle, *Mémoires*, t. I, p. 131, 132.

n'était pas un mince revenu, car il avait mis le burlesque à la mode.

« Cette fureur de burlesque, dont à la fin nous commençons à guérir, dit Pélisson, étoit venue si avant, que les libraires ne vouloient rien qui ne portât ce nom ; que, par ignorance, ou pour mieux débiter leur marchandise, ils le donnoient aux choses les plus sérieuses du monde, pourvu seulement qu'elles fussent en petits vers ; d'où vient que, durant la guerre de Paris, en 1649, on imprima une pièce assez mauvaise, mais sérieuse pourtant, avec ce titre... *La Passion de Notre-Seigneur, en vers burlesques* (1). »

C'était à celui qui découvrirait le titre le plus ébouriffant. Les gens d'église se mettaient de la partie avec une verve dont ils ont seuls le secret ; on voyait *la Tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur*, disputer l'attention générale à *la Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion*. L'auteur de cette dernière œuvre, aussi fort en gueule que le R. P. Garasse lui-même, morigène en ces termes les clientes du baigneur Martial :

« Vilaines carcasses, cloaques d'infection, bourbiers d'immondices, n'avez-vous pas honte de vous tourner et retourner dans la chaudière de l'amour illicite, et d'y rougir comme des écrevisses lorsqu'elles cuisent, pour vous faire des adorateurs ? »

Ce dévot a le coup de langue de l'emploi, l'éloquence des marchandes de pommes. — Mais ne parlons que de l'étiquette du sac : il faut, en vérité, être inspiré d'en haut pour faire de ces trouvailles-là.

Scarron avait eu pour précurseur dans cette voie Jacques Moreau, l'auteur des *Pygmées*, poème latin que la *Gigantomachie* a laissé loin derrière elle. Il eut Dassoucy pour concurrent. Charles Coippeau, sieur Dassoucy, était un bipède d'une incroyable fécondité de ressources. Demandiez-vous un bouffon, il vous faisait rire aux larmes, fussiez-vous Louis XIII, ce monarque ennuyé,

1. *Histoire de l'Académie*, p. 108, 109.

dont le règne ne fut qu'un long bâillement. Désiriez-vous un musicien, il jouait du luth à charmer un poète. Un poète, il rimait à ravir un musicien. Quel homme ! ou plutôt quel prodige ! — Le genre qu'il avait choisi le fit appeler le *Singe de Scarron ;* mais il s'intitulait résolument lui-même l'*Empereur du burlesque*, *premier du nom*. Malgré son humeur pacifique, il cassa un jour deux dents à Boileau qui lui mordait les talons. C'est à l'adresse de ce dernier qu'il a écrit les lignes suivantes :

« Il est bien aisé de toucher un faquin qui rit de toute chose, mais il est bien malaisé d'émouvoir un stoïque constipé qui ne rit de rien : c'est pourquoi, quoi qu'on dise de l'héroïque, il s'en faut bien qu'il soit de si difficile accès que le fin burlesque, qui est le dernier effort de l'imagination et la pierre de touche du bel esprit, et non pas encore de tout esprit ; car, pour y réussir, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit comme un autre, il faut être doué d'un génie particulier, qui est si rare, principalement en notre climat, que hors de deux personnes dont la France veut que je sois l'une, chacun sait que tout ce qui s'est mêlé de ce burlesque n'a fait que barbouiller du papier. Si l'on me demande pourquoi ce burlesque, qui a tant de parties excellentes et de détours agréables pour avoir si longtemps diverti la France, a cessé de divertir notre cour, c'est que Scarron a cessé de vivre et que j'ai cessé d'écrire ; et si je voulois continuer mon *Ovide en belle humeur*, cette même cour, qui se divertit encore aujourd'hui des vers que je lui présente, s'en divertiroit comme auparavant, et mes libraires, qui ont réimprimé tant de fois cet ouvrage, en feroient encore autant d'éditions (1). »

C'est vraiment une amusante gaillardise. Aussi la rencontrait-on dans toutes les mains. Dassoucy, en passage à Lyon, la découvrit sous le chevet des religieuses auxquelles il était allé faire entendre son luth. « Il n'y avoit pas, dit-il, une de ces filles dévotes qui n'eût déjà une copie de mon *Ovide en belle humeur*. »

1. Voyez notre édition des *Avantures* de Dassoucy (*Bibliothèque gauloise*).

Citons quelques vers triés parmi ceux qui concernent l'infidèle époux de Junon. Il est en train de capter, par des paroles mielleuses, les oreilles et le cœur de la fille d'Inachus :

Laissez donc faire à Martin,
Toujours n'aurez, noble pucelle,
Un Jupin dans votre escarcelle.....

Io se rend, mais bientôt la pauvrette, abandonnée,

Dans ses patenôtres de vache,
Maudit le Dieu qui l'attrapa,
Et voudroit bien chez son papa
Revoir encor la crémaillère.
. . . . , ...
. . . .
Las ! bonnes gens, c'est grand'pitié
De n'avoir du pain qu'à moitié ;
Malheureux est qui dans ce monde
N'a large écuelle et bien profonde,
Manche de drap à se moucher.....

Donnons maintenant un nouvel échantillon de la prose de Dassoucy : l'auteur entre dans des détails de famille ; il parle d'abord de sa mère :

« C'étoit, dit-il, un petit bout d'amazone prompte et colère, qui, pour réparer les défauts de sa petite taille, portoit des patins si hauts, que qui en auroit fendu le liège en auroit fait aisément de forts beaux cotrets de l'école ; si bien qu'elle ne se déchaussoit jamais sans perdre la moitié de son illustre personne. C'est pourquoi mon père, qui n'étoit pas tant spirituel qu'il ne fût encore attaché à la matière, disoit que ma mère étoit si petite qu'elle se perdoit dans le lit, et, ne la trouvant point dans les draps, se plaignoit qu'elle n'avoit point de corps et qu'elle étoit tout esprit. Mais, en récompense, outre la qualité qu'elle avoit de chanter comme un ange et de jouer divinement du luth, elle étoit douée d'un si merveilleux esprit de contradiction et d'une humeur si impérieuse, que, durant quarante ans, n'étant encore

jamais convenue avec mon père l'avocat d'aucune chose, monsieur l'avocat mon père n'osoit presque plus ouvrir la bouche, de peur de faire un outrage à sa capacité. Et quoique je fusse encore bien jeune, il me souvient qu'un jour mon père me parlant des lois, et ma mère en me voulant parler aussi, ils eurent un si furieux contraste sur un passage de Justinien, qu'ils mirent tous deux l'épée à la main, et se battirent en duel pour l'explication de la loi *Frater a fratre.* »

Comment, au sortir d'un semblable milieu, mener la vie correcte d'un honnête bourgeois ? Dassoucy devait courir les aventures et ne faillit pas à sa destinée. Quand il n'était pas au Louvre, à conter des sornettes au roi et à donner des leçons de gaieté au lugubre Langéli, on le rencontrait sur les grands chemins de France et d'Italie, son luth sur le dos et en compagnie d'un page, ou plutôt d'un chérubin. Ce petit garçon fut sa croix. Les dames de Montpellier, à son intention, menacèrent de lapider Dassoucy, voire même de le brûler :

« Les catholiques, raconte-t-il, qu'en ce pays-là on appelle catholiques à gros grain, m'appeloient parpaillot ; et les parpaillots m'appeloient athée : mais les femmes galantes, plus amies de leurs intérêts et plus spéculatives, laissant le bon Dieu à part, m'appeloient hérétique, non en fait de religion, mais en fait d'amour ; et, sans se ressouvenir de tant de sérénades que je leur avois données, et de tant de tendresses que j'avois eues pour elles, quand, dès mes plus jeunes ans, passant à Montpellier, je leur enseignois à jouer du luth et leur mettois la main sur le manche, elles m'accusoient injustement des duretés que jadis Orphée eut pour les bacchantes .. »

Chapelle et Bachaumont rappellent cette émeute féminine avec leur malice habituelle :

L'on auroit dit, à voir ainsi
Ces bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce Monsieur Dassoucy
Les auroit toutes violées.

Hélas ! c'était le contraire, comme vous savez. — Elles juraient « sur leurs mouches et par leur ampoule au fard de ne se plâtrer jamais qu'elles n'eussent fait jeter ses cendres au vent ». Dassoucy gagna au plus vite la terre papale (Avignon), où il pensait n'avoir plus de risque à courir. Mais il adressa auparavant à ces mégères des adieux dignes d'un galant homme :

J'adore partout la nature.
Sans m'appliquer à la torture,
Que la plus belle d'entre vous
Vienne un peu tenter l'aventure :
Je veux mourir sous l'imposture,
Si je n'apaise son courroux.
Sec et passé comme je suis,
Et non du tout si beau qu'un ange,
Je fais pourtant ce que je puis ;
Je ne suis pas un mâle étrange ;
Garçon loyal et bon chrétien,
J'aime plus que votre entretien.
Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Me pouvez-vous haïr sans cause,
Moi qui ne vous fis jamais rien ?
Ha ! pour mon honneur, je vois bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.

L'imprudent ! il fut puni pour avoir joué avec le feu... Le pape et le roi, en bons chevaliers, vengèrent les dames de Provence. Cyrano de Bergerac eut le tort grave de se mettre du côté de la force et d'accabler, dans une pareille conjoncture, un malheureux confrère ; il est vrai que ce confrère devait être un grand coupable aux yeux de Cyrano : il était camus ! Aussi parle-t-il avec mépris de son nez, qui semble « ne s'être retroussé que pour s'éloigner de sa bouche affamée ». Dassoucy expia dans les prisons de Montpellier, de Rome et de Paris, les hardiesses de son esprit et le profond dédain qu'il affichait pour cette grande prostituée que l'on appelle l'opinion publique.

Il est temps de rendre à l'auteur de l'*Ovide en belle humeur* la

place qu'il a conquise et qui lui est due auprès de l'auteur du *Virgile travesti*. Ils marchent de pair comme deux joyeux compagnons, et tiennent l'un et l'autre en réserve des trésors de drôleries pour nos jours de tristesse. Honorons, aimons surtout qui nous fait rire. Foin des mélancoliques ! Le beau mérite de mal digérer! Vive Marigny, Blot, toute la bande enfin de ces poètes au désopilant rictus, dont les vers ont le diable au corps et qui composent le cortège du jovial cul-de-jatte! Avec quel entrain ils ont, d'un commun accord, chansonné le Mazarin dans la première Fronde! Le gros Marigny, « rond en toutes sortes », comme dit Saint-Amant, son ami, faisait flèche de ses calembredaines les plus bouffonnes pour le compte du coadjuteur qu'il égayait, après avoir diverti M. le Prince. Le baron Blot passait les gens du roi au fil de ses satires les mieux aiguisées ; derrière lui se cachait l'éternel couard qui a nom Gaston d'Orléans. Quant à Scarron, il frondait par tempérament, tantôt le ministre et tantôt les frondeurs eux-mêmes, selon le caprice du jour. Quelle guerre que cette guerre d'épigrammes! Que d'esprit gaspillé ! Et pourquoi tout ce tapage de mots ? Était-ce, comme on l'a prétendu, le dernier effort de la noblesse pour reconstruire, Richelieu disparu, l'édifice vermoulu de la féodalité ? Autant aurait valu essayer de remettre la tête de Montmorency sur ses épaules. Toute la noblesse était morte avec lui : elle s'agitait encore, mais comme s'agite le serpent divisé par tronçons. Il n'y avait plus debout qu'un seul grand seigneur, le roi, qui bientôt devait tomber à son tour. Les événements ont une logique impitoyable. — Mais revenons à la Fronde : écartons Condé, Beaufort, Madame de Longueville et les autres, pour ne voir que les deux individualités qui dominent toute cette mêlée, Retz et Mazarin. Esquissons leur portrait.

Retz était petit et laid. Il ne voyait que de fort près, et sa distraction, jointe à cette faiblesse de vue, lui donnait l'air gauche et embarrassé. C'était là une écorce trompeuse, car il maniait l'épée, sinon avec grâce, du moins avec assez de bonheur : témoin les nombreux duels que lui mit sur les bras son humeur

querelleuse, et dont il se tira toujours sain et sauf. Il était enclin à l'amour et menait vaillamment les affaires de cœur.

« Il m'a dit, raconte Tailemant, et j'ai appris depuis que c'étoit lui-même, qu'un homme de la cour, étant une fois enfermé dans une chambre avec une femme de qualité dont il étoit le possesseur, ayant ouï du bruit, fut obligé d'ouvrir de peur d'être surpris ; c'étoient des gens armés qui l'attaquèrent. Il les repoussa de la porte, la referma et retourna caresser la belle comme s'ils eussent été dans la plus grande tranquillité du monde (1). »

Voilà qui s'appelle conduire une gaillardise en homme de guerre. Ses premières armes en amour avaient été une tentative de rapt à l'endroit de sa cousine Mademoiselle de Retz. Au reste, le brave coadjuteur tenait plus au titre de *capitaine* qu'à celui de prince de l'Église. Il avait levé à ses frais un régiment qu'on nommait le « régiment de Corinthe », à cause de son titre d'archevêque de Corinthe. Ses soldats ayant été battus par ceux du roi, on appela cette défaite « la première aux Corinthiens ». Il était très dépensier, et comme on lui reprochait ses prodigalités, il répondit, prenant son rôle de frondeur au sérieux :

— Bon ! César, à mon âge, devait six fois plus que moi !

Passons au ministre dont il troubla si souvent le sommeil.

Le Sicilien Jules Mazarin était un cavalier de belle mine, de grandeur moyenne et de taille bien découplée. Il avait le teint d'une vive couleur, les yeux ardents ; son nez allongé finissait en grossissant un peu et s'harmonisait parfaitement avec le reste de sa physionomie ; son front avait de l'ampleur ; ses cheveux étaient châtains et légèrement crépus : sa barbe, toujours bien relevée, affectait une teinte plus noire. Il prenait un soin extrême de ses mains, qui étaient de race, effilées et admirablement blanches. Il faisait une énorme consommation de parfums, pour neutraliser les désagréments de sa mauvaise haleine. Son esprit était fin, délié et d'une pénétration extraordinaire. Il s'exprimait bien et toujours à propos. L'accentuation italienne lui seyait à mer-

1. *Historiettes*, t. IV, p. 185-186.

veille. Il écrivait comme un scribe de profession, et quand il dictait, cela semblait couler de source. Il avait une pente naturelle à la fourberie, mais non à la cruauté : c'est peut-être ce qui l'a empêché d'être aussi grand que son prédécesseur, qui cumulait ces deux qualités essentielles de l'homme d'État. Il l'a pourtant vaincu sur un point : Mazarin a inspiré l'amour où Richelieu n'avait inspiré que le dédain ; Anne d'Autriche fut, selon les uns, sa maîtresse, selon les autres, sa femme. Des Mémoires racontent que, vers la fin de sa vie, étant au lit, il reçut la reine avec un sans-gêne dont les courtisans prirent bonne note, et qui fut qualifié dans les ruelles de la façon la plus scabreuse. Quand elle lui demanda comment il se portait : « Très mal », repondit-il ; puis, tirant ses jambes hors du lit et les montrant à la mère de Louis XIV, il ajouta :

— Voyez Madame, ces jambes qui ont perdu le repos en le donnant à la France !

Elles étaient livides, étoilées de taches blanches et violettes. Anne d'Autriche, à cette vue, poussa un cri et versa quelques larmes. La duchesse d'Orléans, femme du fils d'Anne d'Autriche, et, partant, en mesure d'être bien renseignée, donne le mot de l'énigme avec sa crudité de langage accoutumée :

« La reine mère, veuve de Louis XIII, dit-elle dans ses curieux Mémoires,non contente d'aimer le cardinal, avait fini par l'épouser : il n'étoit pas prêtre, n'avoit pas les ordres qui pussent l'empêcher de contracter mariage. Il se lassa terriblement de la bonne reine et la traita durement... Le chemin secret par lequel le cardinal se rendoit la nuit chez elle se voit encore au Palais-Royal. Lorsqu'elle venoit le voir, il disoit toujours : Que me veut cette femme (1)? »

Des hauteurs où il était placé, Mazarin se rappelait avec peine les humiliations que lui avaient valu les infimes amours de sa jeunesse. Il s'était oublié, en effet, jusqu'à promettre le mariage à une fruitière d'Alcala, qui l'avait subjugué. Ce pas de clerc lui

1. *Mémoires de la princesse palatine* (éd. de 1832), p. 331.

enleva l'appui de son premier protecteur, et lui rapporta, durant la Fronde, force épigrammes, entre autres celles-ci :

L'amour de certaine fruitière
Te causa maints coups d'étrivière,
Quand le cardinal Colonna
De paroles te malmena,
Et qu'à beau pied comme un bricone (1)
Tu te sauvas de Barcelone.

. . . .

Ton incroyable destinée,
Par ce très sortable hyménée,
De toi, prince des maquignons,
Avec la vendeuse d'oignons,
Eût été vouée en Espagne
A revendre quelque châtagne.

Scarron paya cher cette mazarinade : il y perdit sa pension. Ce fut alors qu'il se jeta dans une spéculation qui rencontra de grandes difficultés, mais qui finit par être couronnée de succès.

« Aux portes de Paris, on trouvoit une foule de soldats et de gens sans aveu qui attendoient les voitures chargées de marchandises pour se saisir du gain qu'il y avoit à les mener chez le marchand et à les décharger. Les filous s'y mêloient. Il y avoit des portes où ces gens étoient en grand nombre, et d'autres où les charretiers ne trouvoient personne. Scarron fit un corps de gens connus, domiciliés à Paris et pris à serment, qui seroient distribués aux différentes portes et autorisés par le magistrat à rendre seuls ce service aux marchands, qui, de leur côté, le reconnoîtroient par une gratification volontaire. Ce projet fut agréé. Scarron eut grand soin d'écarter de cette entreprise toute idée de maltôte, et ne voulut pas que son nom y parût. Après bien des difficultés, cette charge passa à l'hôtel de ville, mais le chancelier la raya comme onéreuse au peuple. Scarron eut besoin de tout l'appui de Fouquet : encore toutes les contradictions renaissoient-elles tous les jours. Il se rebuta et négocia son privilège. L'acheteur

1. De l'italien *briccone*, voleur.

ayant manqué à ses engagements, Scarron s'en vengea par une satire, rentra dans ses droits et fit valoir lui-même ses offices, qui lui valurent environ six mille livres (1). »

Un nid était trouvé où le poète pouvait se reposer mollement et en toute liberté, sans craindre les fluctuations de la faveur. Mais la mort n'était pas loin...

La veille de son dernier jour, Scarron, qui devait mourir comme il avait vécu, le sourire aux lèvres, se montra plus que jamais prodigue de bouffonneries : c'était, ainsi que nous le dirions aujourd'hui, le bouquet du feu d'artifice. Il avait réuni, dans un dîner qu'il ne croyait pas être un dîner d'adieu, le loquace Gilles Ménage; l'avocat Nublé, cet homme d'une probité si scrupuleuse, qui voulut payer cinq mille écus un bien que, par ignorance de sa valeur réelle, le pauvre cul-de-jatte lui avait vendu quatre mille; le peintre Mignard, venu pour achever le portrait de Madame Scarron, et qui avait l'idée fixe de mettre dans tous ses tableaux sa fille unique et bien-aimée qu'entretenait Bloin, premier valet de chambre du roi; le grotesque abbé Dulot, l'inventeur des bouts-rimés, que Sarrazin a si spirituellement houspillé, et que ses ridicules avaient fait inviter; enfin le célèbre comte de Gramont, que des intrigues de cour devaient bientôt faire exiler, et dont Saint-Simon a dit :

« C'étoit un chien enragé à qui rien n'échappoit. Sa poltronnerie connue le mettoit au-dessus de toutes suites de ses morsures; avec cela escroc avec impudence et fripon au jeu à visage découvert, et jouant gros jeu... Ni parole ni honneur, ni quoi que ce fût, jusque-là qu'il faisoit mille contes plaisants de lui-même et qu'il tiroit gloire de sa turpitude, si bien qu'il l'a laissée à la postérité par des Mémoires sur sa vie qui sont entre les mains de tout le monde et que ses plus grands ennemis n'auroient osé publier (2). »

Au bout de la table se tient la maîtresse du logis, avec sa mo-

1. La Beaumelle, *Mémoires*, t. I, p. 179, 180.
2. *Mémoires*, t. V, p. 334.

destie d'emprunt : déjà confite en dévotion, elle mange du bout des lèvres un misérable hareng (c'est un vendredi), tandis que les autres convives dévorent un appétissant menu annoncé par l'amphitryon dans le billet d'invitation qu'a reçu Mignard :

Près d'un feu qui sera bon,
Quoique le feu d'un pauvre homme,
Nous ferons le parangon
De Paris et de ta Rome.
De succulentes perdrix
Et de chapons gras du Maine
Te donneront du mépris
Pour tes mets à la romaine.

L'affectation de pénitence imprimée sur le masque de Madame Scarron fait sourire le comte de Gramont, qui, se penchant du côté de l'abbé Dulot, lui glisse dans l'oreille une allusion piquante à l'endroit de Villarceaux, Brancas, La Fare, tous les prédécesseurs enfin de Louis XIV :

— Le duc de la Rochefoucault, dit-il, me parlait hier de ces bégueules qui font entrer dans leur conversation le plaisir du changement; il en a connu qui, se dévouant à Dieu, goûtaient une joie malicieuse de l'infidélité qu'elles pensaient faire aux hommes.

— En voilà une à l'œuvre, riposte l'abbé, sans perdre un coup de dent.

— De quelle œuvre est-il question? demande Scarron qui n'a entendu que le dernier mot, absorbé qu'il était par un dialogue pointu avec Ménage.

— Ah! ah! répond le comte en riant, c'est l'abbé qui me confesse une de ses gentillesses : il a mis le cantique de l'Épiphanie sur un air galant et se propose de nous le chanter tout au long. Le morceau ne contient que trois cents vers!

Dulot remercie de l'œil Gramont de l'avoir tiré de ce faux pas et va entonner l'interminable cantique, lorsque Scarron, qui prévoit le danger, lui coupe brusquement la parole :

— Par ma muse musarde! s'écrie-t-il, j'ai oublié, mon cher

Dulot, de m'enquérir de la santé du brave cardinal de Retz! que devient-il? Nous donnera-t-il bientôt une troisième Fronde?

— Vertubleu! répond l'abbé en se cabrant, vous ignorez donc que j'ai quitté depuis longtemps une maison où les gens se permettaient de me battre en ma présence?

Cette adorable sortie provoque chez Scarron un de ces rires nerveux et saccadés qui lui sont habituels; mais à ce rire succède un hoquet si tenace et si violent qu'à chaque minute on craint de voir la vie se retirer de ce corps usé par la souffrance. Tous les convives s'empressent, inquiets, autour de lui. Scarron les déconcerte :

— Si j'en reviens, dit-il, je ferai une belle satire contre le hoquet!

Alors sa femme se précipite à ses genoux et le supplie, avec des sanglots dans la voix, d'éloigner toute pensée profane et d'abjurer ses erreurs. Il continue de railler... Elle s'exalte, furieuse de son échec, et, d'un geste théâtral, lui montre l'enfer qui le menace de ses langues de feu.

— S'il y a un enfer, dit le cul-de-jatte, toujours goguenard, je n'ai plus à le redouter, l'ayant subi sur cette terre.

Madame Scarron lève au ciel des yeux égarés... En ce moment, par un hasard sans doute providentiel, entrent deux dévots personnages, l'abbé de Saint-Germain des Prés et un respectable théatin. Scarron ne peut manquer d'être sauvé. Le théatin s'approche d'un air béat, puis, comme s'il était en Sorbonne, s'ingénie à démontrer doctoralement que les infirmités corporelles sont des faveurs d'en haut.

— Mon frère, dit-il au malade, en matière de conclusion, je me réjouis avec vous de ce que la Providence vous visite plus souvent qu'un autre.

— Eh! mon père, répond Scarron, la Providence me fait trop d'honneur.

Et l'abbé de Saint-Germain éternuant, il le salue d'un : « Dieu vous bénisse! » L'autre s'incline et murmure avec une satisfaction compliquée d'un vœu :

— Dieu soit loué et mes boutiques!

On sait que les locations de la foire Saint-Germain étaient un des meilleurs revenus de l'abbaye.

Mais le fatal hoquet persiste toujours; la nuit s'est écoulée sans nul répit pour le malheureux poète. Près de son lit se tiennent sa femme, ses deux sœurs et quelques amis, entre autres Delbène. L'heure suprême va sonner, tous les regards sont voilés de larmes :

— Mes enfants, dit le moribond, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.

Ce fut sa dernière parole. Il avait lui-même composé son épitaphe :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit.
Garde bien que tu ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Depuis l'équipée du Mans, il n'avait fermé l'œil qu'avec le secours de l'opium. — O Démocrite, toi qui riais de tout, aurais-tu ri à la torture et de la torture même ?

Segrais raconte que, peu de temps après la mort du poète, il vit « emporter de chez lui la chaise sur laquelle il étoit toujours assis, que l'on venoit de vendre à son inventaire. Cette chaise étoit à bras avec d'autres bras de fer qui se tiroient en avant pour mettre devant lui une table sur laquelle il écrivoit et mangeoit (1). » La future Madame de Maintenon avait hâte de faire disparaître tout ce qui rappelait le cul-de-jatte... Combien le souvenir de l'honnête et bon Scarron dut peser, sur les marches du trône, à l'ingrate et dévote concubine du « grand roi »! Il semble avoir prévu le dédain qu'il a inspiré à sa veuve et à son épouseur de

1. *Memoires-anecdotes*, p. 150.

la main gauche, lorsqu'il a introduit dans son testament cette clause malicieuse :

Premièrement, je donne et lègue
A ma femme qui n'est pas bègue,
Pouvoir de se remarier.
. . . .
..... Pour moi, je crois que cet ordre
De ma dernière volonté
Sera le mieux exécuté :
Car il est vrai, malgré moi-même,
Je lui ai fait faire un carême
Qui la doit mettre en appétit.
Mais si quelque autre époux l'approche,
Qu'elle ne fasse point reproche
Des vertus du premier mari,
Pour rendre le second marri.

Que Louis XIV se montre marri, s'il le veut, et foudroie de son regard indigné le sensible Racine : le roi-soleil n'est que le successeur du cul-de-jatte Scarron.

Maintenant remettons-nous en route. Nous avons un arriéré à solder ; payons nos dettes. Il s'agit de quelques cercles tenus en réserve et dont nous ne voulons dire que peu de mots. La plupart des réunions de cette époque dérivent de l'hôtel Rambouillet, et le continuent plus ou moins fidèlement ; les autres subsistent à côté de cette école du « Bon-Goût » et forment avec elle un heureux contraste, opposant à la solennité de son attitude et de son vocabulaire une entière indépendance d'allure et de style. Dans les premières, se range tout naturellement le *Samedi* de Mademoiselle de Scudéry, dont nous avons donné un historique détaillé.

Réparons nos omissions par quelques traits caractéristiques.

Voici d'abord la petite cour de Mademoiselle de Montpensier, qui se tient au Luxembourg ; dans ce magnifique palais, si somptueusement et si artistement décoré par Marie de Médicis, Jean-Renaud de Segrais et Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, se disputent, à armes courtoises, la présidence de cette académie, où Charles Cottin a sa place marquée ; trinité littéraire,

dont l'abbé est le Saint-Esprit... Que Molière lui soit léger ! — Le *portrait* est à la mode chez la fille de Gaston, qui elle-même excelle dans ce genre ; rappelons son croquis :

« Je suis grande, dit-elle, ni grasse ni maigre, d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine ; la gorge assez bien faite; les bras et les mains pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et le pied bien faits ; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré ; mon visage est long, le tour en est beau ; le nez grand et aquilin ; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée d'une manière fort agréable ; les lèvres vermeilles ; les dents point belles, mais pas horribles aussi ; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut sans l'avoir glorieux. Je suis civile et familière, mais d'une manière à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement; mais cela ne va pas jusqu'à la malpropreté, je la hais fort... Je parle beaucoup, sans dire des sottises ni de mauvais mots... Je suis la personne du monde la plus secrète, et rien n'égale la fidélité et les égards que j'ai pour mes amis ; aussi veux-je que l'on en ait pour moi... Je suis fort méchante ennemie, étant fort colère et fort emportée ; et cela, joint à ce que je suis née, peut bien faire trembler mes ennemis ; mais aussi j'ai l'âme noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire ; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique ; j'aime à lire les livres bons et solides ; les bagatelles m'ennuient, hors les vers ; je les aime de quelque nature qu'ils soient... Je ne m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas ; cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite ; car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre et à les ouïr parler de leur métier... J'avoue que je parle volontiers de la guerre ; je me sens fort brave... (1). »

1. *Collection Michaud*, t. IV, p. 525, 526.

Elle était d'une vaillance, ou plutôt d'une audace sans bornes. On se souvient de la manière aussi originale que hardie dont elle força Orléans, avec ses deux maréchales de camp, les comtesses de Fiesque et de Frontenac. C'était une Romaine échappée des tragédies de Corneille. Un jour, le fils d'un roi déchu, déchu lui-même, demandait la main de Mademoiselle de Montpensier. Il aimait plus le plaisir que le trône ; elle l'en blâmait vivement. Charles II jurait que, cette alliance contractée, rien ne l'empêcherait plus de regagner ses États. Mademoiselle lui objectait que, pour les « regagner », il fallait les reconquérir : elle le pressait de s'éloigner.

— Quoi ! s'écria-t-il, dès que je vous aurai épousée, vous voulez que je m'en aille ?

— Oui, si cela est, je serai plus obligée que je ne suis de prendre vos intérêts. Je vous verrais ici avec douleur, dansant le triolet et vous divertir, lorsque vous devriez être en lieu où vous vous fissiez casser la tête ou remettre la couronne dessus.

Cette fière princesse devait recevoir la plus sanglante des humiliations. Après avoir donné congé à ce roi indolent, elle avait honoré de son amour un grand seigneur qui, sous la peau du gentilhomme, cachait une âme de faquin et qui, revenant de la chasse, osa lui dire : « Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes. » Un semblable affront pouvait seul dégriser Louise d'Orléans d'une aussi folle passion. Huet avait bien des fois gémi des égarements dans lesquels l'avait jetée Lauzun, ce « cadet de Gascogne, insolent, moqueur et bas jusqu'au valetage », comme le peint Saint-Simon. Il alla jusqu'à maudire l'amour et en prêcher l'extermination. Le bon évêque tira de sa lyre sceptique les accords suivants :

« L'AMOUR EST UNE MALADIE DU CORPS,
ET SE PEUT GUÉRIR PAR LE SECOURS DE LA MÉDECINE.

« L'amour n'est pas seulement une passion de l'âme, comme la haine et l'envie ; mais c'est aussi une maladie du corps, comme

la fièvre. Elle est dans le sang et dans les esprits qui s'allument et s'agitent extraordinairement, et l'on pourroit la traiter méthodiquement par les règles de la médecine pour la guérir. Je crois que l'on en pourroit venir à bout par de grandes sueurs et de copieuses saignées qui, emportant avec l'humeur ces esprits enflammés, purgeroient le sang, calmeroient son émotion et le rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture ; c'est une opinion fondée sur l'expérience. Un grand prince que nous avons connu (Condé), atteint d'un amour violent pour une demoiselle de grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que son absence dura, sa passion s'entretint par le souvenir, et par un commerce de lettres fort fréquent et fort régulier jusqu'à la fin de la campagne, qu'une maladie dangereuse le réduisit à l'extrémité. On proportionna les remèdes au mal, et on mit en usage tout ce que la médecine enseigne de plus efficace. Il reprit sa santé, mais sans reprendre son amour, que de grandes évacuations avoient emporté à son insu. Car, se persuadant d'être toujours amoureux et ne l'étant plus que de mémoire, il se trouva froid et sans passion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer. Chose pareille arriva à un de mes amis intimes, qui, ayant été délivré d'une fièvre longue et opiniâtre par une espèce de crise qui consista en sueurs, il se trouva délivré en même temps d'un amour importun et incommode... De sorte que lorsque après sa guérison il voulut reprendre son même train de galanterie et continuer ses soins amoureux, il ne sentit plus ses anciens empressements, et fut étonné de ne reconnoître plus en lui qu'indifférence et que langueur, au lieu de sa vivacité et de sa tendresse passées (1). »

Il ne manque à ce morceau de poésie, pour être parfait, que la rime riche de Boileau. Un tel sujet aurait d'ailleurs vivement alléché et dignement inspiré cet admirateur désintéressé du « beau sexe ».

La grande Mademoiselle, comme on l'appelait, ne se livra pas

1. *Huetiana*, Paris, 1722, p. 261-263.

tout entière à la Fronde et à Lauzun ; elle aimait les lettres et les cultivait. Outre des *Mémoires*, on lui doit la *Relation de l'Ile imaginaire* et l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie*, deux romans jetés dans le moule de Madeleine de Scudéry, et où se fait sentir la retouche maniérée de Segrais. Combien nous préférons les *Mémoires*, si pleins de la remuante personnalité de l'auteur ! Ils portent, du moins, son empreinte quasi virile.

Segrais quitta le Luxembourg avec honneur, disgracié pour la franchise avec laquelle il avait osé blâmer les « bontés » de la duchesse pour Lauzun. Il entra, suivi du maigre et pâle Huet, chez Marie-Madeleine de la Vergne, comtesse de la Fayette, dont il devint aussi le collaborateur : *Zaïde* et *la princesse de Clèves* sont le produit de cet accouplement. Madame de la Fayette comptait, parmi les familiers de sa maison, un autre homme de lettres, un écrivain de la trempe de Pascal, un penseur profond, le duc de la Rochefoucault, de qui elle disait :

— Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur.

Où donc vit-elle la trace de cette transformation, si ce n'est dans le commerce intime où ils mettaient leurs maux en commun, elle ses spasmes et lui sa goutte? D'un bout à l'autre de ses *Maximes*, la Rochefoucauld est tout d'une pièce. Jamais on ne voit sa main trembler, lorsqu'il porte le scalpel dans les replis les plus secrets de l'humanité. De même dans ses *Mémoires*. N'y jette-t-il pas en pâture aux gens curieux de scandales les péchés mignons de cette pauvre duchesse de Longueville, qu'il montre toute pantelante dans ses bras, à la grande douleur de certain philosophe de nos jours, dévotement occupé, depuis sa propre conversion, à « refaire une virginité » à la sœur Louise de la Miséricorde? — O Madame de la Fayette! la Rochefoucauld avait trop de tête pour avoir du cœur!

Celle que l'auteur des *Maximes* appelait « la vraie », à cause de la sincérité de son caractère, avait succédé à Madame de Sablé, qui avait succédé elle-même à Madame de Longueville. Ici s'arrête la liste des maîtresses historiques de la Rochefoucauld. Madame de Sablé, avec sa spirituelle amie la comtesse de Maure, avait

ouvert, à la Place-Royale, une école de bon ton et de morale raffinée, qu'elle devait ensuite transporter à Port-Royal. Cette place célèbre date de Henri IV; avant lui, ce n'était qu'un terrain couvert de décombres, où l'on avait établi un marché aux chevaux. Le but du Béarnais fut de créer une sorte de cirque qui servît aux courses, aux luttes, aux mascarades et autres jouissances publiques. Il fut achevé et inauguré en 1612. Tout autour furent dressés des échafauds sur lesquels s'échelonnèrent hiérarchiquement les gentilshommes, les gens de robe et les gens du peuple. Alors parurent dans la lice, avec d'élégants habits et une pompeuse escorte, les plus illustres et les plus brillants cavaliers du royaume. Bassompierre ne dépensa pas moins de cinquante mille écus pour y faire une figure décente. Dernière fête de la noblesse qu'attendait l'échafaud de Richelieu! Après ces luxueuses extravagances, la Place-Royale devint le théâtre favori de la galanterie et de la mode. Un trône y fut élevé à la beauté et à l'esprit, à qui venaient rendre hommage les grands seigneurs dans leurs carrosses de velours et les gens de lettres à pied... C'était, du reste, suivant Scarron, un

Pays où la botte
Se conserv*oit* longtemps sans crotte.

Le cercle de Madame de Sablé mit les maximes en honneur. Là prirent naissance celles de la Rochefoucauld, de Jacques Esprit et de l'abbé d'Ailly; la marquise fournit aussi son contingent de sentences. Mais Madame de Sablé ne se contentait pas d'être un bas-bleu de quelque distinction; elle était, de plus, un cordon-bleu émérite. Avec quel art elle composait des confitures! Deux siècles sont passés, et l'eau en vient encore à la bouche de notre friant philosophe, qui a déjà contracté les vices des vieux dévots et à qui les marmelades de la marquise ont un moment fait oublier la gorge de Madame de Longueville. *Lugete, veneres*... O fatales conséquences de l'éclectisme! La duchesse de Montpensier, dans l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie*, raille finement Madame de Sablé et la comtesse de Maure, du soin exagéré

qu'elles prennent de leur santé, et de leur goût prononcé pour la friandise.

« Il n'y avoit point d'heures, dit Mademoiselle, où elles ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir et de l'art de se rendre immortelles. Leurs conférences ne se faisoient pas comme celles des autres. La crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne fût trop sec ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de la santé, étoient cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets et en faire un recueil ; je suis assuré que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions jusques aux temps propres à faire des remèdes, et des remèdes même dont Hippocrate et Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science ; ce seroit une chose fort utile au public, et dont les facultés de Paris et de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manières ; car c'étoient des princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être dans leurs écrits... La princesse Parthénie (Madame de Sablé) avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des festins qu'elle faisoit ; tous les mets en étoient exquis, et sa propreté a été au delà de tout ce qu'on en peut imaginer (1). » — « On l'a vue pester, dit aussi Tallemant, contre le livre intitulé *le Cuisinier françois*, qu'a fait le cuisinier de M. d'Uxelles. — Il ne fait rien qui vaille, disoit-elle ; il le faudroit punir pour abuser ainsi le monde (2). »

L'auteur des *Historiettes* ose écrire cette phrase : « C'est une grosse dondon qui n'a que le mal qu'elle s'imagine avoir. » Le brutal ! La Rochefoucauld n'était pas indifférent aux friandises de Madame de Sablé ; il le prouve dans ce billet qu'il lui adressa quelque temps après leur séparation :

1. *Œuvres de Segrais* (1723), t. II, p. 251-253.
2. *Historiettes*, t. III, p. 130.

«..... Si je pouvois espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritois pas de manger autrefois, je croirois vous être redevable toute ma vie. »

Esprit et d'Ailly suivaient cet agréable courant : abbés tous deux, n'étaient-ils pas gourmands par état? D'Ailly cumulait deux fonctions, celle de précepteur des enfants de Madame de Longueville et de confident de Madame de Sablé, dont il publia les réflexions morales, en y joignant des méditations de son cru sur les tendances des deux sexes à se rapprocher. Une douce et sage médiocrité respire dans l'œuvre commune de la marquise et de l'abbé. Ce dernier était souvent en butte aux lardons de Duval de Coupeauville, abbé de la Victoire, qui ne ménageait pas davantage la maîtresse de la maison. Madame de Sévigné et Tallemant ont recueilli quelques-uns des bons mots du malin petit-collet. Il se faisait un jeu des frayeurs dont nous avons parlé plus haut; citons le tour qu'il a joué à cette occasion, les deux amies ayant, comme il leur arrivait souvent, rompu tout commerce immédiat :

« La comtesse de Maure avoit la migraine et quelque fluxion, il y avoit quinze jours, et la marquise croyoit être enrhumée; l'abbé de la Victoire se mit en tête de faire une malice à la marquise : — Il est fâcheux, lui dit-il, que vous ne puissiez sortir de votre chambre, car votre amie auroit grand besoin de vous; son mari et elle se brouillent fort, vous les remettriez bien ensemble; sans vous ils courent fortune d'en venir à une séparation. — Jésus! que dites-vous? s'écria-t-elle; mais comment faire? Le moyen de passer mon antichambre, ce grand escalier, cette halle de salle? — Il y faut penser, reprit-il. Et après avoir fait semblant de rêver quelque temps : — N'ai-je pas vu là-haut, ajouta-t-il, un pavillon sur le lit de votre cuisinière? Mettez-vous dessous, on le soutiendra avec un bâton, vous ne prendrez point l'air. Elle le crut : on apporte le pavillon, la voilà dessous. Trois de ses gens portent le bas du pavillon. La comtesse fut bien surprise de voir entrer cette machine dans sa chambre. — M'amour, lui dit la marquise, vous voyez quelle marque d'amitié je vous donne. —

Hé! qui vous amène? — Il faut bien secourir ses amis au besoin? Qu'est-ce que veut dire cet homme? Rêve-t-il? — Quel homme? Est-ce *le bon* (le comte de Maure) que vous voulez dire? — Ah! ne le nommez plus ainsi, m'amour, il ne l'est plus. Elles furent une heure avant que de s'éclaircir. Voilà la marquise enragée contre l'abbé; elle ne le vouloit plus voir; enfin, il lui fit dire que si elle ne lui pardonnoit, il feroit venir tous les enfants rouges et blancs chanter un *De profundis* dans sa cour. Elle eut peur d'en mourir, et après cela ils firent la paix (1). »

De pareilles scènes n'étaient pas rares, et d'ordinaire l'harmonie ne se rétablissait que par l'intervention de Jacques Esprit, dont le naturel fort doux et la belle mine avait une grande influence sur Madame de Sablé. C'était, du reste, un personnage considérable, car l'auteur des *Maximes* parle toujours de lui comme un disciple parlerait d'un maître. Mais il a écorné sa haute réputation en écrivant le livre des *Faussetés des vertus humaines*, qui n'est que celui de la Rochefoucauld délayé et revêtu d'une couche janséniste. Sa plume l'a tué.

Avant de s'attacher à Madame de Sablé, Esprit appartenait au chancelier Séguier, qui lui avait ouvert les portes de l'Académie et qui le chassa brusquement de son hôtel, pour n'avoir pas dénoncé les intrigues amoureuses de sa fille, Madame de Coislin, et de Guy de Laval, — intrigues qu'il ignorait peut-être. Il passa par bien des métamorphoses. Aujourd'hui à l'Oratoire, demain redevenu homme du monde, il faisait partie de l'ambassade de Munster, et plus tard occupait la place de précepteur des princes de Conti. N'oublions pas un des principaux actes de sa vie, son mariage. Vigneul-Marville (Dom Bonaventure d'Argonne) nous le montre suivant l'exemple de Mélanchthon, lorsqu'il tenait d'une main un volume et de l'autre agitait un berceau :

« Je vis un jour, dit-il en se moquant, dans une posture peu différente de celle-là, feu M. Esprit. Il lisoit Platon, et de temps

1. Tallemant, *Historiettes*, t. III, p. 137, 138.

en temps quittant sa lecture, il faisoit sonner le hochet de son enfant et badinoit avec ce marmot (1). »

Il faut être un chartreux pour trouver là matière à raillerie. — Esprit n'avait pas été le seul « domestique » du chancelier ; il eut deux compagnons de chaîne, l'abbé Haber de Cérizy et Marin Cureau de la Chambre, ce fameux physionomiste qui posséda l'oreille de Louis XIV et commit la faute d'écrire *l'Art de connaître les hommes*. La Pythonisse n'écrivait pas. La Chambre a laissé d'autres ouvrages, parmi lesquels on rencontre le *Traité de la connaissance des animaux*, où il étend fort loin les limites de l'instinct. Il caresse la même idée, ou la même chimère, le digne médecin, dans ses *Charactères des passions*. Rien de plus ébouriffant que le chapitre sur *l'amour*. Voici l'énumération qu'il donne des caractères de cette passion :

« Ceux du premier ordre sont les mouvements des yeux et du front, le trémoussement de la langue, l'adoucissement et les diverses inflexions de la voix, le ris et le maintien du corps : tous les autres sont purement naturels. »

Passons à un effet dont la cause, selon notre auteur, est « extrêmement cachée ; c'est le mouvement de la langue qui trémousse souvent entre les lèvres et qui semble les chatouiller. Or, cela arrive dans un grand excès d'amour, soit que l'ardeur que cette passion allume dessèche les lèvres et oblige l'âme de les humecter, soit que les esprits qui pétillent partout causent en cette partie la même agitation qui paroit en toutes les autres qui sont fort mobiles, soit enfin que cela vienne de la véhémence du désir ; car le même effet arrive souvent à ceux qui regardent manger quelque chose qu'ils désirent ardemment (2). »

O profanation ! autant vaudrait transformer ces pauvres amants en chiens altérés. — Mais c'est le médecin et non le moraliste qui leur fait ainsi tirer la langue. Ce que c'est que la force de l'habitude ! Cureau de la Chambre a encore une excuse, le *sujet*

1. *Melanges*, t. 2, p. 7.
2. Edition de 1662, t. I, p. 77, 78.

qui s'offre éternellement à ses yeux, Pierre Séguier, qui, malgré les ans, se croit toujours valide en amour, et se montre essoufflé dès le début. Le patron a donné bien de la besogne à son protégé. Que de philtres composés pour ragaillardir ou réparer la machine avariée du chancelier ! La luxure du bonhomme n'avait pour tout frein que sa ladrerie : il payait « ses demoiselles en arrêts et autres choses semblables (1) ». De son côté, Madame la chancelière menait une vie non moins édifiante. Elle accorda les primeurs de ses charmes au comte de Clermont de Lodève, qui eut pour successeur le comte d'Harcourt, que remplaça un chanoine de Notre-Dame, nommé Thévenin. Elle était sur une pente où l'on descend vite :

« Il n'y a pas quatre ou cinq ans, dit Tallemant, qu'il y a eu de la rumeur en ménage pour un certain maître d'hôtel qui n'étoit pas mal avec elle, sans compter les moines, car elle est dévote, et les dévotes sont le partage des *frères frapparts* (2). »

Tout pesé, les deux époux n'avaient rien à se reprocher. Mais, comme ses contemporains, la postérité reproche avec raison au chancelier d'avoir servi d'instrument à la haine de Colbert contre Fouquet. Il était de cette race de magistrats qu'appréciait si bien un official d'Angers, disant à son valet; qui n'avait trouvé au marché qu'un poisson retenu par un conseiller :

— Prends cette bourse et va acheter le saumon et le conseiller.

Hâtons-nous de sortir de cet hôtel, et, pour changer d'air, allons rue des Francs-Bourgeois, au Marais, chez César-Phébus d'Albret, comte de Miossens.

Miossens, que la vue d'un marcassin faisait tomber en syncope, n'a jamais pris que la loge de l'abbé d'Aumont : le mot est de ce dernier, qu'il avait dépossédé à la Comédie. Il gagna son bâton de maréchal en conduisant à La Varenne, avec les chevau-légers,

1. Tallemant, *Historiettes,* t. III, p. 390.
2. *Id.,* p. 387.

le grand Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville. L'ancien amant de la duchesse et de Ninon de Lenclos s'est rabattu sur Madame Cornuel, qui, après lui avoir tenu la dragée haute pendant deux ans, le vit un beau jour s'éloigner de guerre lasse : « J'en suis fâchée, dit-elle alors, car je commençais à l'entendre. » Elle était quelque peu sourde. Le maréchal finit par replier ses ailes d'amoureux et nouer un simple commerce d'amitié avec la veuve Scarron, à qui le souvenir du poète ouvrait toutes les portes. Elle en profitait, mais sans témoigner au pauvre défunt la moindre gratitude. On ne change pas sa nature. Françoise d'Aubigné trouva dans les hôtels d'Albret et de Richelieu des théâtres dignes de ses vues ambitieuses. Elle y fit un étalage de son austérité de fraîche date, comme les dames du corps de ballet affichent leurs jambes et le reste. Seulement, la meilleure aubaine de celles-ci ne dépasse pas la conquête d'un quart d'agent de change, tandis qu'elle eut l'adresse, elle, de piper un roi... En vérité, ce dragon de vertu nous ferait, par comparaison, estimer Messaline ! — Les deux hôtels cités plus haut renfermaient le même personnel : Madame de Coulanges, copie assez fidèle de Madame Scarron, et mariée, comme elle, à un garçon d'esprit, vrai chérubin joufflu, toujours rossignolant de folles chansons, et que la mort surprendra, à quatre-vingt-cinq ans, au milieu d'un couplet ; la précieuse Mademoiselle d'Aumale, qui sera demain la maréchale de Schomberg ; la divertissante Mademoiselle de Pons, future duchesse d'Heudicourt ; M. de Barillon, notre ambassadeur en Angleterre, M. de Guilleragues, l'ami de Madame de Sévigné, et le cardinal d'Estrées, de galante mémoire, trois soupirants de Françoise d'Aubigné.

L'abbé Testu, auteur de quelques vers fades, avait la prétention d'être le Voiture de cette Société. Il papillonnait sans cesse et se brûlait à toutes les chandelles. C'est, à n'en pas douter, le type qui a servi de modèle à Saint-Évremond, lorsqu'il a tracé ce portrait :

« L'abbé ne se forme que dans la bagatelle, le rabat tiré, la tête naissante, historiée par une frisure d'étage, il tombe dans

les compagnies des femmes... comme une bombe, pour les renverser toutes s'il peut (1). »

Testu a posé aussi devant Saint-Simon :

« C'est, dit-il, un des premiers hommes qui aient fait connoître ce qu'on appelle des vapeurs ; il en étoit désolé, avec un tic qui lui démontoit tout le visage... A quatre-vingts ans, il se faisoit verser peu à peu une aiguière d'eau à la glace sur sa tête pelée, sans qu'il en tombât une goutte, et cela lui arrivoit souvent depuis beaucoup d'années (2). »

Si vous ne le croyez pas, allez-y voir. Testu caquetait en toute liberté, même devant Madame Scarron, qui, pourtant, contraignait beaucoup de langues. Ce fut à l'hôtel de Richelieu que l'habile comédienne lia connaissance avec Madame de Montespan, sa bienfaitrice et sa dupe.

Le cercle de Madame de Montbazon réclame une place dans cette galerie : nous n'avons garde de la lui refuser. Donc, sans nous inquiéter de l'anachronisme, devisons des Importants qui ont engendré les Frondeurs. Ils avaient été baptisés ainsi par Madame Cornuel, en moquerie de l'*importance* puérile qu'ils affectaient. On les a rudement malmenés dans une ballade dont voici le début :

Courir jour et nuit par la rue,
Sans affaires et sans dessein,
Faire aux portes le pied de grue,
Trancher du petit souverain ;
Avoir des brigands à sa suite,
Contrefaire les capitans,
Et des premiers prendre la fuite,
C'est ce que font les Importants.

C'étaient, dit le cardinal de Retz, « quatre ou cinq mélancoliques qui avoient l'air de penser creux ». Ils s'appelaient Guise, Vendôme, Mercœur, d'Epernon, Beaufort, la duchesse de Chevreuse et la duchesse de Montbazon. Cette dernière était l'âme

1. *Saint-Evremoniana* (1710), p. 138, 139.
2. *Mém.* t. V, p. 194.

de la cabale. On remarquait, parmi ses familiers, le futur réformateur de la Trappe, qui alors, selon l'expression de Chateaubriand, « perdait ses jours à la manière de saint Jérôme et de saint Augustin ». Rancé avait le tempérament militaire. Il fréquentait plus volontiers l'académie d'escrime que l'église, et préférait à toutes les béatitudes célestes le plaisir de faire sauter le fleuret d'un maître d'armes.

« L'habit de fantaisie de celui qui devait revêtir la bure, dit l'auteur de la *Vie de Rancé*, était un justaucorps violet d'une étoffe précieuse ; il portait une chevelure longue et frisée, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt. A la campagne ou à la chasse, on ne voyait sur lui aucune marque des autels. »

Dom Gervaise complète ainsi le portrait :

« Il avoit l'épée au côté, deux pistolets à l'arçon de sa selle, un habit couleur de biche. une cravate de taffetas noir où pendoit une broderie d'or. Si, dans les compagnies plus sérieuses qui venoient le voir, il prenoit un justaucorps de velours noir, il croyoit beaucoup plus faire et se mettre régulièrement. Pour la messe, il la disoit peu. »

L'abbé de Rancé, selon les *Entretiens de Timocrate et de Philandre*, « étoit un homme galant et qui avoit eu plusieurs commerces tendres. Le dernier qui ait éclaté fut avec une duchesse fameuse par sa beauté. »

Madame de Montbazon était une de ces beautés replètes qui réjouissent l'œil et provoquent un vigoureux appétit, pour parler le langage du docte Cureau de la Chambre. Les attraits, tant vantés aujourd'hui, de Madame de Longueville, pâlissaient en regard de ce colosse aux formes admirablement ouvrées, aux chairs blanches et fermes comme le marbre de Carare. Madame de Montbazon avait une majesté qui imposait. non le respect, mais l'amour, et dans ce chef-d'œuvre de la création respirait l'âme de Marion Delorme.

« Quand elle parut à la cour, raconte Tallemant, elle disoit qu'on n'étoit bon à rien à trente ans, et qu'elle vouloit qu'on

la jetât à la rivière quand elle les auroit. Je vous laisse à penser si elle manqua de galants. »

En première ligne, on remarque son propre gendre, le duc de Chevreuse, La Feuillade, Vassenar, le comte d'Évreux, le duc de Saint-Simon, dénoncé dans ce couplet de Neufgermain :

Un ramoneur nommé Simon,
Lequel ramone haut et bas,
A bien ramoné la maison
De monseigneur de Montbazon.

D'Hocquincourt, tenu un moment à l'écart, allait disant :

— Je ne sais plus que faire pour gagner Madame de Montbazon : si je la battais un peu?

Mais il finit par ouvrir le cœur de la duchesse avec une clef d'or. Cette courtisane blasonnée était cotée sur la place « cinq cents écus bourgeois ». Un vaudeville le constate en termes quelque peu crus. A d'Hocquincourt, il faut ajouter Beaufort, le roi des halles, puis Hercule-Louis, marquis de Rouville, et le surintendant Bonnelle-Bullion. Le cardinal de Retz, rapportant un entretien qu'il eut avec Madame de Montbazon, au sujet des inconséquences du naïf duc de Beaufort, dit avec sa franchise habituelle :

« J'étois accoutumé à ses discours, mais je ne l'étois pas à ses douceurs. Elle étoit fort belle ; je proposai d'entrer dans le cabinet ; on me proposa pour préalable d'aller à Péronne. Ainsi finirent nos amours. »

Rouville et Bonnelle-Bullion y laissèrent bien des plumes ; le dernier surtout, qui renouvela pour la duchesse les folies dorées de Jupiter pour Danaé. Le surintendant était d'une prodigalité sans exemple. Hors les affaires d'amour, il mêlait volontiers à ses largesses une pointe de raillerie, et la pointe entrait quelquefois fort avant. Il acheta un jour, ce bourgeois opulent, le droit de cracher à la figure des plus grands seigneurs. La scène est ainsi racontée dans les *Pièces intéressantes* d'Antoine de La Place :

« Le surintendant ayant donné à dîner au premier maréchal de Grammont, au maréchal de Villeroi, au marquis de Souvré et au comte d'Hautefeuille, fit servir au dessert trois bassins remplis de louis, dont il les engagea à prendre ce qu'ils en voudroient. Ils ne se firent pas trop prier, et s'en retournèrent les poches si pleines qu'ils avoient peine à marcher : ce qui faisoit beaucoup rire Bonnelle-Bullion. »

Plaisant spectacle, en effet, que ces gentilshommes tombant de leur morgue au niveau de la plus basse valetaille! Mais chacun son goût : le mari de la duchesse nous divertit davantage. Hercule de Rohan, duc de Montbazon, jouait le rôle de Jocrisse à rendre jaloux l'excellent Brunet. Il n'entrait jamais au Louvre qu'il n'eût cette question à la bouche:

— Quelle heure est-il?

Un jour on lui répondit :

— Onze heures.

Et lui de rire. Témoin de cette hilarité imprévue, le duc de Candale s'écria :

— Il aurait donc bien ri si on lui avait dit qu'il était midi!

Voilà une circonstance atténuante pour la duchesse : le pauvre Hercule était prédestiné...

« De tous ceux qui firent la cour à Madame de Montbazon, dit Dom Gervaise, l'abbé de Rancé fut celui qui eut le plus de part à son amitié. Aussi c'étoit un ami véritable et effectif. Il sut en plusieurs occasions lui rendre des services très-considérables; la reconnoissance exigeoit de cette dame toutes ces distinctions. »

C'est là une théorie assez coulante pour un trappiste : payez, et vous serez considéré, caressé, etc. Retz porte, à ce propos, un jugement plus sévère : il déclare qu'il n'a « jamais vu personne qui eût montré dans le vice si peu de respect pour la vertu ». Où la morale va-t-elle se nicher? Pure rancune. Aussi pourquoi la duchesse l'envoya-t-elle à Péronne? — Le Bouthillier de Rancé demeura attaché à Madame de Montbazon jusqu'à ce que la mort vînt la prendre. Elle avait quarante-cinq ans! c'était de la constance passée à l'état de macération. Cette constance alla même

plus loin, plus loin que la tombe. On sait l'histoire des têtes de Coconas et de La Môle, embaumées et conservées par Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers, au milieu des reliques de leurs nombreuses amours. L'abbé emporta la tête de Madame de Montbazon dans la cellule où il s'enterra vivant. De là cette plaisanterie lugubre que Bossuet s'est permise ; il mande à Rancé :

« J'ai laissé l'ordre de vous faire passer deux oraisons funèbres (celles de la reine d'Angleterre et de Madame Henriette), qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et qu'en tous cas il peut regarder comme deux *têtes* de mort assez touchantes. »

L'allusion est manifeste. Malheur à celui qui tombe dans les serres de l'aigle de Meaux, fût-il son ami, comme le réformateur de la Trappe ! Fénélon en est sorti tout meurtri, mais tout glorieux. Deux œuvres caractéristisques marquent les points extrêmes de l'existence de Rancé : au début (à douze ans), une édition d'Anacréon ; à la fin, le livre intitulé : *De la Sainteté et des Devoirs de la Vie monastique*.

Gui-Patin, chez qui nous allons introduire le lecteur, indique la rougeole comme cause de la mort de Madame de Montbazon. Le spirituel médecin, après avoir habité longtemps la rue Sainte-Opportune, transporta son domicile sur la place du Chevalier-du-Guet. Il recevait, dans l'après-soupée, ses voisins, Miron, président aux enquêtes, et François Charpentier, conseiller aux requêtes. On les appelait les trois docteurs du quartier. Ils prenaient langue sur les lettres et ne s'occupaient ni de « réformation » ni de « sédition ». Du Boulay, auteur d'une histoire de l'Université de Paris, venait parfois se joindre à cette petite société ainsi que Charles Sorel, l'auteur de *Francion*, « petit homme grasset, avec un grand nez aigu, qui » regardait « de près » et n'était « ni bigot, ni Mazarin, ni Condé ». Gui-Patin n'aimait pas à souper dehors, à moins que ce ne fût chez le président Lamoignon qui l'affectionnait et qu'il « vénéroit sans envisager sa grandeur ». Son couvert était mis tous les dimanches à l'hôtel de la rue Pavée, l'ancienne demeure du duc d'Angou-

lême. Ce bâtard de Charles IX et de Marie Touchet l'avait illustré par ses aventures : c'était le plus drôle de corps qu'on pût voir. Il disait un jour à M. de Chevreuse :

— Combien donnez-vous à vos secrétaires?

— Cent écus.

— Ce n'est guère : je donne deux cents écus aux miens; il est vrai que je ne les paye pas.

Lorsque ses gens demandaient leurs gages, il leur répondait invariablement :

— C'est à vous de vous pourvoir; quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême : vous êtes en beau lieu, profitez-en si vous voulez.

Lamoignon ne continua pas cette tradition, et Gui-Patin pouvait venir le visiter, sans courir le risque de perdre en route sa bourse et ses chausses. Il était, du reste, le brave docteur, homme à défendre sa peau et le reste. Il jouissait d'une constitution robuste : sa taille était haute et droite, sa démarche assurée, sa voix forte et sa mine hardie. Des cheveux courts et frisés couronnaient son visage effilé et plein d'animation, où se détachait en avant-garde un nez aquilin de la plus belle venue. Il était goguenard de la tête aux pieds. Le mot de Madame de Sévigné lui convenait mieux qu'au P. Bouhours : « L'esprit lui sortoit de tous les côtes. » Le sel était d'aventure de médiocre qualité, mais c'était toujours du sel. Avocat ordinaire de la Faculte, ce fut lui qui plaida contre Renaudot. Le célèbre gazetier prétendait exercer la médecine à Paris, quoique docteur de Montpellier. Gui-Patin lui dit, après avoir obtenu gain de cause :

— Monsieur, vous avez gagné en perdant.

— Comment donc?

— Vous étiez camus quand vous êtes entré au Palais, mais vous en sortez avec un pied de nez.

Gui-Patin était un libre penseur de la famille de Rabelais. Avec quelle joie il criblait de brocards la « séquelle papimanesque » ! Ses *Lettres*, si nerveuses et si pétillantes, sont un arsenal d'épigrammes à l'adresse de la Société de Jésus. Il opposait carrément

à l'orthodoxie de l'Église, l'orthodoxie de la raison. Devinez quelle était la « débauche » dont Gui-Patin s'avouait coupable, au milieu des mœurs dissolues de cette époque? Lisez ce qu'il écrit à son confrère Falconnet :

« Je vous prie de dire à Madame Falconnet que je lui demande pardon de la débauche que j'ai faite d'aller voir l'église, les tombeaux et le trésor de Saint-Denis... Elle peut bien me pardonner; ce n'est pas ma coutume; je n'en fis jamais tant, et peut-être que jamais je n'y retournerai. »

Gui-Patin, pour le caractériser d'un mot, aurait accepté de grand cœur cette profession de foi, formulée plus tard par David Williams : « Je crois en Dieu... Amen. »





X

LES JOUEURS DE QUILLES

C'était en 1664. Boileau avait abandonné le voisinage du Palais de justice pour se retirer au fond du faubourg Saint-Germain dans un petit appartement de la rue du Vieux-Colombier, où, trois fois la semaine, venaient le visiter Molière, Racine, la Fontaine et Chapelle. A cette époque, le fils du greffier de la grand'-chambre, satiriste frais éclos, débutait dans le rôle de régent de huitième qu'il a joué toute sa vie. Il essayait sur ses amis la férule dont il devait frapper Quinault du même coup que Chapelain, et dont les pieds plats de la république des lettres ont voulu faire un sceptre. Il ignorait les épanchements d'une causerie intime. Il ne tenait pas un cercle, mais une classe; sa chaise était une chaire; sa tenue, celle d'un pédagogue hérissé de syntaxe. Boileau, en résumé, n'était que la seconde incarnation de Malherbe. Il ne souriait qu'à lui-même, et quand sa face rogue s'épanouissait, on eût dit la joie vulgaire d'un procureur récoltant de grasses épices... Il tranchait parfois de l'Alceste, et, malgré la mode, conservait ses cheveux noirs, sauf pourtant à les couvrir d'une perruque blonde à la première gelée blanche. Au demeurant, asthmatique et sourd de l'oreille gauche. Voilà l'homme. Ajoutons

un dernier trait : il n'était, — ce sont ses propres expressions,

Ni petit, ni trop grand, très peu *voluptueux* (1).

Racine était un tout autre personnage. La nature avait placé sur ses épaules une vraie tête de Phœbus-Apollo imprégnée de poésie, étincelante de lyrisme, et que ne déparait point le léger coup de pierre reçu au-dessus de l'œil gauche dans une escarmouche imitée de la Fronde, au collège de Cambrai. Et sous ce masque inspiré bouillonnait une âme toujours prête à se répandre en alexandrins passionnés. Mais à force d'attendrir le théâtre, le poète de la Ferté-Milon a fini par l'énerver. On est souvent tenté de le qualifier de poétesse ; il n'a pas seulement les accents d'une femme, il en a la coquetterie. Tandis que Corneille se laisse emporter par la fougue de son génie, et, dans le feu de l'action, jette le mot comme on jette un cri, en le tirant de ses entrailles, Racine, gardant toujours une prudente réserve au milieu même des émotions les plus vives, drape soigneusement sa phrase, comme ces actrices qui, immolées sur la scène, ajustent les plis de leur robe pour tomber avec grâce. Mais qu'il entende claquer à ses oreilles le fouet de la critique, alors il se rue avec une rage soudaine et mord à enlever la pièce.

Passons à Molière. Voici le crayon qu'en a laissé Mademoiselle Poisson :

« Il n'étoit ni trop gras ni trop maigre. Il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique (2). »

Après le portrait, la charge. Elle nous est fournie par l'*Impromptu de l'hôtel de Condé*, contre-partie de l'*Impromptu de Versailles*. Molière, dans ce dernier ouvrage, avait cruellement pa-

1. Satire X.
2. *Mercure de France*, mai 1740, p. 840.

rodié le jeu épileptique de Montfleury, cet acteur si pansu qu'on ne pouvait, selon Cyrano, le bâtonner tout entier en un jour, et qui devait crever de rage sous la peau du colérique Oreste. Le fils entreprit de venger le père, et répondit à la caricature par une caricature; il attaqua le grand comédien par le seul point vulnérable, le montrant fourvoyé dans la tragédie, où, en vérité, il faisait assez plaisante mine. C'est Alcidon, un des personnages de la pièce, qui attache le grelot :

Il est vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art;
Témoin dedans Pompée, alors qu'il fait César.
Madame, avez-vous vu dans ces tapisseries
Ces héros de romans?

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS.

Belles railleries!

ALCIDON.

Il est fait tout de même; il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant;
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence;
Les mains sur les côtés, d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés; puis, débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles.....

Nous avons eu tort de parler de charge et de caricature; l'auteur de l'*Impromptu de l'hôtel de Condé* n'a rien exagéré : il a reproduit avec l'exactitude d'un calque la physionomie de Molière déguisé en Romain; c'était Sganarelle sous la chlamyde. Molière pouvait bien élever le ton au diapason du *Misanthrope*, mais il faisait grimacer le masque tragique.

« Il étoit tout comédien depuis les pieds jusquà la tête. Il sembloit qu'il eût plusieurs voix, tout parloit en lui; et, d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil et d'un remuement de tête, il faisoit

plus concevoir de choses que le plus grand parleur n'auroit pu dire en une heure (1). »

Le hoquet que lui reproche Alcidon, et qui résultait des efforts qu'il faisait pour modérer la trop grande rapidité de son débit, scandait de la façon la plus piquante les bouffonneries de Mascarille.

L'acteur est mort, mais le créateur est aussi vivant que jamais ; il n'appartient pas au dix-septième siècle, mais à tous les siècles : ses types sont des types éternels. Les nébuleux Allemands reprochent à sa philosophie de n'avoir pas la tête dans les nuages. Molière, en effet, a le tort grave, s'adressant à des hommes, de parler la langue qui leur est propre, — au lieu de faire pleuvoir sur eux une pluie d'oracles emphatiques. Il a le mauvais goût d'enter Démocrite sur Héraclite, de rire, le cœur ulcéré. Quoi de plus malséant que de blasonner les maris bernés, quand on est le mari d'Armande Béjart? Il faut avoir la pudeur de son état. — Et les dévots de faire chorus avec les Allemands et autres hypocondres. Les entendez-vous, bruyants comme des chantres avinés, anathématiser Molière au profit de Tartufe? « Ce dernier, clament-ils, ne convoite le bien d'Orgon que pour le répandre en œuvres pies, et ne tâte le fichu d'Elmire que pour en apprécier la délicatesse... » Oui, il a le défaut de ne pas être un Visigoth, d'aimer les arts, — comme Léon X. Quant aux phrases enflammées qui, à un certain moment, jaillissent de la bouche de Tartufe, peccadilles que cela! Salomon a tenu bien d'autres propos!... Bref, la morale de cette fable, c'est qu'Orgon est un sot, Elmire une coquette, Molière un drôle, et Tartufe un saint homme!...

Le saint homme, de nos jours, continue son métier de plus belle, et sans encombre : Elmire, maintenant convertie, endormirait Orgon si le pauvre sire tentait d'ouvrir les yeux; elle s'abandonne religieusement aux pieuses mains de Tartufe, et la fille se prend, comme la mère, à cette toile d'araignée.

1. *Mercure galant*, 1re année, t. IV, p. 302.

A côté de Molière, qui rêvait souvent, se tenait la Fontaine, qui rêvait toujours.

« ... Il étoit rarement attentif à ce qu'on lui disoit et ne parloit presque pas. Il alloit volontiers manger chez les personnes qui l'invitoient, et il faisoit honneur aux repas où il se trouvoit, par son grand appétit; mais il étoit si appliqué à boire et à manger et à d'autres choses qui lui rouloient dans la tête, qu'il répondoit rarement aux convives qui vouloient l'animer et en tirer quelque chose, mais pour l'ordinaire très-inutilement. Madame Cornuel, connue par la vivacité de son esprit et par une infinité de bons mots de sa façon, s'étant trouvée deux fois avec la Fontaine, et l'ayant agacé de toute manière, n'en ayant pu tirer quatre paroles, dit que ce n'étoit pas un homme, mais un *fablier*, comme un homme qui portoit naturellement des fables; effectivement, ce grand et admirable fablier à peine pouvoit-il réciter une fable de suite. Il menoit souvent avec lui un nommé Gaches qui étoit fort de ses amis; et quand on le prioit de vouloir bien dire quelques-unes de ses fables ou de ses contes, il répondoit qu'il n'en savoit point, mais que Gaches en pouvoit dire, ce que son ami faisoit avec plaisir et à la satisfaction des auditeurs (1). »

La Fontaine vivait au milieu de la foule comme dans un désert. On raconte que Madame de Bouillon, un matin qu'elle se rendait à Versailles, l'aperçut rêvant sous un arbre du Cours-la-Reine, et le retrouva le soir dans la même attitude. Ni la pluie qui, tombant à flots, lui fouettait la figure, ni la cohue des équipages se croisant à grand fracas, n'avaient pu le tirer de sa profonde méditation. Et cet homme, constamment replié en lui-même, dont l'œil regardait sans voir, lisait aussi couramment dans le cœur de l'homme que l'observateur le plus exercé.

Il avait la mine hébétée du vieux Corneille.

« Si pourtant, dit l'abbé d'Olivet, il se trouvoit entre amis, et que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffoit véritablement, ses yeux s'il-

1. Titon du Tillet, *le Parnasse françois*, in-fol., p. 462.

luminoient: c'étoit la Fontaine en personne, et non pas un fantôme revêtu de sa figure... Si des personnes dans l'affliction s'avisoient de le consulter, non-seulement il écoutoit avec grande attention, mais, je le sais de gens qui l'ont éprouvé, il s'attendrissoit; il cherchoit des expédients, il en trouvoit, et cet idiot, qui de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui, donnoit les meilleurs conseils du monde : autant il étoit sincère dans ses discours, autant étoit-il facile à croire tout ce qu'on lui disoit. Une chose qu'on ne croiroit pas de lui, et qui est pourtant très-vraie, c'est que dans ses conversations il ne laissoit rien échapper de libre ni d'équivoque. Quantité de gens l'agaçoient, dans l'espérance de lui entendre faire des contes semblables à ceux qu'il a rimés; mais il étoit sourd et muet sur ces matières : toujours plein de respect pour les femmes, donnant de grandes louanges à celles qui avoient de la raison, et ne témoignant jamais de mépris de celles qui en manquoient (1). »

C'était le cas de sa propre femme, la plus frivole d'entre toutes les épouses, insoucieuse des soins du ménage, jetant dans le gouffre de la mode ce que la Fontaine oubliait de jeter par les vitres. Mais cette légèreté de caractère ne dégénéra point en légèreté de mœurs. Etait-ce vertu ou *vice* de tempérament? Nous l'ignorons. Cependant, les brocards pleuvaient sur le mari : la petite ville de Château-Thierry, mauvaise langue comme toutes les petites villes, chuchotait à l'endroit d'un certain Poignan qui ne quittait le cabaret que pour s'installer chez la Fontaine.

Un familier de la maison s'en ouvrit à celui-ci :

— Comment, lui dit-il, souffres-tu que Poignan vienne te voir tous les jours?

— Et pourquoi n'y viendrait-il pas? c'est mon meilleur ami.

— Ce n'est pas ce que dit le public : on prétend qu'il ne va chez toi que pour Madame de la Fontaine.

— Le public a tort; mais que faut-il donc que je fasse à cela?

1. D'Olivet, *Histoire de l'Académie*, p. 380.

— Il faut demander satisfaction, l'épée à la main, à celui qui nous déshonore.

— Eh bien, je la demanderai.

Il se rend le lendemain, à la pointe du jour, au logis de Poignan.

— Lève-toi, s'écrie-t-il brusquement, et sortons ensemble.

L'ex-capitaine de dragons, surpris, se lève et le suit sans prononcer un mot. Lorsqu'ils arrivent derrière les Chartreux, la Fontaine s'arrête, et se fendant :

— Mon ami, dit-il, il faut nous battre.

— Nous battre? réplique Poignan de plus en plus stupéfait; mais en quoi donc ai-je pu t'offenser?

— Tu le sais aussi bien que moi.

— Satan m'emporte si...

— Allons, allons, ne perdons pas notre temps et dégaînons.

— Mais je suis un vieux routier et tu n'as jamais tiré l'épée.

— N'importe, Château-Thierry veut que je me batte avec toi : battons-nous.

Ce disant, la Fontaine se met bravement en garde; Poignan l'imite, le sourire aux lèvres, et d'un revers de main couche à terre l'épée du poète.

— Maintenant, dit-il en lui prenant le bras, dis-moi de quoi il s'agit.

— Le public prétend que ce n'est pas pour moi que tu viens tous les jours à la maison, mais pour ma femme.

— Eh! mon ami, je ne t'aurais jamais soupçonné d'une pareille inquiétude, et je te proteste que tu ne me verras plus à ton foyer.

— Au contraire, j'ai fait ce que le public voulait, j'entends à présent que tu ne sortes plus de chez moi, sans quoi je t'appelle de nouveau en champ clos.

Et, le combat fini faute de combattants, les deux amis, dont l'appétit avait été vivement excité par cette promenade matinale, rentrèrent en ville et déjeunèrent si gaiement qu'ils étaient encore à table au coucher du soleil.

La Fontaine, une fois campé à Paris, entre le chat et le chien de Madame de la Sablière, ne retournait en Champagne que pour y vendre quelque lopin de terre; et souvent il s'en éloignait avant d'avoir même entrevu sa femme. Le père valait l'époux. La Fontaine oubliait qu'il avait un fils, lequel était né sans doute d'une distraction. Or, un jour qu'il sortait de chez Dupin, docteur en Sorbonne, ce fils parut et Dupin lui dit :

— Monsieur, vous voilà en pays de connaissance; entrez dans mon appartement, je reconduis monsieur votre père.

La Fontaine, qui avait salué le jeune homme comme on salue un étranger, demanda quel était ce visiteur.

— Comment, s'écria Dupin, vous ne l'avez pas reconnu?

— Il me semble l'avoir vu quelque part, répliqua simplement la Fontaine.

Il datait de 1621 et avait conséquemment quinze ans de plus que Boileau, un an de plus que Molière, dix-huit de plus que Racine et cinq de plus que Chapelle.

Ce dernier était le boute-en-train de la réunion. Son intarissable gaieté se cachait sous l'enveloppe d'un poète élégiaque. Son Parnasse était le premier coteau de vignes venu, Aï ou Pomard... voire même Argenteuil. La dive bouteille était le sein où il avait appris à téter, et la mort seule devait le mettre en sevrage. Il buvait de race, si l'on peut ainsi parler, car il était sorti de la cuisse de Claude Luillier, le jovial camarade de Desbarreaux. Expliquons ce prodige renouvelé de Jupiter. D'habitude, c'est de père que l'on manque ; Chapelle, au rebours du commun, fut dénué de mère, avouable du moins, ou plutôt qui pût l'avouer. Elle était mariée à un autre qu'à Luillier, qui n'avait jamais épousé, lui, que Desbarreaux. De plus, séparée de corps, elle ne pouvait, par contrebande, mettre cet enfant sous le pavillon conjugal. Chapelle emprunta son nom au village de la Chapelle-Saint-Denis, où il avait pris naissance, et le garda même après que Luillier l'eut reconnu. Celui-ci confia son éducation aux soins de Gassendi, le philosophe sensualiste, puis, l'enseignement doctrinal terminé, se chargea de le lancer lui-même dans la voie

de la pratique, et Dieu sait jusqu'où il le mena! Gassendi avait quelque peu expurgé Epicure; Luillier rétablit le texte primitif et en fit une règle de conduite à l'usage de son fils. Il prêchait d'exemple et faisait collaborer Chapelle à ses propres ébats. On le vit non seulement lui ouvrir les portes du Temple d'Isis, mais encore l'initier lui-même aux mystères de la Bonne Déesse.

Un grain de prudence devait s'égarer et germer au milieu de toutes ces folies. Luillier, un jour que, par hasard, il était d'humeur songeuse, se prit à méditer sur les chances de ce grand jeu où nous avons tous notre mise engagée. Il ne s'agissait pas de lui, mais de Chapelle.

— Le voilà, dit-il, grâce à moi, passé maître dans l'art de jeter ses heures et ses revenus par la fenêtre... Mais s'il allait y jeter aussi le reste? Diable! que manger alors, et surtout que boire, car chez lui, comme chez moi, la soif l'emporte sur l'appétit?... Hum! le gaillard n'est pas homme à mouiller ses lèvres dans le ruisseau qu'on appelle Hippocrène... Fi donc! — Mais enfin, comment remplir un tonneau vide, quand la bourse est comme le tonneau? Il faut d'abord, n'est-il pas vrai? remplir la bourse... Et de quelle façon y arrivera-t-il?... Mon locataire et ami, des Réaux, soutenait hier qu'un jean de lettres n'est idoine à autre chose... Eh bien! je veux que mon fils soit une preuve du contraire; le métier de poète ne rapportant que de l'eau, je veux que, par provision, il apprenne un métier qui puisse lui fournir un rouge bord où se désaltérer entre deux rimes. Mais quel métier?... Parbleu! j'y suis... celui de François Bernier, qui permet de se tirer d'affaires partout, même aux Indes... Notre *joli philosophe* n'a-t-il pas, en ce moment, droit de vie et de mort sur le Grand Mogol, son client?

C'est ainsi que Chapelle devint le confrère de Gui-Patin. Après avoir fait asseoir son fils sur les bancs de la Faculté, Luillier avait résolu de se rendre au parlement de Toul, où l'appelaient ses fonctions de conseiller. Il s'était donc mis en route; mais, sans savoir comment, au lieu d'aboutir à Toul, il était tombé à Nice, où il mourut, ne regrettant qu'une chose, — de

ne pas mourir à Constantinople, en plein sérail. Et Chapelle, quel usage fit-il de sa profession? Hélas! pour un godailleur de cette trempe, prescrire une tisane quelconque, c'eût été prononcer un arrêt de mort. Aussi se garda-t-il de montrer jamais l'oreille du médecin. Il sut d'ailleurs conjurer la mauvaise fortune, en s'abstenant de mordre à la grappe du capital, et se contenta, bon an, mal an, de boire les dix-huit mille livres de rente trouvées dans l'héritage paternel.

N'est-il pas étrange que des hommes de l'esprit de Chapelle, du lyrisme de Racine, du génie de Molière et de la Fontaine, aient pu s'accommoder de la compagnie de ce Jourdain boursouflé qui, en cousant à grand'peine des rimes suffisantes à de la prose banale, s'imaginait faire acte de poète? Bizarre anomalie, mais plus commune qu'on ne pense. Qui d'entre nous ne s'est heurté à des relations aussi disparates?

Boileau s'était constitué l'arbitre suprême du bon sens et de l'orthodoxie grammaticale, et avait établi une pénalité dont Chapelain faisait tous les frais. Un exemple de la *Pucelle*, placé sur la table, menaçait l'assistance de son indigeste lecture. La quantité de vers à absorber était graduée selon la gravité de l'infraction commise. Chapelle, qui ne reconnaissait d'autre règle que sa fantaisie, serait mort à la peine s'il n'eût, de guerre lasse, jeté l'horrible *pensum* à la tête du pion, qu'il rudoyait fort à l'occasion. Boileau, comme nous l'avons dit, avait la bouche éternellement pleine de ses œuvres. Or, un jour qu'il gourmandait Chapelle qui sortait de la Pomme de Pin en battant la muraille, celui-ci coupa court au prêche par cette repartie sanglante : « Je suis moins soûl de vin que tu ne l'es de tes vers. » Puis, le sermonneur revenant à la charge, il lui proposa sournoisement d'entrer au cabaret, pour ne pas mettre dans la confidence de leurs querelles les passants qui s'attroupaient. Boileau donna tête baissée dans le piège, et la discussion recommença sur les tabourets boiteux où s'étaient assis Saint-Amant et Cadet-la-Perle. L'imprudent mentor mouilla d'abord ses lèvres par convenance, le lieu l'y invitant; il les mouilla ensuite par nécessité pour en-

tretenir la limpidité de son débit, il les mouilla trop... car l'éloquent avocat de la sobriété finit son plaidoyer où l'attendait Chapelle, — sous la nappe.

La Fontaine n'avait pas l'honneur d'être goûté par Boileau, qui reprochait au fabuliste, — lui le pesant imitateur d'Horace et de Régnier, — de manquer d'originalité.

— Non content, disait-il, de dévaliser Phèdre, il s'affuble encore du style de Rabelais et de Marot.

Le satiriste refit lourdement la fable du *Bûcheron*, qu'il trouvait languissante. Molière était loin d'être de l'avis de Boileau. Il affichait une profonde admiration pour le talent de la Fontaine. Aussi ne prenait-il jamais part aux plaisanteries dont il était souvent l'objet, et auxquelles ses distractions prêtaient le flanc. Quand la Fontaine sortait du demi-sommeil où il aimait tant à se plonger, c'était pour battre la campagne comme un écolier échappé de classe. Un soir que le petit cercle de la rue du Vieux-Colombier s'était augmenté de quelques visiteurs, et que la discussion était tombée sur le chapitre des Pères de l'Eglise, la Fontaine, après avoir écouté un certain temps de l'air stupide qui était le masque de son génie, rompit tout à coup le silence par cette singulière question :

— Lequel a le plus d'esprit de saint Augustin ou de Rabelais?

— Prenez garde, reprit en ricanant Boileau le docteur, vous avez mis vos bas à l'envers.

Les bas étaient, en effet, retournés. Et tout le monde de rire aux larmes, excepté Molière, qui dit à Descoteaux, le célèbre joueur de flûte :

— Ils ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.

La réunion fut en partie dissoute par la brouille qui survint entre Racine et Molière et qu'amena l'ingratitude du premier. Molière avait chaudement appuyé ses débuts, l'avait aidé de son expérience scénique dans le laborieux enfantement des *Frères ennemis*, et leur avait donné l'hospitalité de la salle du Petit-Bour-

bon. La pièce réussit, mais elle pouvait tomber, et sa chute aurait grandement réjoui l'hôtel de Bourgogne, que la foule délaissait et que cet insuccès aurait peut-être relevé. Molière n'avait pas hésité à courir les dangers d'une telle épreuve. Et voici comment Racine se montra reconnaissant du service rendu. Aussitôt que sa tragédie d'*Alexandre*, que Molière avait fait monter avec le plus grand soin, eut été, sinon applaudie, du moins acceptée par le public, il s'empressa d'autoriser le théâtre rival à la représenter.

« La troupe, dit Lagrange, fut surprise que la même pièce d'*Alexandre* fût jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Comme la chose étoit faite de complot avec M. Racine, la troupe ne crut pas devoir les parts d'auteur audit M. Racine, qui en usoit si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens. Lesdites parts d'auteur furent partagées. »

Ce n'est pas tout : Molière prisait fort Mademoiselle Duparc, actrice d'un rare mérite, qui se pliait merveilleusement aux situations les plus opposées et appelait le rire comme les pleurs. La femme de Gros-René se lançait même dans le domaine de la chorégraphie, et, grâce à des évolutions risquées, y obtenait d'éclatants triomphes. Un correspondant du *Mercure de France* le constate en termes qui dénoncent un Céladon chenu, et comme ses pareils, friand de décolleté :

« Elle étoit belle, écrit-il, et bien faite, et dansoit très-bien ; elle brilloit aux ballets du roi dans les danses hautes ; elle foisoit certaines cabrioles remarquables, car on voyoit ses jambes et partie de ses cuisses par le moyen de sa jupe fendue des deux côtés, avec des bas de soie attachés au haut d'une petite culotte (1). »

Bref, Racine ne craignit pas de blesser une seconde fois Molière. Il venait de créer *Andromaque*, et cherchait en vain, dans tout l'hôtel de Bourgogne, à confier le rôle de la veuve d'Hector, lorsqu'il avisa Mademoiselle Duparc ; elle seule était assez forte

1. *Mercure de France*, mai 1740, p. 846.

pour supporter un aussi lourd fardeau. Racine acheta la Duparc et l'enleva. C'était s'aliéner pour toujours non seulement l'amitié, mais aussi l'estime de Molière, qui, néanmoins, battit des mains à la représentation de *Phèdre*, car il n'était pas homme à passer, par rancune, dans le camp de Pradon. S'il estimait peu, et avec raison, le caractère de Racine, il savait apprécier son talent.

Cette rupture ne tarda pas d'être suivie de la rupture de Boileau et de la Fontaine. La mansuétude du bonhomme, toute grande qu'elle fût, avait des bornes : il finit par ne plus reparaître rue du Vieux-Colombier, las de servir de cible au satiriste, qui, sous le manteau de la cheminée, se livrait volontiers aux coq-à-l'âne que proscrivent ses écrits. C'est lui qui a inventé le spirituel calembour : *Quel fat alité !*

Racine craignait les remontrances de Boileau, qui n'a pas manqué de tirer vanité de cette appréhension devant l'auteur du poème de la *Religion*.

« Votre père, lui dit-il, avoit la faiblesse de lire quelquefois le *Virgile travesti* et de rire, mais il se cachoit bien de moi (1). »

Pourtant, si l'élève subissait son frein, il le rongeait à l'user, et, dans ses moments de rébellion, malmenait le maître et l'accablait de sa superbe, au point de lui faire crier merci :

— Eh bien, oui, j'ai tort, dit un jour celui-ci à bout d'arguments, mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir orgueilleusement raison.

Molière acceptait les leçons du pédagogue avec une condescendance qu'explique le besoin de perfection qui était en lui. Il consentit, par exemple, à sacrifier les vers suivants, dans lesquels Boileau découvrait une pointe de préciosité :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

Il fit plus, il agréa la variante proposée :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

1. L. Racine, *Œuvres*, t. I, p. 162.

Mais il ne rencontrait pas la même docilité chez Boileau, et réprouva en vain le second de ces vers de l'*Épître sur le passage du Rhin* :

> Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
> A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.

— Il peut faire entendre, disait Molière, que la présence du roi a déshonoré le fleuve.

Boileau conserva l'amphibologie, par amour paternel. On aurait aussi perdu son temps à lui démontrer le ridicule de sa comparaison à la Joseph Prud'homme :

> L'honneur est comme une île escarpée et *sans bords.*

Boileau ne courbait la tête que devant le roi, mais, en revanche, sa soumission allait alors jusqu'au servilisme le plus bas. Il ne lui suffisait pas de se mettre à genoux pour encenser, il se mettait à plat ventre. Le versificateur de l'*Ode à Namur* ne peut être comparé qu'aux Tartares qui dévorent les reliques musquées du Grand Lama, comme dit Voltaire. L'*Épître sur le passage du Rhin* est le digne pendant de l'*Ode à Namur.* Ce magnifique exploit, ramené à ses justes proportions, se réduit à... cinq ou six cents Hollandais pris de panique et mis en déroute par deux mille hommes appuyés de forces considérables, au milieu desquelles se tient Louis XIV, impatient

> ..... de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Racine et Boileau suivaient le roi en qualité d'historiographes, aux appointements de quatre mille livres.

— Je suis venu, dit Boileau lors de son entrée en fonctions, je suis venu au monde un an avant Votre Majesté pour annoncer les merveilles de son règne.

Et Louis XIV ayant couru le risque, dans la première campagne, d'être atteint par un boulet mort, il se précipita à ses pieds en s'écriant :

— Je vous prie, Sire, de ne pas me faire terminer sitôt mon histoire.

Racine rivalisait de courtisanerie avec son collègue et l'égalait, si même il ne le surpassait point, car il savait déguiser ses flatteries et les enveloppait, à l'occasion, dans des épigrammes aiguisées contre les vaincus. C'est ainsi qu'après la capitulation du château de Namur, pour attirer un sourire sur les lèvres du roi, il dit au gouverneur, le prince de Barbançon, qui évacuait la place par une averse :

— Voilà un mauvais temps pour déménager.

A quoi répliqua le prince :

— Quand on déménage comme je le fais, le plus mauvais temps est trop beau.

Une telle réponse, on le pense bien, fit tourner le méchant quolibet à la confusion de son auteur.

Mais abandonnons les champs de bataille, et soulevons un coin du rideau derrière lequel se cache la vie intime de Boileau et de Racine. Madame de Sévigné plaint quelque part son fils de s'être laissé prendre à la glu de Ninon ; puis elle ajoute : « Il a de plus une petite comédienne, et tous les Despréaux et les Racine, et paye les soupers ; enfin c'est une diablerie (1). » Qui se serait attendu à voir les deux amis à pareille fête ? Passe pour Racine, qui, en stylant la belle Champmêlé dont il s'ingéniait à cadencer la diction, finit par s'échauffer à ce jeu-là... Mais Boileau, quelle besogne eût-il pu faire dans un amoureux déduit ? A Dieu ne plaise que nous rappelions l'aventure du coq d'Inde, aventure trop connue et d'ailleurs trop scabreuse ! « C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, dit Helvétius, qu'on doit peut-être sa satire sur l'équivoque, son admiration pour M. Arnauld et son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite et toute la suite de nos idées (2). » Helvétius a oublié dans son énumération la sa-

1. Lettre du 18 mars 1671.
2. *De l'Esprit*, discours III, note A.

tire contre les femmes, boutade d'eunuque qui trahit son impuissance en calomniant les filles d'Ève en bloc. Une seule échappe à la flagellation, — cet être hybride, à la robe feuille morte, qui s'appelle Maintenon, et sur qui, au contraire, tous les coups devraient porter. Mais il s'agit d'une reine de fait, sinon de titre, et le rigide Boileau fait fumer l'encens au lieu de frapper. Il dit d'un ton cafard :

J'en sais une chérie et du monde et de Dieu.

De quel monde et de quel dieu? Mais qu'importe? Inclinons-nous devant cette courtisane embéguinée, saintement occupée à divertir le roi entre deux oraisons : voilà le parangon de toutes les vertus féminines.

Boileau avait conquis la faveur de Louis XIV non seulement par ses obséquieuses génuflexions, mais encore par le charme de sa « poésie » rectiligne, qui ne pouvait manquer de séduire le protecteur enthousiaste de Lenôtre. Il partageait la charge de directeur spirituel avec le père la Chaise, et jouissait de la même autorité auprès du monarque, qui, pour admirer, attendait la licence de Boileau : le mérite de Molière eut besoin de son entremise pour éclater aux yeux de Louis XIV. Pourtant, ce fut à une des victimes du satiriste, Chapelain, que Colbert confia la distribution des grâces royales. Voyons comment s'acquitta de son œuvre l'homme dont on a condamné les vers, mais dont on a vanté la sagacité de vues, la sûreté de judiciaire :

« Au sieur de la Chambre, médecin ordinaire du roi, excellent homme pour la physique et pour la connoissance des passions et des sens, dont il a fait divers ouvrages fort estimés, une pension de deux mille livres.

« Au sieur Conrart, lequel, sans connoissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de quinze cents livres.

« Au sieur Le Clerc, excellent poète françois, six cents livres.

« Au sieur Pierre Corneille, premier poète dramatique du monde, deux mille livres.

« Au sieur Desmarets, le plus fertile auteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, douze cents livres.

« Au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, deux mille livres.

« Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant, mille livres.

« Au sieur Boyer, excellent poète françois, huit cents livres.

« Au sieur Corneille le jeune, bon poète françois et dramatique, mille livres.

« Au sieur Molière, excellent poète comique, mille livres.

« Au sieur Benserade, poète françois fort agréable, quinze cents livres.

« Au sieur Lecointre, de l'Oratoire, habile pour l'histoire, quinze cents livres.

« Au sieur Godefroi, historiographe du roi, trois mille six cents livres.

« Au sieur Huet, de Caen, grand personnage qui a traduit Origène, quinze cents livres.

« Au sieur Charpentier, poète et orateur françois, douze cents livres.

« Au sieur abbé Cotin, *idem*, douze cents livres.

« Au sieur Sorbière, savant ès lettres humaines, mille livres.

« Au sieur Dauvrier, *idem*, trois mille livres.

« Au sieur Ogier, consommé dans les théologies et les belles-lettres, quinze cents livres.

« Au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, six cents livres.

« A l'abbé le Vayer, savant ès belles-lettres, mille livres.

« Au sieur Le Laboureur, habile pour l'histoire, douze cents livres.

« Au sieur de Sainte-Marthe, *idem*, douze cents livres.

« Au sieur Perrier, poète latin, huit cents livres.

« Au sieur Fléchier, poète françois et latin, huit cents livres.

« Aux sieurs de Valois frères, qui écrivent l'histoire en latin, deux mille quatre cents livres.

« Au sieur Mauri, poète latin, six cents livres.

« Au sieur Racine, poète françois, huit cents livres.

« Au sieur abbé de Bourzeis, consommé dans la théologie positive scholastique, dans l'histoire, les lettres humaines et les langues orientales, trois mille livres.

« Au sieur CHAPELAIN, *le plus grand poète françois qui ait jamais été et du plus solide jugement*, trois mille livres.

« Au sieur abbé Cassagne, poète, orateur et savant en théologie, quinze cents livres.

« Au sieur Perrault, habile en poésie et en belles-lettres, quinze cents livres.

« Au sieur Mézeray, historiographe, quatre mille livres (1). »

Nous ne ferons suivre d'aucun commentaire cette pièce grotesque, où le nom de Boileau brille naturellement par son absence, Chapelain tenant la plume. Elle donne la mesure de la protection accordée aux lettres sous le « grand roi », et justifie pleinement l'éclatante glorification dont sa munificence éclairée a été l'objet. On comprend, après une pareille lecture, l'entraînement avec lequel certains paladins de lettres ont précipité de la crête du Parnasse le vieil Apollon, pour le remplacer par l'immense et majestueuse perruque sortie des mains de Binet, l'illustre artiste de la rue des Petits-Champs.

Mais Louis XIV ne se contenta pas d'inspirer les poètes, il leur fit concurrence, ainsi que l'attestent un impromptu et deux chansons d'une platitude vraiment royale. En regard de l'une d'elles, le manuscrit porte la note précieuse que voici : C'est le roi *lui-même* qui a fait cette chanson (2). » O « grand roi »... qui daignait aussi parfois se promener *lui-même!*

Le roi-soleil était, à son déclin, d'une morale si chatouilleuse qu'il ne pouvait pardonner à La Fontaine les naïves gravelures de ses contes, et qu'il refusa, sept mois durant, de sanctionner sa

1. *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, par M. D. P. (M. de la Place), 1785, t. I, p. 198-200.

2. *Œuvres de Louis XIV* (1806), t. VI, p. 264, 265.

nomination à l'Académie. La Fontaine s'était présenté en même temps que Boileau, et, au premier tour de scrutin, l'avait distancé de neuf voix. La surséance mise à sa réception ne fut levée que lorsque ce dernier eut été élu à la place d'un M. de Bezons, conseiller d'État, mort le 22 mars 1684. Louis XIV répondit à la députation que l'Académie lui envoya le 24 avril, pour lui mander cette nouvelle élection :

— Le choix qu'on a fait de Despréaux m'est très agréable et sera généralement approuvé... Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment La Fontaine : il a promis d'être sage.

Promesse que devait emporter la première brise folle! Le bonhomme s'en joua d'une adorable façon dans le prologue du conte de *la Clochette* :

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole,
Et quand juré? C'est ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse :
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. . . . .
. . . .
Me voilà prêt à conter de plus belle;
Amour le veut et rit de mon serment.

Madame de la Sablière, sacrifiée à la Bassette et à la Champmêlé par le marquis de la Fare, s'était retirée aux Incurables après avoir tenté de mettre La Fontaine de moitié dans son détachement des choses en ce monde. Mais La Fontaine était moins que jamais d'humeur à s'enfouir dans une cellule pour y réciter des patenôtres. Il venait de secouer sa longue somnolence et s'était réveillé viveur, au milieu d'une pétillante orgie où rivalisaient de verve les deux Vendôme, le comte de Fiesque et l'abbé de Chaulieu, enfin toute la bande libertine du Temple. Et comme pour tenir dignement son rang dans cette bienheureuse confrérie il fallait afficher une Iris quelconque, La Fontaine jeta es yeux sur une dame Ulrich, qui jouissait d'un mari absent. Un

petit-collet, l'abbé de Servien, s'institua son entremetteur. Il colportait les missives galantes du fabuliste, qui sont d'une délicieuse bonhomie :

« Délivrez-moi, écrit la Fontaine, délivrez-moi le plus tôt que vous pourrez de l'inquiétude où je suis touchant le retour de votre époux ; car je n'en dors point... Ne nous laissons pas surprendre... Je meurs de peur que nous ne le voyions arriver comme le larron de l'Évangile... Vous payerez de caresses pleines de charmes ; mais moi, de quoi payerai-je ? »

Et ailleurs :

« J'accepte, Madame, les perdrix, le vin de Champagne et les poulardes, avec une chambre chez le marquis de Sablé... En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir, et vous en êtes toute pétrie (1). »

Il puisait, pour l'entretien de ses fredaines, dans la bourse des princes de Vendôme, dont il était tout à la fois le pensionnaire et l'ami. Chaulieu, leur majordome, qui l'éperonnait au plaisir, lui venait en aide lorsque les fantaisies d'une « Jeanneton » l'avaient ruiné avant le jour de l'émargement :

L'abbé m'a promis quelque argent.
Amen, et le ciel le conserve !
Apollon, ses chants et sa verve,
Bacchus et peut-être l'Amour,
L'occupent souvent tour à tour.

Il veut accroître ma chevance.
Sur cet espoir j'ai par avance
Quelques louis au vent jetés
Dont je rends grâce à vos bontés.
. . . .
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas-reliefs, *et cætera*.
Ce mot-ci s'interprêtera
Des Jeannetons ; car les Climènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.

1. Walckenaer, *Histoire de la Fontaine* (1820), p. 265, 266.

Cette vie d'amours faciles et de petits soupers dura jusqu'en 1692; ce fut la maladie qui y mit un terme. La machine se détraqua tout d'un coup. L'infirmité du corps produisit l'infirmité de l'esprit. Le familier du grand prieur de Vendôme eut des frayeurs d'enfant : il vit apparaître, dans ses hallucinations, le croquemitaine cornu, et pour conjurer le diable, revêtit un cilice et s'arma d'une discipline. Sa conversion avait été entreprise par un vicaire de Saint-Roch, sa paroisse. Ce jeune prêtre, nommé Puget, emporté par l'intempérance de son âge, lui faisait un tableau si horrible de l'enfer, que la garde-malade de La Fontaine crut qu'il était de son devoir de s'interposer.

— Hé! ne le tourmentez pas tant, s'écria la bonne femme; il est plus bête que méchant... Dieu n'aura pas le courage de le condamner.

Et le poète d'intercéder à son tour :

— On va faire, dit-il, une nouvelle édition de mes contes; le libraire doit m'en donner cent exemplaires, je vous les livrerai pour les faire vendre au profit des pauvres.

Non moins naïf que le pénitent, le vicaire alla demander au curé si ce genre d'aumônes pouvait être agréé.

Lorsque La Fontaine eut expiré (1695), son cilice et sa discipline passèrent entre les mains d'un ami d'enfance, Maucroix, le chanoine-poète de Reims, qui les conserva comme de précieuses reliques, mais qui se garda bien d'en user. Cet homme d'église n'avait de son métier que la robe. Témoin ces deux épigrammes :

Quoique je hante les saints lieux,
Que je marche en baissant les yeux,
Comme un vrai tiercelet d'apôtre,
Si tu voulois, belle Psyché,
Faire la moitié du péché,
Que de bon cœur je ferois l'autre!

Les dévots prêchent nuit et jour
Contre les plaisirs de l'amour;
Mais ils ont beau dire, on s'en raille.
Si l'on punissoit ce péché,

Il faudroit, dit un débauché,
Remplir le paradis de paille.

Molière et Chapelle avaient précédé la Fontaine dans la tombe. Le premier avait ouvert la marche en 1673. Il était mort bravement sur les planches, dans la houppelande du *Malade imaginaire*. Harlay de Chanvalon, cet Antinoüs mitré dont la complaisante Madame de Bretonvilliers peuplait le sérail (1), et qui devait s'éteindre sous le souffle caressant et malsain de la marquise de Gouville, avait refusé la sépulture à ce paria maudit, à qui deux sœurs de charité avaient fermé les yeux. — On se rappelle le soufflet appliqué par Chapelle sur la joue du plélat :

Puisqu'à Paris on dénie
La terre après le trépas
A ceux qui, pendant leur vie,
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie ?

Chapelle fit partie, jusqu'à la dernière heure, du troupeau d'Epicure. Le joyeux auteur du *Voyage d'Encausse* n'avait pas eu la faiblesse d'imiter son collaborateur Bachaumont, qui s'était suicidé comme épicurien en épousant, après essai, une grande dame très répandue, experte en galanterie. Chapelle mourut

1. On lit dans une lettre du 27 février 1680 (*Supplément aux Mémoires et Lettres du comte de Bussy-Rabutin*) : « Madame de Bretonvilliers s'avisa, il y a quelque temps, pour mieux régaler M. l'archevêque de Paris, de lui faire venir la petite Varennes. L'archevêque la trouva plus jolie que *la Cathédrale* (nom plaisant donné par le public à Madame de Bretonvilliers), de sorte qu'il l'a mise de toutes les parties de Conflans. Pierre Pont, lieutenant des gardes du corps, amant de la petite Varennes et jaloux du prélat, s'appliqua à découvrir jusqu'où il en étoit avec sa maîtresse, et, comme le curieux impertinent, il la trouva une nuit, à une heure indue, sortant dans le carrosse de son rival ; il se mit dedans avec elle, lui chanta pouille et le dit partout. Cela d'abord a fait grand bruit contre l'archevêque ; mais enfin celui-ci a fait entendre au roi que Pierre Pont étoit janséniste..... et sur cela il a été envoyé en son gouvernement. »

garçon, comme son père. L'amour, d'ailleurs, ne l'avait jamais guère tracassé. Il n'avait soupiré qu'aux pieds de Ninon, et, repoussé par la belle buveuse d'eau, il s'était hâté de noyer sa passion dans son verre. Si plus tard il avait noué des relations avec Mademoiselle Chouars, c'était pour le bon motif : cette demoiselle avait une excellente cave. Il allait donc souvent souper chez elle, — en tout bien, tout honneur; et des singularités inouïes débordaient dans ce tête-à-tête fantasque : « Un jour, la femme de chambre étant entrée après un long repas dans la salle pour desservir, elle trouva sa maîtresse tout en pleurs et Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison, et Chapelle lui dit qu'ils pleuroient la mort du poète Pindare, que les médecins avoient tué par des remèdes contraires à cet état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare d'un air si pénétré, que la femme de chambre oublia ce qu'elle étoit venue faire et se mit à pleurer avec eux (1). »

Après Chapelle, ce fut le tour de Racine, qui arriva en 1699. Frappé au cœur par un regard de Louis XIV, dont il avait froissé l'orgueil en remuant les cendres du premier mari de la Maintenon, l'auteur de la charmante comédie des *Plaideurs* s'ensevelit dans une extase béate, adorant la Vierge comme il avait adoré ses maîtresses, — selon le mot de Madame de Sévigné.

Boileau lui survécut de douze ans : triste existence, triste fin. Il a laissé le souvenir du rimeur le plus maussade et le plus renfrogné qui fût jamais. Parcourez toute sa vie, vous chercherez vainement à y découvrir le moindre rayon de gaieté. Qu'est-ce que son *Lutrin?* Une plaisanterie laborieuse et massive, dont une chauve-souris est chargée d'égayer le fond. Pour mettre en belle humeur, il faut savoir rire soi-même, et Boileau ne savait que grommeler. Tantôt il faisait la moue à Benserade, à qui le déluge avait inspiré cette malice :

Dieu lava bien la tête à son image.

1. *Anecdotes littéraires*, t. II, p. 19, 20.

Tantôt il fulminait contre Lulli, ce musicien d'esprit (chose rare!) dont les boutades amusaient tant Molière.

— Lulli, fais-nous rire, disait souvent l'homme de génie à l'agréable conteur.

Et celui-ci de rouler ses petits yeux bordés de rouge, qu'on voyait à peine et qui avaient peine à voir. Et c'étaient des historiettes assaisonnées de gaudrioles et ornées de gestes à faire tomber l'auditoire dans une hilarité qui allait jusqu'aux convulsions. Franc de collier dès le début, Lulli avait violé la fortune par une action d'éclat : « Simple page de Mademoiselle, il entendit que cette princesse, qui se promenoit dans les jardins de Versailles, disoit à d'autres dames : — Voilà un piédestal vide sur lequel on auroit dû mettre une statue. La princesse ayant continué son chemin, Lulli se déshabilla entièrement, cacha ses habits derrière le piédestal et se plaça dessus, attendant, dans l'attitude d'une statue, que la princesse repassât. Elle revint en effet quelque temps après, et ayant aperçu de loin une figure dans l'endroit où elle souhaitoit qu'on en plaçât une, elle ne fut pas médiocrement surprise. « Est-ce un enchantement, dit-elle, que ce que nous voyons? Et elle avança insensiblement, et ne reconnut la vérité de cette aventure que lorsqu'elle fut très proche de la figure. Les dames et les seigneurs qui accompagnoient la princesse voulurent faire punir sévèrement la statue, mais elle lui pardonna en faveur de la saillie singulière (1)... » Après le pardon, les bonnes grâces. Le million amassé par Lulli n'a pas d'autre origine.

Boileau faisait montre de plus de pudeur, de moins de virilité que la fille de Gaston. Il se scandalisait d'un bon mot, comme une carmélite, mais n'en gardait pas le maintien réservé : sa vergogne se répandait en grosses injures. Lisez l'épître à M. de Seignelay, où il qualifie Lulli de « bouffon odieux » et de « coquin ténébreux ».

Il est juste d'ajouter, à la décharge de Boileau, qu'un matin

1. *Anecdotes littéraires*, t. II, p. 29, 30.

l'homme parut se réveiller en lui, car il se mit à fredonner entre ses dents ce lambeau de pastorale amoureuse :

La charmante bergère,
Écoutant ses discours,
D'une main ménagère,
Alloit filant toujours,
Et, doucement atteinte
D'une si tendre plainte,
Fit tomber par trois fois
Le fuseau de ses doigts.

Pauvre homme! le cas échéant, il eût fallu se borner à une simple politesse : ramasser le fuseau de la bergère.

Boileau, en définitive, n'avait qu'une passion : le jeu de quilles. Il y était d'une habileté prodigieuse, d'un coup de boule il faisait table rase.

— Il faut avouer, disait-il, que j'ai deux grands talents, aussi utiles l'un que l'autre à la société : l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des vers.

A quoi Chapelle répliquait :

— Tu gâtes par vanité le mot de ce bourru de Malherbe, qui a dit tout crûment : Poètes et joueurs de quilles se valent.





XI

LE CABARET DE MAITRE LE FAUCHEUR

Mézerai, dont le nom clôt la liste que nous avons donnée des pensionnaires de Louis XIV, était tiraillé par deux mobiles qui se disputaient incessamment la direction de son esprit. Il était d'un tempérament tout à la fois frondeur et avaricieux. Furetière prétend qu'il ne « se laissoit point toucher aux pensions des grands pour désobliger la Vérité, belle dame dont il étoit très-amoureux (1) ». Nous sommes, à notre profond regret, forcé de contredire l'allégation de l'abbé de Chalivoy. Si Mézerai avait mordu Mazarin, Mazarin l'avait apprivoisé en lui jetant comme os à ronger un brevet de quatre mille livres. Colbert le bâillonna par le même procédé. Et cette haute libéralité, tout exceptionnelle, lui fut continuée jusqu'au jour où, las de lécher les mains du ministre, Mézerai montra de nouveau les dents.

Mais cette velléité d'indépendance fut bientôt suivie d'un acte de contrition. « Ce que m'a dit M. Perrault de votre part, écrivit-il à Colbert, a été un terrible coup de foudre qui m'a rendu tout à fait immobile et qui m'a ôté tout sentiment, hormis celui de vous avoir déplu. Ma seule espérance est, monseigneur, que, Dieu vous ayant rendu la santé, vous ne me défendrez pas

1. *Nouvelle allégorique*, Paris, 1659, p. 83.

aujourd'hui de prendre part à la réjouissance publique, et que, pendant cette satisfaction universelle des gens de bien, vous ne voudrez pas que je sois le seul qui demeure dans une tristesse mortelle. Permettez-moi donc, s'il vous plaît, monseigneur, dans cette heureuse conjoncture, d'implorer le secours de votre généreuse bonté; je la supplie très-humblement d'intercéder pour moi auprès de vous, et de m'obtenir ma grâce, que je vous demande avec une entière soumission et un profond respect. Je ne prétends point, monseigneur, justifier mes manquements autrement qu'en les réparant et en justifiant la rectitude de mes intentions par une prompte et sincère obéissance, ce qui me sera d'autant plus facile qu'une seconde édition de mon ouvrage, étant augmentée de plus de trois cents articles et d'un grand nombre de choses aussi utiles que rares et curieuses, effacera et anéantira bientôt la première; car, comme le savent ceux qui entendent le commerce des livres, c'est une expérience infaillible que les impressions postérieures, quand elles se font du vivant des auteurs et qu'elles sont plus humbles et plus correctes, font périr tout à fait les précédentes, de sorte qu'on n'en tient plus compte et que même on n'en voit plus du tout. C'est dans cette disposition, monseigneur, que j'ai prié M. Perrault de vous assurer que JE SUIS PRÊT A PASSER L'ÉPONGE sur tous les endroits que vous jugerez dignes de censurer dans mon livre... »

Cette humiliante supplique porte la date du 31 janvier 1669. Colbert attendit plus de trois ans pour y répondre. C'est ce que prouve la lettre suivante qui est du 15 mars 1672 :

« Je vous rends très-humbles grâces de l'ordonnance de deux mille livres qu'il vous a plu de m'envoyer. Je l'ai reçue avec le même respect et avec la même reconnaissance que si elle eût été entière et telle que feu monseigneur le cardinal me l'avoit obtenue du roi, et que vous-même, monseigneur, aviez eu la bonté de me la faire continuer durant plusieurs années; mais je vous avouerai franchement, monseigneur, que j'ai sujet de craindre qu'on ne m'ait encore imputé quelque nouvelle faute, et que ce retranchement n'en soit une punition. Si j'en pouvois

avoir connoissance, je me mettrois en devoir ou de m'en justifier, ou de la réparer selon vos ordres. Je m'examine, pour cette effet, à la dernière rigueur; je cherche jusqu'au fond de mon âme, et ma conscience ne me reproche rien. Je travaille, monseigneur, selon vos intentions et selon les règles que vous m'avez prescrites. Je porte les feuilles à M. Perrault, j'avance le travail autant qu'il m'est possible. Ainsi, monseigneur, je ne puis trouver d'autre cause de ma diminution que mon peu de mérite; mais la générosité du plus grand des rois et la faveur de votre protection peuvent bien encore suppléer à ce défaut, comme elles y ont suppléé jusqu'à l'année présente. C'est avec cette espérance, monseigneur, que je prends la hardiesse d'avoir recours à votre bonté, toujours si favorable aux gens de lettres et aux créatures de feu monseigneur le cardinal, dont la mémoire vous est si chère. Ne retranchez pas, s'il vous plaît, une partie de vos grâces à une personne qui perdroit plutôt la vie que de rien diminuer du zèle qu'il a pour votre service et de l'attachement inviolable avec lequel il fait gloire d'être... »

Mézerai ne peut abriter ses capitulations de conscience sous cette triste et banale excuse, la misère. Il était environné de toutes les commodités de la vie. Il possédait une maison de ville rue Montorgueil et une maison des champs à Chaillot. Rien ne l'empêchait de se livrer aux élans de sa passion pour la belle dame dont parle Furetière, sinon cette autre passion qui le dominait et le portait à empiler écus sur écus. Son avarice rappelait la sordidité de Chapelain : ses habits étaient aussi coquettement effilés que les guenilles de l'auteur de la *Pucelle*. Des archers le prirent une fois pour un vagabond, et s'apprêtaient à le conduire dans un dépôt de mendicité, lorsqu'il leur dit fièrement : « Je ne vous suivrai que lorsqu'on aura mis une nouvelle roue à mon carrosse. » Sur ce, le guet, croyant avoir affaire à quelque gentilhomme ou à quelque maltôtier errant incognito, salua et passa outre, tandis que Mézerai continuait son chemin avec la gravité superbe d'un Espagnol drapé dans son manteau à jour. Il gagnait sans doute le cabaret de maître Le Faucheur,

auquel il rendait de nombreuses visites et qui était situé dans le village de la Chapelle-Saint-Denis.

Mézerai était un ladre vert compliqué d'un franc buveur. Il chopinait en pleine taverne et avec le premier venu : ce premier venu était tantôt un charretier en station, tantôt un mousquetaire égaré. Mais l'homme avec lequel il trinquait d'habitude, c'était Le Faucheur, solide gaillard dont la figure barbouillée de lie de vin aurait pu servir d'enseigne à sa boutique. Mézerai affectionnait le populaire, sa liberté d'allure et d'expressions. Il raffolait du mot qui va droit au but, dût-il casser les vitres, — et méprisait souverainement les phrases creuses et à paillettes ; tout le clinquant des ruelles.

Mézerai, entré à l'Académie en 1649, à l'âge de trente-neuf ans, fut nommé secrétaire perpétuel à la mort de Conrart, en 1675. Il se plaisait à la railler, de concert avec son ami Patru : c'est à lui qu'elle est redevable des trois qualifications de *délibérante*, *députante* et *remerciante*. Il essayait de glisser dans le Dictionnaire, à l'adresse des financiers, des locutions proverbiales comme celle-ci : « Tout comptable est pendable. » Mais ses confrères en immortalité plus ou moins viagère s'empressaient de biffer jusqu'à l'ombre d'un trait. L'esprit a toujours fait peur à l'illustre corps. « Vive le cabaret ! s'écriait alors Mézerai. Foin de l'Académie et de ses grimaces ! » Et il quittait au plus vite, pour la nappe rougie où il pouvait donner à ses boutades une libre carrière, le tapis vert où il souffrait cruellement de voir de maladroits ciseaux en train de rogner la langue de Rabelais et de Régnier.

Le Faucheur ne se contentait pas d'ouvrir les oreilles toutes grandes et de se livrer à de sonores éclats de rire, accompagnés de formidables coups de poing qui faisaient sauter au plafond les verres et les bouteilles : il se piquait d'honneur et ripostait à Mézerai, en lui jetant au nez sa provision de sel gris. C'était un singulier spectacle que cet historien et ce cabaretier, bouffonnant à qui mieux mieux, de pair à compagnon.

Il advint un jour, après un tournoi de ce genre, que Le Faucheur dit d'une mine rêveuse :

— Tu ne sais pas, l'ami, à quoi je songe ?

— Tu ne songes guère à remplir mon verre...

— Allons, le voici plein : bois, mais écoute.

— Peste !

— Ne m'interromps plus : une seconde de silence et j'ai fini.

— Parle donc.

— Eh bien, j'ai... un caprice qui me poursuit depuis longtemps et qu'il faut que tu m'aides à satisfaire.

— Voyons le caprice.

— C'est de connaître la bande à laquelle tu appartiens.

— Il prend, Richelieu me pardonne! l'Académie pour une caverne...

— Tu plaisantes, moi, je parle sérieusement.

— Oh ! oh ! prétendrais-tu d'aventure entrer à l'Académie ?

— Pas si... C'est bon pour des gens qui n'ont rien de mieux à faire.

— Merci... mais enfin que demandes-tu ?

— Oh ! mon Dieu ! je voudrais tout bonnement voir défiler ici quelques-uns de tes confrères de l'écritoire, que je désirerais connaître : tu te chargerais de les inviter et moi de les réjouir.

— L'idée me paraît originale, et je suis tout disposé à y prêter les mains.

Et Mézerai, sans désemparer, de dresser une liste d'invités qui était loin d'être exclusivement formée d'académiciens.

Au jour et à l'heure indiqués, un cénacle de gens de lettres était réuni au premier étage de la maison de Le Faucheur, où avait été dressée une table de quatorze couverts. Les uns étaient venus parce qu'ils aimaient Mézerai ; les autres, parce qu'ils le redoutaient. Ceux qui manquaient à l'appel avaient eu soin d'envoyer des excuses fondées sur de plausibles empêchements.

Le Faucheur, en cabaretier bien appris, s'était endimanché pour faire honneur à ses convives, qui le prenaient pour quelque obscur citoyen de la république des lettres, et, tout en s'étonnant de la munificence de Mézerai, avaient salué ce dernier

comme leur amphitryon. Ils s'étaient tenus tous deux à la porte. Penché à l'oreille du marchand de vin, Mézerai, sous prétexte de l'édifier sur le compte de chacun, avait blasonné les invités à mesure de leur présentation :

— Voici d'abord, avait-il dit, Sénecé, père de huit enfants et de cinq cents vers composés en l'honneur du beau sexe, et dans lesquels il enseigne l'art de *filer le parfait amour*.

Celui-ci, qui est modeste comme une jeune fille et qui marche à tâtons comme un aveugle qu'il est, s'appelle Bernard de la Monnoie. Compère, prosterne-toi bien bas devant ce savant qui, à la première requête, improvise en grec, en latin, en espagnol, en italien... voire même en français. Il a aboli le duel dans une pièce couronnée par l'Académie. Grand homme qui serait parfait s'il ne s'enivrait... d'eau.

Celui-là n'est autre que Michel Baron, un roi de théâtre qui ne troquerait pas son sceptre de bois peint contre le sceptre d'or de Louis XIV. Le nouveau Roscius, comme on le surnomme, a plus de gens qu'un marquis et ne se contente pas toujours d'une marquise. Il a daigné, dans ses moments perdus, mettre la main à quelques comédies : sa meilleure, c'est l'*Andrienne* du père de la Rue.

Voici Poisson, un cinquième d'auteur, ainsi qualifié parce qu'il ne fait que des pièces en un acte. C'est le bel esprit de l'hôtel Carignan.

Attention ! si tu ne connais pas Choisy, le voilà. C'était, il y a peu de temps, un garçon de galante encolure, qui, sous la robe de la comtesse des Barres, a converti bien des femmes à la religion du plaisir. Mais ne s'est-il pas ensuite imaginé de reprendre le petit collet, pour aller essayer l'effet du costume sur le roi de Siam ? Le roi a éclaté de rire, en païen d'esprit, et a renvoyé l'abbé à ses dieux lares. Mais Choisy ne voulut pas rentrer en France sans une conversion, et le monarque siamois ayant glissé entre ses mains, il se rejeta sur lui-même... Solide vertu que sa vertu de fraîche date, car il ne faudrait rien moins qu'un miracle pour la faire chopper, pour ressusciter le vert-galant et le joueur

effréné d'autrefois : enlever vingt années à l'abbé et lui rendre, en échange, la fortune qu'il a dévorée au pharaon.

Saluons l'*empereur des Muses*, l'illustre père Bouhours, un révérend passé maître dans l'art de bien penser et qui s'est taillé un habit d'arlequin dans la garde-robe des anciens et des modernes. Il marche à la postérité d'un pas fier et assuré... Mais vivra-t-il seulement jusqu'à sa mort? J'ai l'impertinence d'en douter. Et toi?

Chut! place à M. de l'Ile... autrement dit Thomas Corneille, equel s'est anobli, sans doute par modestie, pour ne pas courir le risque d'être confondu avec son frère.

Ouvre de grands yeux, compère : voici venir M. et Madame Dacier, couple unique, moitié chair, moitié poisson. Garde-toi de leur adresser la parole... La femme te répondrait en grec et le mari en latin, — méchante plaisanterie dont ils sont coutumiers.

Mais tu peux prendre langue avec le garçon d'esprit qui les suit et qui a nom Boursault. Il te donnera la réplique, lui, en bel et bon français. Il est trop discret pour réveiller les Grecs et les Romains qu'il ne connaît point... Ce spirituel ignorant a été honoré tout à la fois de l'affection du vieux Corneille, qui l'appelait son fils, et de la haine de Boileau, duquel il s'est, au reste, cruellement vengé. Le satirique était venu aux eaux de Bourbon et ne pouvait les quitter, faute d'argent. Boursault le sut et alla porter à son insulteur une bourse de deux cents louis.

Allons! maître Le Faucheur, un salut gracieux à Madame Deshoulières, célèbre par son idylle des *Moutons*, qu'elle a, dit-on, ingénieusement escamotée à un poète obscur appelé Coutel. L'homme qui lui sert de cavalier et qui tranche du fier-à-bras, n'est rien moins que l'immortel auteur de la *Phèdre*... de Pradon.

C'est Lainez qui ferme la marche. Un abîme sans fond! Son estomac, comme il dit, n'a pas de mémoire. Il avale, sans qu'il y paraisse, des montagnes de viande et des fleuves de vin. On prétend qu'il demeure proche de l'abbaye Saint-Germain-des-

Prés : je crois, moi, qu'il reste au cabaret de la *Pantoufle*... puisqu'il n'en sort pas.

Maintenant, compère, ajouta Mézerai, il s'agit de faire les honneurs du souper.

Puis il engagea les convives à s'asseoir et prit place au milieu d'eux, en indiquant du doigt au cabaretier la chaise qui faisait face à la sienne. Un seul siège restait vide.

Pendant toute la durée du premier service, la conversation demeura, pour ainsi parler, à l'état latent. On causait à la sourdine, de voisin à voisin, et en jetant, à la dérobée, des yeux craintifs sur Mézerai : il semblait qu'on eût peur d'être tombé dans un piège.

Mézerai rompit enfin la glace :

— Avant d'aller plus loin, dit-il en promenant ses regards sur l'assemblée, je tiens à sortir de la position fausse dans laquelle je me trouve...

Et toutes les bouches de s'arrêter, comme frappées d'une soudaine paralysie, à l'exception de celle de Lainez, qui eût fonctionné sous une grêle de mousquetade. — On n'entendait plus que le cliquetis de ses dents affamées.

— Oui, mes amis, continua Mézerai, les apparences me donnent un rôle qui n'est pas le mien et que je veux décliner hautement. C'est le cas de répéter le mot de Sosie :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Or, vous êtes chez maître Le Faucheur que voici : un digne cabaretier, qui n'a qu'un travers, c'est d'être curieux. Et je suis sûr que vous ne l'en blâmerez pas, car c'est à ce travers que nous devons d'être tous réunis ici en ce moment... Du reste, comme vous le voyez, maître Le Faucheur s'entend à traiter les gens qu'il invite. Il a composé son menu des mets les plus délicats et des meilleurs crus...

— Compère, dit en souriant le cabaretier, prends garde de gâter le vin avec ton eau bénite de cour.

— Je ne suis pas homme à commettre un tel sacrilège. Mais laisse-moi t'adresser le reproche d'avoir oublié de renouveler, à l'intention de M. et de Madame Dacier, le brouet noir des Spartiates.

Un rire universel accueillit cette boutade. Quelques jours auparavant, le couple Dacier avait failli s'empoisonner avec un plat de leur façon, savamment préparé d'après une recette d'Athénée.

Le signal une fois donné, les plaisanteries partirent, comme des pétards, de tous les coins de la salle.

Choisy fit circuler le sixain suivant :

Quand Dacier et sa femme engendrent de leur corps,
Et qu'il paraît des fruits de ce beau couple..... alors
Madame Dacier est la mère;
Mais quand ils engendrent d'esprit
Et qu'ils mettent au jour des enfants par écrit,
Madame Dacier est le père.

Au moment où l'épigramme allait passer aux mains de cette dernière des mains de Lainez, son voisin, lequel, tout absorbé par son formidable appétit, tendait, sans l'avoir lu, le méchant papier qu'on lui avait remis, — la porte s'ouvrit avec fracas et tous les regards se tournèrent de ce côté. Deux personnages singuliers venaient d'entrer ou plutôt de faire invasion.

Le premier était de haute taille et d'honnête corpulence. Il avait le visage large, mais les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté et aux ailes ouvertes, les yeux noirs et en saillie, le front haut et le sinciput dénudé. Il était couvert d'un manteau qui, entrebâillé, laissait voir un surplis blanc. Voici le crayon qu'en a donné la Bruyère : « Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup, violent, colère, fougueux, capricieux ; imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu : Quelle verve ! Quelle élévation ! Quelles images ! Quelle

latinité ! — Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous. — Oui, du même, de *Théodas*, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate, et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit ; disons-le sans figure, il parle comme un fou et pense comme un homme sage ; il dit ridiculement des choses vraies et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterois-je davantage? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait ; ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages assez différents; il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas; car il est bonhomme, il est plaisant homme, et il est excellent homme (1). »

Son compagnon était coiffé d'un petit chapeau et enveloppé d'un manteau rouge sous lequel on apercevait une sangle et une épée de bois.

— Mesdames et messieurs, dit ce dernier en gambadant, souffrez que je vous présente deux nouveaux convives, — le Santeuil de la Comédie italienne, pour commencer par votre serviteur, et l'Arlequin du couvent de Saint-Victor...

C'était le folâtre chanoine qu'attendait la place vide dont nous avons parlé. Il avait oublié l'heure du souper aux côtés de Dominique Biancolelli, le complice ordinaire de ses fredaines, et, la mémoire lui étant revenue, il l'avait entraîné à sa suite. — On en fut quitte pour se serrer un peu et pour rire jusqu'aux oreilles.

1. *Caractères*, édition Walckenaer, 1845, p. 470, 471.

Le repas terminé, Le Faucheur dit à Mézerai, resté seul avec lui :

— Voilà deux savants, compère !...

— Qui donc ?

— Parbleu ! Santeuil et Arlequin.

— Ah ! ah ! ah !

— Moque-toi tant que tu voudras, mais les savants que j'aime sont ceux qui savent divertir les gens.

Peu de jours après, Mézerai mourait d'un accès de goutte, ou, comme il le disait lui-même, d'un excès « de fillette et de feuillette ». Il avait institué le cabaretier son légataire universel. On trouva dans un de ses tiroirs un sac de mille livres avec cette suscription narquoise : « C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi. Aussi, depuis ce temps, n'ai-je jamais dit de bien de lui (1). »

L'historien avait reconquis son franc parler. On raconte qu'il répondit crûment à Louis XIV, qui lui demandait pourquoi il avait fait de Louis XI un tyran :

— Parce que c'était un tyran.

Ceci nous rappelle le mot de Bernier, revenant des Indes :

— Eh bien, monsieur, lui dit le roi, de tous les pays que vous avez vus, quel est celui que vous préférez ?

— La Suisse, repartit le médecin-philosophe.

De telles répliques sonnaient mal à l'oreille d'un roi habitué à ne voir que des valets autour de lui.

1. Laplace, *Pièces interessantes*, t. III, p. 223.

FIN.



APPENDICE



I

« Si vous vous souvenez d'avoir lu dans quelque poète la description d'une république naissante où les uns sont occupés à faire des lois et à créer des magistrats, les autres à partager les terres et à tracer le plan des maisons, ceux-cy à assembler des matériaux, ceux-là à jeter les fondements des temples ou des murailles : imaginez-vous qu'il en fut à peu près de mesme en cette première institution de l'Académie, et qu'il s'y passa presque en même temps plusieurs choses qui ne peuvent estre rapportées que l'une après l'autre.

Une des premières fut que ces messieurs grossirent leur compagnie de plusieurs personnes considérables par leur mérite, entre lesquelles il y en avoit qui l'estoient d'ailleurs par leur condition. Car comme la cour embrasse toujours avec ardeur les inclinations des ministres et des favoris, surtout quand elles sont raisonnables et honnestes, ceux qui approchoient le plus près du Cardinal et qui estoient en quelque réputation d'esprit, faisoient gloire d'entrer dans un corps dont il estoit le protecteur et le père. Non-seulement monsieur des Marests et monsieur de Boisrobert, qui avoient su les premiers ces assemblées secrètes, mais encore monsieur de Montmor, maistre des requêtes ; monsieur du Chastelet, conseiller d'Estat ; monsieur de Bautru, aussi conseiller d'Estat, et qui estoit en grande faveur ; monsieur Servien, alors secrétaire d'Estat, et monsieur le garde des sceaux Seguier, maintenant chancelier de France, voulurent estre de cette compagnie...

Pour donner aussi quelque ordre et quelque forme à leurs assemblées, ils résolurent de créer d'abord trois officiers : un directeur et un chancelier, qui seroient changez de temps en temps, et un secrétaire qui seroit perpétuel ; les deux premiers par sort et le dernier par les suffrages de l'assemblée.

Le directeur fut monsieur de Serizay, le chancelier monsieur des Marests, le secrétaire monsieur Conrart, à qui cette charge fut donnée en son absence d'un commun consentement, tout le monde demeurant d'accord que personne ne pouvoit mieux remplir cette place.

Dès lors il commença à écrire ce qui se passoit dans les assemblées et à tenir ses registres, d'où j'ay tiré la meilleure et la plus grande partie de cette relation. Ils commencent au 16 mars 1634(1).

Outre ces trois officiers, on créa un libraire de l'Académie, equel devoit aussi lui servir comme d'huissier. Cette charge fut donnée à Camusat, qui estoit de tous ceux d'alors celui que l'on estimoit le plus habile ; car outre qu'il estoit très entendu en sa profession, il était homme de bon sens, et n'imprimoit guère de mauvais ouvrages ; de sorte qu'encore lorsque nous sommes venus dans le monde, vous et moy, et que nous avons commencé à lire des pièces françoises, c'estoit presque une marque infaillible des bonnes que d'estre de son impression.

On délibéra aussi dans ces commencements du nom que prendroit la Compagnie, et entre plusieurs qui furent proposés, celui de l'*Académie françoise*, qui avoit déjà été approuvé par le cardinal, fut trouvé le meilleur.

Quelques-uns l'ont nommée depuis l'*Académie des beaux-esprits* quelques autres l'*Académie de l'éloquence*, comme monsieur de Boissat, qui luy escrivit de Dauphiné avec ce titre, par erreur, bien qu'il en fût lui-mesme. Plusieurs autres ont cru qu'elle s'appeloit l'*Académie éminente*, par une allusion à la qualité du cardinal, son protecteur ; et j'avoue que je m'y suis aussi trompé

1. Conrart tint très exactement ses registres jusqu'à sa mort (23 septembre 1675).

autrefois dans l'épistre dédicatoire du premier livre de la Paraphrase des Instituts, mais enfin elle ne s'est jamais appelée elle-mesme que l'*Académie françoise.*

Au choix de ce nom, qui n'a rien ni de superbe ni d'étrange, elle a témoigné peut-estre aussi plus de jugement et plus de solidité que les Académies de delà les monts, qui se sont piquées d'en prendre ou de mystérieux, ou d'ambitieux, ou de bizarres, tels qu'on les prendroit en un carrousel ou en une mascarade ; comme si ces exercices d'esprit estoient plutost des débauches et des jeux que des occupations sérieuses.

Ainsi leurs académiciens se sont appellez à Sienne *Intronati*, à Florence *della Crusca*, à Rome *Humoristi*, *Lincei*, *Fantastici*, à Bologne *Otiosi*, à Gênes *Addormentati*, à Padoue *Ricovrati* et *Orditi*, à Vicenze *Olimpici*, à Parme *Innominati*, à Milan *Nascosti*, à Naples *Ardenti*, à Mantoue *Invaghiti*, à Pavie *Affidati*, et je ne sache que la seule Académie florentine, la plus ancienne de toutes, qui ait voulu prendre un nom simple et sans affectation. » (Pélisson, *Histoire de l'Académie*, édition de 1653, p. 24-33.)

2

Acte II, scène II de l'*Avare*.

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLÉANTE, etc., LA FLÈCHE, *dans le fond du théâtre.*

MAÎTRE SIMON.

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais, croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ; et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

La Belle Plaideuse, par Bois-Robert (acte I, sc. VIII).

PERSONNAGES :

AMIDOR, ERGASTE, BARQUET, FILIPIN.

ERGASTE.

Quoy ! c'est là celuy qui fait le prest ?

BARQUET.

Ouy, monsieur.

AMIDOR.

Quoy ! c'est là ce payeur d'intérest ?

MAÎTRE SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-mesme, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON.

Cela s'entend.

Quoy ! c'est donc toy, meschant filou, traisne-potence ?
C'est en vain que ton œil esvite ma présence,
Je t'ay veu.

ERGASTE.

Qui doit estre enfin le plus honteux,
Mon père, et qui paroît le plus fort de nous deux ?

FILIPIN.

Nous voilà bien chanceux.

BARQUET.

La bizarre aventure !

ERGASTE.

Quoy ! jusques à son sang estendre son usure !

BARQUET.

Laissons-les.

AMIDOR.

Débauché, traître, infâme, vaurien,
Je me retranche tout pour t'acquérir du bien !

LA FLÈCHE, *bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE, *bas à la Flèche.*

Lui aurait-on appris qui je suis, et serois-tu pour me trahir ?

MAÎTRE SIMON, *à la Flèche.*

Ah, ah, vous êtes bien pressé ! Qui vous a dit que c'étoit céans ? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais à mon avis il n'y a pas grand mal à cela ; ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

J'espargne, je mesnage, et mon fonds que j'augmente
Tous les ans tout au moins de mille francs de rente
N'est que pour t'eslever sur ta condition ;
Mais tu secondes mal ma bonne intention ;
Je prends pour un ingrat un soin fort inutile,
Il dissipe en un jour plus qu'on n'espargne en mille,
Et par son imprudence, et par sa lascheté,
Destruit le doux espoir dont je m'estois flatté.

ERGASTE.

A quoy diable me sert une espargne si folle,
Si ce qu'on preste ailleurs, je sens qu'on me le vole?
Moy qui vivrois en roy des usures qu'on perd
Et des escus moisis que l'on met à couvert,
Que j'auray grand plaisir des grands biens qu'on me garde
Quand je seray sans dents, moy que chacun nazarde,
Moy qui vy misérable, et n'ay pas de crédit,
Pour un pauvre repas, ny pour un pauvre habit,

HARPAGON.

Comment ?

MAÎTRE SIMON, *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLÉANTE.

Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

(*Maître Simon s'enfuit et la Flèche va se cacher.*)

Tandis qu'avec esclat l'on voit d'autres parestre,
Plus pauvres, mais que Dieu plus heureux a fait naistre.

AMIDOR.

Parois-tu pas plus qu'eux, insolent, effronté,
Dans tes habits d'hyver, dans tes habits d'esté ;
Tu fais plus; tous les jours tu fais des promenades,
Tu donnes des festins, meslés de sérénades.

ERGASTE.

Est-ce de vostre bien, vous ay-je dérobé ?

AMIDOR.

Le péril est plus grand où je te vois tombé.
Car, vivant jour et nuit dans ce désordre extresme,
Tu travailles, meschant, à te voler toy-mesme,
Où prends-tu tout, dy-moy, jusqu'à ce riche habit,
Que je vois sur ton corps, si ce n'est à crédit,
Et jusqu'à ces plumets qui volent sur ta teste ?
Si tu te contentois d'un entretien honneste,
Tu m'aurois veu bon père, et selon ton estat

Scène III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

Je t'aurois fait paroistre avec assez d'éclat ;
Mais tes profusions lassent ma patience,
Il y va de l'honneur et de la conscience,
Je ne puis plus souffrir tes fols comportements,
Il faut donner un frein à tes desbordements.
Va, va, je sçay ta vie et tes sourdes pratiques,
Tu te perds de débauche en les maisons publiques.
Et ce valet infâme...

FILIPIN.

Est-ce le maquereau ?

AMIDOR.

Ouy, reste de potence ; ouy, gibier de bourreau ;
A tes tours de souplesse on ne voit point de trève,
Mais un de ces matins tu le payeras en Grève.

FILIPIN.

En Grève ?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

AMIDOR.

Scélérat, tu répliques encor ;
Toy, tu seras coffré demain dans Saint-Victor,
Tiens-le pour tout constant, maudit enfant prodigue,
Je rompray ton commerce, ainsi que ton intrigue.
Et tu verras dans peu si je me sçay venger
D'un traître de valet qui t'ayde à les forger.

FILIPIN.

Nostre fortune est faite, et nous aurons grand' joye
De ces louys tout neufs sortant de la Monnoye.

ERGASTE.

Tay-toy, la raillerie icy n'a plus de lieu.

FILIPIN.

Peste soit l'usurier et le fesse-mathieu !

ERGASTE.

Dieux ! que dira Corinne, et que luy puis-je dire ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

FILIPIN.

De l'accident bizarre il faut la faire rire;
C'est de quoy, ce matin, j'entends les estrener,
Puisque nous n'avons point d'argent à leur donner.

ERGASTE.

Il en faut bien trouver, n'en fût-il point au monde,
C'est sur ton seul esprit que mon espoir se fonde,
Mon pauvre Filipin, ne m'abandonne pas.
Tu sais ma passion, tu vois mon embarras.
Retourne chez Mison, va revoir le notaire.

FILIPIN.

Suyvez-moy seulement et nous ferons affaire,
Venez agir vous-mesme, enfin tout ira bien ;
Mais si je suis pendu, je ne responds de rien.

3

D'un beuveur d'eau, comme avez debatu,
Le sang n'est pas de glace revestu,
Mais si bouillant et si chaud au contraire,
Que chaque veine en eux est une artère
Pleine de sang, de force et de vertu.

Le feu par l'eau foiblement combattu,
Croissant sa force, au lieu d'estre abbattu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un beuveur d'eau.

Toujours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estoc bien ferme et bien pointu,
Chauds en amour, et plus chauds en colère.
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
D'un beuveur d'eau.

Un beuveur d'eau, pour aux dames complaire
Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit tousjours sobre, courtois et doux;
Et ne sçauriez si tost boire dix coups
Qu'encor plus tost il ne le puisse faire.

Vénus, d'Amour la gracieuse mère,
Nasquit de l'eau sur les bords de Cythère,

Aussi son fils favorise sur tous
Un beuveur d'eau.

Il entend mieux ses loix et son mistère,
Il sçait jouïr, et discret sçait se taire,
A le rein ferme, et fermes les genoux ;
Et trente-six yvrognes comme vous
Ne valent pas en l'amoureuse affaire
Un beuveur d'eau.

4

« Le cardinal de Richelieu, malgré tout son esprit, a eu de grands accès de folie. Quelquefois il s'imaginait être cheval, sautait autour d'un billard en ruant et hennissant ; cela durait une heure : puis ses gens le couchaient et le couvraient bien pour le faire suer. A son réveil l'accès était passé, et il n'y paraissait plus. »

(*Mémoires de la princesse palatine*, édit. de 1832, p. 333.)

5

REQUETE
DES DICTIONNAIRES

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A Nosseigneurs Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains Arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinal-historiographes,
Surintendants des orthographes,
Raffineurs de locutions,
Entrepreneurs de versions,
Peseurs de Brèves et de Longues,
De Voyelles et de Diphthongues ;
Supplie humblement Calepin,
Avec Nicot, Estienne, Oudin,
Disant que depuis trente années
On a, par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Élégies,
Des Sonnets et des Comédies,

Ces nobles mots, moult, ains, jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si que, piteux, icelle,
Trop plus, trop mieux, blandice, isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme étant de mauvais François.
Et bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf vôtre révérence)
Fît préjudice aux suppliants,
Vos bons et fidèles clients;
Et que de Gournay la pucelle,
Cette savante demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eût nôtre Corps sollicité
De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques :
Toutefois, comme nous pensions
Que le reste des dictions
Ne souffriroit aucun dommage
Par ces correcteurs de langage,
Et que sous vôtre autorité
Nous aurions toute sûreté,
Nous nous serions par déférence
Tous contenus dans le silence,
Aymant mieux perdre ces bons mots
Que de troubler vôtre repos;
Cependant, on sait par la ville,
Que depuis, vôtre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre Car, d'un sien écrit,
Comme étant un mot trop antique,
Et qui tiroit sur le gothique ;
Et qu'aussitôt vôtre Baro
Sur ce mot cria tant haro
Qu'on alloit par cette cririe

Bannir de la chancellerie,
Tant lors on étoit de loisir,
Le Car tel est nôtre plaisir,
Sans que Conrart le secrétaire,
D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposât généreusement
A ce cruel bannissement ;
Vous remontrant qu'en toute affaire
Le Car est un mot nécessaire ;
Que c'est un mot de liaison,
Introducteur de la Raison,
Et que, depuis plus de cent lustres,
Toujours par des emplois illustres
Il sert utilement nos rois
Dans leurs traitez et dans leurs loix :
Sa remontrance étant suivie,
Au pauvre Car sauva la vie.
  Mais d'autres bizarres esprits,
Qui méchamment ont entrepris
De nous réduire à l'indigence,
Vouloient, contre toute apparence,
Par brigues et par faux témoins,
Proscrire encore, néanmoins,
Pourquoi, d'autant, cependant, oncques,
Or, toutefois, partant et doncques,
Et prononcer un interdit
Tant contre ladite et ledit,
Que contre lequel et laquelle,
Un quidam, un tel, une telle.
Mais grâce à l'abbé de Chambon,
A Sirmond, au père Bourbon,
A Godeau le grand paraphraste,
A Baudoin le grand métaphraste,
Au politique Priezac,
Au grand épistolier Balzac,

A Chapelain l'archipuriste.
A Vayer le dialogiste,
Vayer qui de pyrrhonien
S'est fait académicien,
Au vieux Maynard le satyrique,
A Silhon le mélancholique,
A Janséniste de Bourzay,
Contre l'avis de Serizay,
De l'Estoille, de Malleville,
De Faret et de Gomberville,
Et d'autres à nous inconnus,
Ces mots ont été maintenus.
Or, Nosseigneurs académiques,
Nosseigneurs les hypercritiques,
Ce n'est pas tout : nos pauvres mots
Ont bien enduré d'autres maux.
Mille ont été bannis des mètres,
Les uns accourcis de trois lettres,
Les autres d'autant allongez,
Les genres ont été changez,
Par une trop lâche mollesse
Qu'on appelle délicatesse.
De combien de mots masculins
A-t-on fait de mots féminins?
Tous vos puristes font la figue
A quiconque dit un intrigue;
Ils veulent, malgré la raison,
Qu'on dise aujourd'hui la poison,
Une épitaphe, une épigramme,
Une navire, une anagramme,
Une reproche, une duché,
Une mensonge, une évêché,
Une évantaille, une squelette,
La doute, une hymne, une épithète.
Et le délicat Serizay

Eût chaque mot féminisé,
Sans respect d'analogie,
Ni d'aucune étymologie,
Pour condescendre au doux Habert,
Sans que l'abbé de Boisrobert,
Ce premier chansonnier de France,
Favory de son Éminence,
Cet admirable patelin,
Aymant le genre masculin,
S'opposât de tout son courage
A cet efféminé langage.
De plus, depuis quatre ou cinq ans,
Un de vos plus grands partisans,
Afin de nous faire injustice,
Et par belle et pure malice,
Auroit, de son autorité,
Dans l'avant-propos d'un traité,
Qu'il a fait, suivant son caprice,
De la Faculté concoctrice
(Mais qui par ses obscuritez
Cause aux lecteurs des cruditez),
Banni de ce noble royaume
Du latin le docte idiome,
Comme langage de pédant :
Et par cet étrange accident,
La pauvre langue latiale
Alloit être troussée en male,
Si le bel avocat Bellot,
Du barreau le plus grand fallot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence.
En quoy, certes et sa bonté,
Et son zèle, et sa charité,
Se firent d'autant plus paroître
Qu'il n'a l'honneur de la connoître;

Semblable à ces preux chevaliers,
Ces palatins avanturiers,
Qui, deffendant les inconnües,
Ont porté leur nom jusqu'aux nües.
Enfin je ne sçai quels auteurs
Auroient prescrit aux correcteurs
Une impertinente orthographe,
Leur faisant mettre paragrafe,
Filosofie, ôtre, le tans,
L'iver, l'otonne, le printans,
Place Reale, le Réome,
Saint Ogustin et saint Gérome,
Et retranchant mal à propos
L'S de la plupart des mots,
Comme d'Estat, d'oster, de nostre,
D'estre, d'estonnement, d'apostre.
Son usage fut mal traité
Autant ou plus qu'il fut du T,
Lorsque de toutes leurs querelles
Elle fit juges les voyelles.
Si bien que les petits grimauds,
Ne rencontrant point tous ces mots,
Suivant nôtre ordre alphabétique,
Qui retient l'orthographe antique,
Entrent aussitôt en courroux,
Et lors nous frappent à grands coups,
Souffletant le dictionnaire
Aussi bien que le Despautère.
Mais tout cela n'est rien, au prix
De ce que nous avons appris,
Que Vaugelas dans sa harangue
Opinoit à nouvelle langue;
Et que sous vôtre autorité,
En dépit de l'antiquité,
Dans un vocabulaire étrange,

Donnant aux escoliers le change,
Avecque nos locutions
Il supprimoit nos dictions;
Ce qui, sauf vôtre révérence
(Outre la haute impertinence
Qu'un estranger et Savoyard
Fasse le procès à Ronsard),
Seroit une extrême injustice,
Qu'enfin, après tant de service
Que par nos termes renommez,
Et de tout le monde estimez,
Nous avons en toute science
Rendu sans reproche à la France,
On nous cassât honteusement.
Nous l'osons dire hautement,
Oui, tous les vieux dictionnaires
Sont absolument nécessaires.
Par eux s'entendent les auteurs,
Par eux se font les traducteurs;
Ils servent à tous de lumières
Dans les plus obscures matières ;
Ils sont les docteurs des docteurs,
Les précepteurs des précepteurs,
Les maistres des maistres de classes :
Et tels qu'on a cru savantasses
A la faveur de leurs bons mots,
Sans eux n'étoient rien que des sots.
Témoin, ce que fit ce bonhomme,
Laissant son Calepin à Rome ;
Témoin Montmaur, ce professeur,
Qui seroit un pauvre fesseur,
S'il n'avoit pas les trois Estiennes,
Avec les gloses anciennes :
Le nomenclateur Junius,
Et Matthias Martinius.

Mais, sans parler ici des autres,
Vous savez que parmi les vôtres
Les plus renommez traducteurs,
Et les plus célèbres auteurs,
Qui s'en font maintenant à croire
Nous sont obligez de leur gloire.
Et cependant, ô siècle ! ô mœurs !
Ce sont eux qui, pai leurs clameurs,
Aujourd'hui dans l'Académie
Nous traitent avecque infamie.
Quantesfois dans ses versions,
Sans le secours des dictions,
Et de Calepin et Estienne,
Baudoin étoit-il en grand'peine ?
Sans eux Colomby, dans Justin,
Étoit au bout de son latin.
Sans eux, dans Terence, Voiture
Avoit l'esprit à la torture.
Dans Quinte-Curce Vaugelas,
Dès le premier pas étoit las,
Vaugelas, ce grand interprète,
Qui seul plus que tous les mal-traite.
Maynard sans eux traduisoit mal
Son Catulle et son Martial ;
Et les Verrines faisoient nargue
A votre candidat les Fargue.
Sans eux Giry n'entendoit rien
Aux écrits de Tertullien :
Et l'obscur Apologétique
A tous coups lui faisoit la nique;
Dans les sept psaumes Desmarets
N'eût pas fait, comme il fait, florès.
Le beau Patru dans sa Harangue
Ne savoit de qui prendre langue,
Et cent fois étoit à quia

Dans l'oraison pro Archia.
Colletet, dans son Sainte-Marthe,
Prenoit souvent renard pour marthe;
Même le hardy d'Ablancourt
Dans Tacite se trouvoit court.
Sans eux Habert n'entendoit note
Dans la morale d'Aristote :
C'est-à-dire en la version,
Qu'avec beaucoup d'attention,
En ont fait en langue latine
Des gens d'éminente doctrine.
Pour le texte *non dicitur*,
Car *Græcum est*, *non legitur*.
Que si nous sommes moins utiles
Aux l'Estoilles, aux Gombervilles,
Aux Serizays, aux Saint-Amans,
Aux Conrarts, Baros et Racans,
Et tels autres sçavants critiques
Des ouvrages académiques,
Ces grands et fameux palatins
Estrangers ès païs latins :
Il est pourtant très-véritable
Que ce qu'ils sçavent de la fable,
Ils l'ont appris des versions,
Qu'à l'ayde de nos dictions
Il fut autrefois nécessaire
De leur faire en langue vulgaire.
Ainsi, quoy qu'indirectement,
Nous leur servons de truchement.
Mais sans regarder aux offices,
Aux assistances, aux services,
Que vous rendent les suppliants,
Voyez les inconvénients
Que dans cette langue vulgaire
Causeroit ce vocabulaire.

Vous n'en êtes qu'à l'a-bé-cé
Depuis plus d'un lustre passé
Qu'on travaille à ce grand ouvrage;
Or, nos chers maîtres du langage,
Vous sçavez qu'on ne fixe point
Les langues vives en un point.
Tel mot qui fut hier à la mode,
Aujourd'huy se trouve incommode ;
Et tel qui fut hier décrié,
Passe aujourd'hui pour mot trié ;
Après tout, c'est le seul usage
Qui fait et défait le langage.
Si bien qu'il pourroit arriver,
Quand vous seriez prêts d'achever
Cet ouvrage extraordinaire,
Ce grand, ce beau vocabulaire,
Que cent de vos locutions,
Que mille de vos dictions
Qu'à présent vous trouvez nouvelles,
Et qui vous paroissoient très-belles,
Ne seroient lors plus de saison.
Nous joignons à cette raison,
Que tous les jours vôtre critique,
Décriant quelque mot antique,
Et des meilleurs et des plus beaux,
Sans qu'elle en fasse de nouveaux,
On seroit, ô malheur insigne !
Réduit à se parler par signe.
Mais quand vous feriez d'autres mots,
Combien souffriroit-on de maux,
Avant que de les bien entendre,
Avant que de les bien apprendre?
Combien vous faudroit-il de temps,
Pour appaiser les malcontents,
Et faire que ce beau langage

Fût homologué par l'usage ?
Ce considéré, Nosseigneurs,
Pour prévenir tous nos malheurs,
Qu'il plaise à vôtre courtoisie
Rendre le droit de bourgeoisie
Aux mots injustement proscrits
De ces beaux et galants écrits.
Laissez-là le vocabulaire,
Ne songez point à la grammaire ;
N'innovez, ni ne faites rien
En la langue ; et vous ferez bien.

6

Voici l'épigramme lancée par Furetière :

On disputoit avec chaleur :
Tel mal faisoit plus de douleur.
Tel disoit : c'est la sciatique;
Tel, la pierre, la colique,
Quand Montmaur, un des contendants,
Dit que c'étoit le mal de dents.

7

Lettre de l'abbé de Belesbat (à Fouquet ?).

« J'ay trouvé vostre fait aujourd'huy ; je sçay une fille fort belle et de bon lieu ; j'espère que vous l'aurez pour trois cents pistoles.

(*Papiers de Conrart*, t. XI, 151.)

8

Bons mots de Madame Cornuel, recueillis par M. Paulin Paris (*Historiettes* de Tallemant des Réaux, t. V, p. 141-143) :

Des voleurs l'attaquèrent un soir. L'un entre dans son carrosse et commence par lui mettre la main sur la gorge. « Otez-vous de là, dit-elle, en lui repoussant le bras, vous n'y avez que faire ; je n'ay ni perles ni tétons. »

— Après la mort de Pavillon, le pieux évêque d'Aletz, on donna le siège à l'abbé de Valbelle : « Jésus ! monsieur, luy dit-elle, on vous a donné là un évêché bien austère. »

— Quand elle apprit la mort de Madame de Villesavin, sa voisine, âgée de quatre-vingt-douze ans, elle dit : « Me voilà découverte. »

— Le duc d'Elbeuf avoit épousé Mademoiselle de Navailles connue par sa grande économie. Bientôt après il tomba en apoplexie, et à peine guéri, il alla présider les États d'Artois, accompagné de sa femme : « Vous verrez, dit Madame Cornuel, que c'est là un ménage de la maison de Navailles : on veut le faire enterrer aux dépens des Estats. »

— Feu M. le duc de N. fut un jour obligé d'établir sa généalogie. Parmi ses ancêtres, il y en avoit un du nom de *Ghimel* (1). « Je crois à sa descendance, dit Madame Cornuel ; on juge à sa physionomie qu'il doit estre descendu des lamentations de Jérémie. »

1. Le sixième aïeul du premier duc de Noailles avait épousé Jeanne de Gimel, dont la famille compte d'autres bonnes alliances avec les Durfort et les Gontaut. (Note de M. Paulin Paris.)

— Desmoulin Courtin fut malade et refusoit d'écouter les exhortations d'un prêtre : « C'est bien à luy, vrayment, dit-elle, à mourir sans confession ! »

— Elle disoit de Sanguin, médecin du duc d'Elbeuf, qu'il faisoit *biner* ce prince : d'abord, en ce qu'il vivoit après son apoplexie, puis en ce que Madame sa femme étoit devenue grosse.

— « M. le duc de Richelieu, disoit-elle, a bon cœur ; mais pour l'économie d'un aussy bon cœur, il falloit plus de jugement qu'il n'en a. »

— Elle disoit d'un maître des requêtes nommé Sainte-Foy : « qu'il s'appeloit ainsi, comme les Blancs-Manteaux s'appellent *Blancs-Manteaux*. »

— Lors des exécutions de la Chambre-Ardente, en 1680, elle dit à M. de Besons, un des commissaires de cette chambre, qu'il étoit honteux pour eux de ne pendre que des gueux, et qu'ils devroient bien, pour leur honneur, louer des habits à la friperie, pour habiller ces malheureux, afin d'en imposer à ceux qui les verroient pendre.

— Comme on lui disoit qu'on se proposoit de brûler avec les empoisonneurs toute la procédure du fameux procès des poisons : « On fera bien vraiment : mais il faudroit aussi brusler les tesmoins et les juges. »

— « M. le duc de Rohan, disoit-elle, est bien né ; mais il a esté bien mal fouetté. »

— On lui dit un jour que les Grands-Augustins prêtoient sur gage : « Comment s'en étonner ? répondit-elle ; n'ont-ils pas chez eux le cœur de M. de Bercy ? »

— Un de ses laquais fit une sottise et tomba à quatre pieds : « Je te défends de te relever ; tu es fait pour aller comme cela. »

— Elle disoit du père Gonnelieu, jésuite et prédicateur fort sévère, qu'il surfaisoit en chaire, mais qu'au confessionnal il étoit de bonne composition.

— Elle disoit de Jacques II, que le Saint-Esprit lui avoit mangé l'entendement.

— Quand le maréchal de Luxembourg se laissa surprendre à Steinkerque par le prince d'Orange : « Ne voyez-vous pas, dit-elle, qu'il l'a fait exprès, afin de prouver qu'il n'étoit pas sorcier? »

— En 1693, les blés de belle apparence ne rapportèrent rien. « Ils sont, dit-elle, comme les victoires de M. de Luxembourg; ils ne rendent point. »

— Elle alla visiter Versailles en l'absence du Roy. « N'est-ce pas là, lui dit-on, un séjour enchanté? — Oui, mais il faut que l'enchanteur y soit. »

— « La grande différence entre les temps de paix et de guerre, dit-elle, c'est que dans la paix les fils enterrent leurs pères, et dans la guerre ce sont les pères qui enterrent leurs enfants. »

— Au commencement de la guerre de 1690, quand le duc de Savoie se prononça contre la France, elle dit : « Je ne connois plus au roi d'allié que le roi de Siam, et je conseille fort à M. de Bonneuil (1) de se deffaire de sa charge. »

1. Introducteur des ambassadeurs.





TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE PARTIE

Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-1re, Paris.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

AUGUSTE BARBIER
Iambes et Poèmes. 1 v. 3 50
Études dramatiques 1 v. 3 50

ADOLPHE BELOT
Alibier 1 vol. 3 50
Alphonsine. 1 vol. . . . 3 50
Une Affolée d'amour. 1 v. 3 50
L'Article 47. 1 vol. . . 3 50
La Bouche de Mme X. 1 vol. 3 50
Le Chantage 1 vol. . . 3 50
Courtisanes. 1 vol . . . 3 50
Les Cravates blanches. 1 vol. 3 50
La Femme de feu. 1 v. 3 50
La Femme de glace. 1 v. 3 50
Mlle Giraud ma femme. 1 vol. 3 50

EMILE BERGERAT
Vie et Aventures de Caliban. 1 vol 3 50
Ours et Fours. 2 vol. . .10 »

H. DE BORNIER
Comment on devient belle. 1 vol. 3 50
Le Jeu des Vertus. 1 v. 3 50
La Lizardière. 1 vol. . . 3 50

CHAMPFLEURY
La [illegible] de l'[illegible] 1 vol 3 50
Histoire de la Caricature 5 v., chaque v. 5 »
Histoire de l'imagerie populaire 1 vol . . . 5 »
Musée secret de la caricature 1 v. . . . . . 5 »

LÉON CLADEL
Héros et Pantins. 1 vol. 3 50
L'Homme de la Croix-aux-Bœufs. 1 v. 3 50
Kerkadec. 1 vol. 3 50

JULES CLARETIE
Les Amours d'un interne 1 vol 3 50
Jean Mornas. 1 vol . . 3 50
Journées de Vacances. 1 vol. 3 50
La Maîtresse. 1 vol. . . 3 50
Le Million. 1 vol 3 50
Monsieur le Ministre. 1 v. 3 50
Noris. 1 vol 3 50
Le Prince Zilah. 1 vol. 3 50
Le Train 17 1 vol. . . . 3 50
Candidat. 1 vol. 3 50

COLOMBEY
Correspondance de Ninon de Lenclos. 1 vol 5 »
Ruelles et Salons. 1 vol. 5 »

ALPHONSE DAUDET
Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon. 1 vol 3 50
Le même, illustré . . .10 »
Tartarin sur les Alpes. 1 vol. 3 50
L'Évangéliste. 1 vol . . 3 50
Jack. 2 vol . . . . 7 »
Robert Helmont. 1 vol. 3 50
Le même, illustré. . . .10 »
Les Rois en exil. 1 vol. 3 50

ALBERT DELPIT
La Famille Cavalié. 2 v. 7 »
Jean Nu-Pieds. 2 vol. . 7 »
Le Mystère du Bas-Meudon. 1 vol. 3 50

ARSENE HOUSSAYE
La Comédie au coin du feu 3 50
Alice. 1 vol 3 50
Le Chien perdu. 2 vol. 7 »
La Comédienne. 1 vol. . 3 50
Confessions. 4 vol. . . .24 »

KRASZEWSKI
Le Juif 1 vol. 3 50

RICHARD LESCLIDE
Contes extravagants 1 vol. . . . . 6 »
Propos de table de Victor Hugo. 1 vol . . . 5 »

HECTOR MALOT
L'Auberge du Monde. 4 vol. . . . . .12 »
Les Batailles du Mariage. 3 vol . . . . . . 9 »
Un Beau-frère 1 vol. . 3 »
Une Femme Madame Donis. 1 vol . . . . 3 »
Les Besoigneux. 2 vol. 6 »
Cara. 1 vol. . . . . 3 »
Clotilde Martory 1 vol. 3 »
Madame Obernin. 1 vol. 3 »
La Petite Sœur. 2 vol. 6 »
Sans Famille. 2 vol. . . 6 »

CATULLE MENDÈS
L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit. 1 vol. 3 50
Les Mères ennemies. 1 vol. 3 50
Les Monstres Parisiens. 1 vol 3 50
Le Roi Vierge. 1 vol . . 3 50
Toutes-les-Amoureuses 1 vol 3 50
Le Roman Rouge et le Noir. 1 vol 3 50
La Vie et la Mort d'un Clown. 2 vol. . . . . . 7 »
Tendrement. 1 vol . . . 3 50

Le Souper des pleureuses. 1 vol. 3 50

MAURICE MONTÉGUT
La Faute des autres. 1 v. 3 50
L'Œuvre de mal. 1 vol. 3 50
L'Ile muette. 1 vol . . . 3 50
La Peau d'un homme. 1 vol 3 50
L'Arétin, drame. . . . . 4 »

IMBERT DE SAINT AMAND
Les Femmes de Versailles, 5 volumes.
Les Femmes des Tuileries. 13 volumes.
Chaque volume. 3 50
Edition illustrée, 2 vol. in 8° soleil, chaque. 20 »
Portraits de grandes Dames. 1 vol. 3 50
Madame de Girardin 1 vol. 3 50

EUGÈNE SCRIBE
Œuvres complètes en 76 vol. à. . . . . 2 »

ALBÉRIC SECOND
Misères d'un prix de Rome. 1 vol. . . . . 3 »
Roman de deux Bourgeois. 1 vol . . . . . . 3 »
Le Tiroir aux Souvenirs. 1 vol . . . . 3 »
La Vie facile. 1 vol. . . 3 »

VICTOR TISSOT
L'Allemagne amoureuse. 1 vol 3 50
La Police secrète prussienne. 1 vol. 3 50
Russes et Allemands. 1 vol. 3 50
La Russie et les Russes. 1 vol 3 50
De Sadowa à Sedan 1 v. 3 50
La Société et les Mœurs allemandes. 1 vol. . . 3 50
La Suisse inconnue. 1 v. 3 50
Vienne et la Vie viennoise. 1 vol 3 50
Voyage au Pays des Milliards. 1 vol. . . . 3 50
Voyage aux Pays annexés. 1 vol. 3 50
Voyage au Pays des Tziganes. 1 vol. . . . 3 »
Un Hiver à Vienne 1 v. in-8° illustré . . . . 10 »
Meyer et Isaac. 1 vol. illustré . . . . .10 »
Scènes militaires d'apr. Hacklænder, 1 vol. ill. 5 »

Le nouveau Décaméron

10 jolis volumes illustrés de Contes et Nouvelles, par les plus célèbres auteurs contemporains. Chaque volume. . . . . . . 6 fr.

PARIS. — IMP. NIZERTH.